

**Jules MAROUZEAU**

***UNE***  
**ENFANCE**

**NOUVELLE EDITION REVUE ET  
CONSIDERABLEMENT AUGMENTEE**

***Edition Denoël de 1938***  
*numérisée en mai 2008 d'après un exemplaire emprunté*  
*à la Bibliothèque Nationale Universitaire de*  
***Strasbourg***



## **Préface**

*La Creuse qui s'éveille au souvenir de Jules Marouzeau est une Creuse révolue. Mémorialiste de sa propre histoire, il se fait le chanfre d'un pays perdu, paré des couleurs de l'enfance ; de sa petite enfance, dont il fut dépossédé dès sa onzième année pour les rigueurs d'un internat qu'il décrit comme une prison.*

*A contrario, c'est avec le regard du brillant intellectuel parisien, « arrivé », qu'il revisite son vert paradis, conscient d'être désormais coupé de ses racines paysannes. Tout au plus lui reste-t-il « le pèlerinage du souvenir », nous dit-il dans les dernières pages de son livre. Et c'est un pèlerin méditatif et songeur que nous suivons pas à pas, dans un frémissement, émus et touchés presque à chaque ligne.*

*Car Marouzeau, en maître du langage, latiniste érudit, façonne avec une grande distinction, autant que sans aucune pédanterie, un mausolée de mots pour rendre un vivant hommage à cette terre de maçons. Il l'élève à la manière des robustes fermes creusoises qui résistent encore aujourd'hui fièrement aux outrages du temps, de toute la rusticité de leur granit moucheté de gris.*

*Et les âmes de jadis qui les habitèrent de saisons en saisons, au gré des tâches et des labeurs ; des joies simples et des profonds chagrins qu'il fallait porter dignement, sans effusion, sans transport ; tout cela se révèle à nos yeux, brossé par le pinceau d'un miniaturiste précis, tableau vibrant, enjoué, amusé et nostalgique.*

*Au delà du sentiment irrémédiable de la perte de l'innocence, c'est une société qui renaît à nos yeux, avec ses traits distinctifs, ses valeurs, son caractère ; mais Marouzeau ne gomme rien de ses travers ni de ses mesquineries. Dès les premières phrases de son récit, il se plaît à dépeindre avec une causticité ironique l'humaine nature et ses faiblesses, à l'oeuvre dans le microcosme villageois autant que partout ailleurs.*

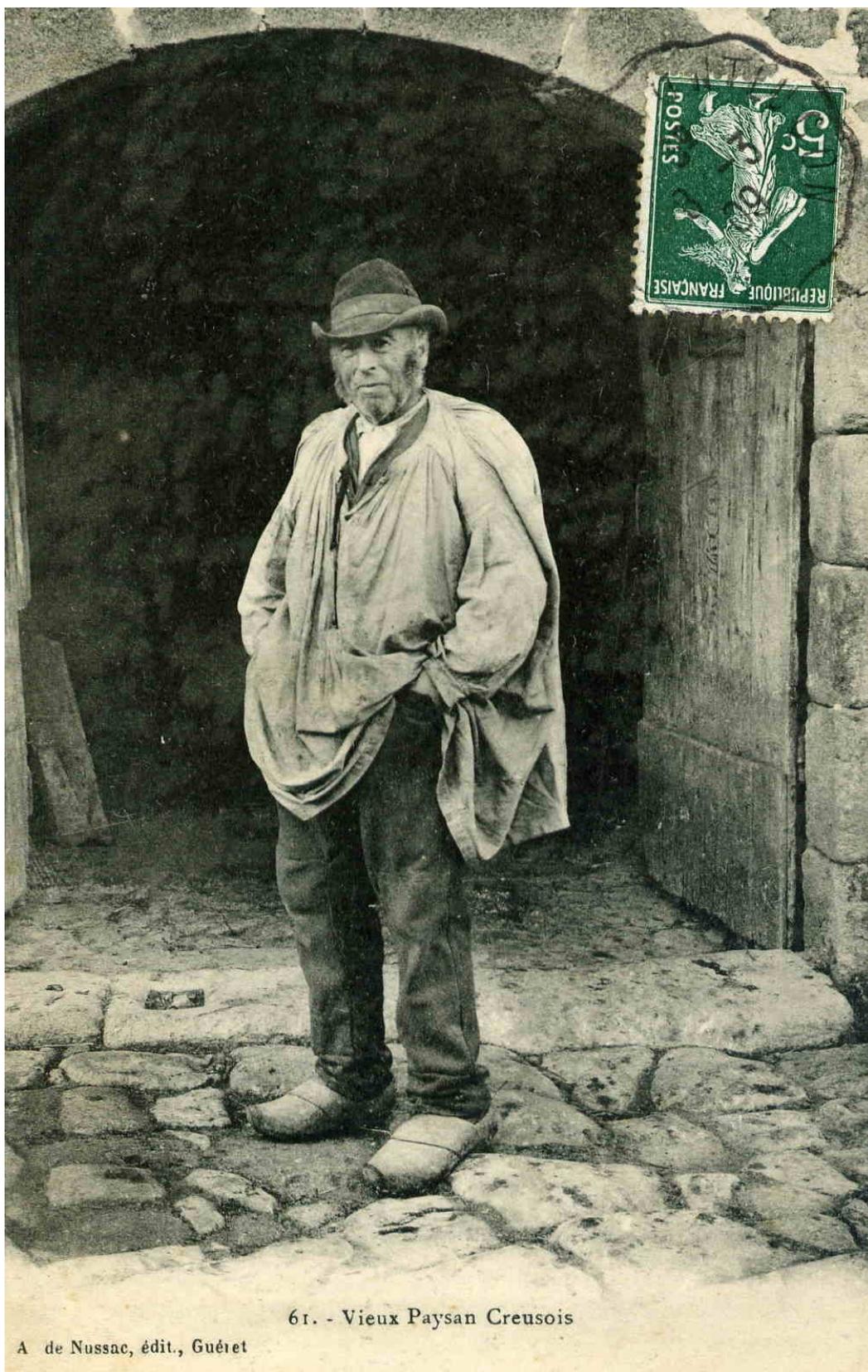
*Non, il n'embellit rien mais il nous donne à aimer. Toujours au plus près des sensations et de l'émotion de ses jeunes années, il partage avec nous ce que fut son enfance en ce qu'elle eut d'universel. Avec lui nous courons les chemins et maraudons les greniers à la recherche de dérisoires secrets mis au rebut ; avec lui nous écoutons, respirons, observons ce monde si peu compréhensible des adultes, résonant d'échos étranges et de rituels indéchiffrables.*

*En cela se distinguent des permanences et des lignes de forces qui dépassent, et de loin, le temps qui les fit naître ; en cela nous inscrivons-nous dans l'histoire des hommes ; en cela l'irremplaçable mémoire nous défend-elle contre la perte du sens.*

*L.D.*



*Un écolier creusois vers 1912*



61. - Vieux Paysan Creusois

A de Nussac, édit., Guéret

*A celle qui a le mieux compris tout cela*



Vous croyez, amis, qui me pressez d'écrire ces souvenirs vingt fois racontés, que, privés de l'atmosphère où vos questions complaisantes les faisaient éclore, ils vont encore, étalés noirs sur blanc aux pages d'un livre, garder la saveur que vous leur prêtiez. Vous me dites, pour me convaincre, que mon enfance est « inattendue », et que j'en dois compte comme d'un document ; qu'il est amusant de penser qu'un homme socialement classé et, comme on dit, « arrivé », a gardé les vaches, chanté des cantiques avec les nièces du curé, servi la goutte à des clients d'auberge, et s'en souvient. Amusant, soit, pour celui qui se souvient, et c'est pourquoi, sans doute, je me décide à prendre la plume, car écrit-on jamais, après tout, pour d'autres que pour soi ?

Je n'ai pas plus que d'autres gardé de mon enfance une image totale. L'essentiel souvent est effacé ; des détails demeurent : parfois ils se présentent avec leur couleur, leur relief, et la sensation même qui les accompagna ; le plus souvent, la mémoire n'aperçoit d'abord dans l'obscur passé qu'une lueur, une forme indistincte ; puis, à mesure qu'on s'y attache, les contours apparaissent et se précisent, ainsi que dans la nuit tombante, si l'on fixe une étoile d'abord découverte, on en fait naître d'autres à l'entour, jusqu'à peupler bientôt tout un coin du ciel.

Je ne raconterai pas mon enfance. J'évoquerai seulement quelques-uns des souvenirs qui m'en restent, et ce seront sans doute assez naturellement ceux qui prennent leur sens de ma vie d'aujourd'hui.

**M**on village\* avait bien quinze maisons : moitié sur la route, qui descend en pente raide vers le pont, moitié sur le « rang », qui est le chemin coupant la route (on disait « les Pinot de la route » et « les Pinot du rang »). Chaque maison avec sa grange, son écurie, son hangar : cela faisait sur la pente une belle poussée de toits rouges et bruns, rouges de tuile et bruns de chaume, autour du clocher bleu d'ardoises.

Mon village était un village comme les autres, offrant au regard du passant les images qu'on attend : soirs paisibles au seuil des portes, bêtes à l'abreuvoir, poules qui picorent et pigeons qui roucoulent, le travailleur au jardin, la ménagère au lavoir, les enfants sur le chemin de l'école.

Mon village ne comptait, comme on dit, que des braves gens :

---

\*Voir notes en fin d'ouvrage

- « Eh bonjour donc !
- Comment que ça va ?
- Et par chez vous ?
- Diê mon dadé !
- Ah mon pôr' Jean ! »

Seulement, il y a à la campagne, derrière les portes closes et sous le masque des visages, la vie que ne soupçonnent pas le voyageur pressé et le Parisien en vacances, celle qu'on ne voit que du dedans, quand on est né au village et qu'on en parle la langue. Les voisins se surveillent et s'épient, ceux qui ne sont pas brouillés pour des raisons de bornes l'étant pour des questions de poules. Le meunier et le menuisier se traitent de coquins, et ont raison tous deux : l'un triche sur les moutures, l'autre maraude, par les nuits sans lune, un bissac sur l'épaule. Le fils du charron a fait deux enfants à sa voisine d'en haut avant d'épouser sa voisine d'en bas, et les demi-frères des deux maisons se battent en allant à l'école. Le roulier refuse de marier sa cadette, car elle est d'un bon rapport : tous les deux ans elle

fait un enfant et « va nourrice » à Paris ; on l'élève, comme les vaches, pour le lait. La bru du sacristain, qui a pris le vieux en pension après partage de son bien, ferme à clé, quand elle le laisse seul à la maison, l'armoire à pain. Le vieux et la vieille du perron se saoulent quand ils ont faim et se battent quand ils sont saouls... Des humains, la malice déborde sur les bêtes, et les chiens se font la guerre de porte à porte, ne s'accordant que pour hurler contre l'étranger qui passe.

Mais qu'il est donc beau mon village quand le soir, du haut de la colline proche, on voit ses bonnes vieilles maisons, auréolées de fumées bleues, leurs fenêtres dorées par le soleil couchant, qui se pressent et se penchent, comme agenouillées, autour du clocher sonnante l'angélus !



**D**irai-je que j'ai eu une enfance paysanne ? Les choses au village ne sont pas si simples. Pour un citadin, il y a, en bloc, les citadins et les paysans, car l'homme du dehors ne peut pas voir les nuances. Mais le village est un monde complexe, une société avec sa hiérarchie et ses classes. Les deux paysans que voici sont pareils ; que dis je ? Ils sont frères ; mais l'un est « Brelet le riche » et l'autre « Brelet le pauvre ». On distingue le « domaine », qui « fait des bœufs », du « bien », qui n'a que des vaches. Telle maison s'appelle « le château », parce qu'elle a un étage et des girouettes. Celui-ci appelle sa femme « la bourgeoise », parce qu'elle va « en cheveux », au lieu de porter la coiffe. Une telle est « la Marie » : le « petit nom » lui suffit ; cette autre est « la Coulaude » : il est convenable de l'appeler du nom, féminisé, de son mari ; celle-ci enfin s'appelle « Madame Lépaud », parce qu'elle vend de l'épicerie.

J'appartenais à l'aristocratie du village : nous avions, il est vrai, terres et prés comme les autres, quatre vaches et des cochons ; mais mon père vendait le vin « en gros », « tenait auberge », et ma mère avait une boutique avec ce qu'on appelle « un commerce » ; mon père portait un paletot avec des boutons de métal et ma mère un bonnet à brides ; mon père avait un permis de chasse, et ma mère un banc à l'église.

Nous étions pourtant parmi les plus pauvres : ma mère se ruinait à son multiple et misérable commerce ; mon père, trop fier pour flatter le client, ne l'attirait guère à l'auberge. Et il fallait « tenir son rang ». Et il y avait sept enfants à élever. A l'échéance des traites, quand l'huissier, M. Pingasson, arrivait dans son fringant tilbury, c'est avec des regards de bête traquée que ma pauvre mère montait vider le tiroir de sa chambre. Beaucoup de paysans qui nous enviaient étaient plus riches que nous ; nous payions par la peine d'être pauvres le privilège d'être bourgeois

**J**'ai connu mon père, dès mon enfance, avec l'attitude d'un déchu. Déchu non de son passé, mais d'un avenir irréalisé. Il avait, à vingt ans, comme on faisait alors, quitté le pays pour aller à Paris « servir les maçons ». Garçon maçon, puis tailleur de pierres, il avait vécu avec « les pays » en garni, à quatre par chambre, rue des Nonnains-d'Hyère, fait la journée de dix heures, déjeuné sur le chantier à midi d'un morceau de pain et de deux sous de confiture en buvant au tuyau d'eau à mortier, mangé le soir « la soupe et le bœuf » à une gargote derrière l'Hôtel de Ville. Mais il était apprécié des maîtres compagnons ; on lui confiait les travaux difficiles : corniches, raccords, moulures ; il avait travaillé à une réfection de la Tour Saint-Jacques ; il allait le soir, « après souper », suivre des cours de dessin aux Arts Décoratifs, rue de l'Ecole-de-Médecine. Et ces noms si souvent entendus : Arts Décoratifs, Tour Saint-Jacques-la-Boucherie, et les mots de métier :

« entablement », « voussure », « ravalement », « archivolte », prenaient dans ses récits une emphase d'épopée.

A travers des anecdotes que je finissais par savoir par cœur, apparaissaient par bribes des choses du Second Empire : je voyais passer « Badinguet »\* en calèche dans les Champs-Élysées, tandis qu'un loustic offrait des rafraîchissements en criant : « Il est frais, le coco ! » J'entendais Émile de Girardin\* défier les conservateurs : « Vous empêcherez l'eau de jaillir : vous ne l'empêcherez pas de raviner ! » Des noms revenaient sans cesse : les quatre Arago\* ; Raspail,\* l'homme du grand exil et de l'alcool camphré ; Mme Lafarge\* et son fameux procès (« De l'arsenic, monsieur le Président, j'en trouverai dans votre fauteuil de quoi vous empoisonner ! ») ; Eugène Sue, Victor Hugo, Rochefort\* et sa « Lanterne » ; et ces êtres mystérieux qui s'appelaient « les hommes du Seize-Mai\* » ; et Gambetta,\* dont le portrait, collé au balancier de la pendule, allait et venait à travers le coffre sonore, dans l'attitude du mot historique : « Se soumettre ou se démettre. » D'autres choses encore, dont le sens ne m'apparaissait pas : « les

---

\*Voir notes en fin d'ouvrage

menées de la réaction, les intrigues des opportunistes, la capitulation des ralliés, les espoirs des légitimistes. » Ce passé grandiose et mystérieux auréolait de prestige mon brave homme de père, et je comprenais son mépris pour les « ligorniaux » du village, qu'il accablait volontiers d'un : « Ah ! On voit bien que vous n'avez pas été à Paris ! »

Cette jeunesse de mon père a pris pour moi un sens nouveau le jour où, beaucoup plus tard, j'ai découvert dans un grenier du village du Masrouzeau, tassés au fond d'un « paillon » à serrer le mil, des vieux papiers d'écriture difficile, qui me révélèrent des contrats de mariage, des notes d'apothicaire, des actes de vente, des cahiers de collecteurs d'impôts, des lettres, toute une histoire de ma pauvre famille au cours d'une misère de trois siècles. De cette poussière montaient deux visions : celle des paysans asservis à leur terre, sans argent, endettés, figurant sur le cahier du collecteur pour des acomptes de « trois sols », « deux sols trois deniers », avec promesse de se libérer après la récolte ; d'autre part, la vision des jeunes hommes qui, de génération en génération, quittaient le pays à dix-huit ans

pour s'en aller « bâtir Paris » : ils partaient au printemps, avec le vol montant des grues, leur « baluchon » au bout de leur bâton, à pied, comme Martin Nadaud\*, puis, à l'apparition des chemins de fer, allant prendre le train à Châteauroux, chaussés de sabots et portant sur l'épaule, tenus par les lacets, les souliers qu'ils réservaient pour leurs dimanches ; ils s'en allaient peupler les vieilles rues de l'Ile St-Louis, groupés par village, se communiquant des nouvelles du pays quand arrivait une lettre avec l'en-tête :

*« A Monsieur Encelin  
hoburgistre rut Jean  
Delespinne proche  
la grève pour Sylvain du  
Mas Rouzeau tailleur  
de pierre à Paris »,*

Qui racontait, après deux pages de politesses et de « portements », comme on dit encore chez nous, que

---

\*Voir notes en fin d'ouvrage

*« pour alégard de la récolte nous avons eut moitié de paille demoin à la grand saigne ; les gerbe font uns septié à la dousenne ; nous avons eut 15 dousaine de gerbe de blénoir, du millié en abondance, pour la châtaigne en virond comme lanné dernière et beaucoup de glant ».*

Et le fils, de sa main blanche de plâtre, écrivait en retour :

*« A. M. Monsieur Chatenne  
marchand épicié à la Soutraine  
pour remettre à Anthoine du Mas Rouzaud  
du village du Mas Rouzaud  
paroisse de Saint-Léger Bridereix  
à la Soutraine en Limosin  
Paris, ce 22 décembre 1758.*

*Mon père, je mait la plume à la maint cest pour mainformé deléta de votre centé je désir que ma lettre vous trouve en paraille centé comme elle me quitte... »*

Suivaient deux pages de compliments parallèles à ceux du père, puis les choses essentielles :

*« Le pain veaus 9 sols la livre, le vin 10 et 12 sols, louvrage va toujours bien malle. Je fini ma letre en vous saluant et sui voutre fils pour la vit Toussaint du Masrouzaut. »*

L'automne venu, le « limousinant » reprenait le chemin du pays, arrivait avec le vol descendant des grues, serrant quelques louis dans sa bourse de toile bleue, de quoi épouser une fille du village qui lui apportait en dot, par contrat déposé en l'étude du notaire royal de Saint-Germain-Beaupré :

*« la somme de cent cinquante livres, six draps de chacun trois aunes et demie, moitié gros moitié fins, six brebis avec chacune leurs agneaux, une vèle du prix de quinze livres et un lit garni de couette, coussin et couverte. »*

Et ainsi, durant des siècles toujours pareils, chaque génération héritant de la précédente sa misère sans issue, les Mas Rouzaud du Mas Rouzaud avaient traîné leur peine des champs à la ville et de la ville aux champs, jusqu'à mon pauvre vieux papa, que j'ai connu portant avec une triste dignité cet impitoyable héritage.

**M**a grand-mère s'appelait « la Miette. » Quelles espiègleries de jeunesse lui avaient valu ce nom fluet, à cette chère grosse bonne femme que je n'ai connue qu'avec un double menton ? Elle était d'un village et d'une lignée plus misérables encore que les nôtres. Je n'ai jamais su par quelle rencontre il lui était arrivé d'épouser un instituteur. On parlait beaucoup dans mon enfance de cette illustration de la famille, dont la trace demeurait au cimetière, sous les espèces de palmes académiques incrustées dans une pierre tombale ; et j'ai souvent fait jouer avec une admiration religieuse une griffe à charnière trouvée au fond d'un tiroir, qui imprimait en relief sur le papier : « Pasquignon, instituteur à Fleurat. »

En ce temps, un instituteur n'était pas nécessairement un intellectuel, et dans les récits dont je recueillais les bribes mon grand-père apparaissait comme une espèce de paysan supérieur qui, avec le curé, administrait la commune, faisait

les mariages, et veillait à ce qu'on suivît la messe. Mais mon grand-père avait eu de l'ambition pour ses enfants : une fille était devenue institutrice, un fils était allé au séminaire, tandis que ma mère payait la rançon de ces splendeurs en gardant la maison où elle tenait lieu de servante, avec la vocation du labeur et du renoncement.

Sorti du séminaire avec un diplôme de pharmacien de seconde classe, mon oncle était parti pour Paris, avait épousé la fille d'un charcutier du Marais, et avait fait quelque fortune dans le « vin Dufresne ». Il envoyait au pays pour nous les vêtements usagés de son fils, et ces élégances, paletots ou pantalons, quand elles avaient passé par mes frères, descendaient jusqu'à moi, encore convenables, mais ridiculement citadines : je me souviens d'une veste coupée à la taille, selon la mode anglaise d'Eton, et d'un gilet large ouvert qui étalait lamentablement son échancrure sur mes pauvres chemises de toile et mes cravates de ganse. Après moi, ces splendeurs déchues s'avalissaient encore d'un degré, et allaient finir sur le dos de Cadet, un camarade pauvre du village. Mon oncle paya ma pension au lycée pendant les

années où l'on me fit attendre une bourse, si bien intentionné qu'il pensait faire de moi, après mes études, un commerçant en rubans. La mort le surprit de bonne heure, me condamnant à prolonger ma bourse jusqu'à l'extrême limite, c'est-à-dire jusqu'à la licence et à l'agrégation. Je l'avais échappée belle !

Chaque année, ma grand-mère allait passer quelques semaines d'hiver à Paris, chez son fils, dans un bel appartement de la rue de Châteaudun. Elle quittait alors sa coiffe à brides, mettait sa « capote » à rubans de velours, et partait avec une malle bombée en forme de cercueil. Au retour, elle racontait la splendeur du « Trois Cadéro » et du Jardin des Plantes et de la « Sainte Maritaine » et des écuries du Bon Marché. Et elle m'apportait, parce que j'étais un enfant bien sage qui n'avait pas besoin de joujoux, un livre de lecture, avec les vêtements usagés du cousin. Le lendemain, elle avait repris sa coiffe et son patois.

Elle était la plus paysanne de nous tous ; le seul signe auquel se reconnaissait son passé notable, c'est que le dimanche après Vêpres, sur le pas de la porte, elle lisait

Télémaque. C'est elle qui gardait le mieux la langue des générations. Elle employait encore le passé défini : « quand je fus l'hiver à Paris... » Elle disait, quand je me dressais sur la pointe des pieds pour attraper le chandelier sur la cheminée : « Tu vas l'échapper ». Et si je « l'échappais » : « Ah ! que t'es « pautu », va ! ». Si d'une chose qui l'agaçait : « Tu me fais bien endêver, va ! » je passais à une autre qui l'exaspérait : « Mais tu « devines », donc ! » Ce qui voulait dire : « Tu t'ingénies pour découvrir ce qu'il ne faut pas faire. » Quand mon père, mécréant, parlait mal du curé, elle tressautait par petits coups sur sa chaise, battait le pavé de sa pantoufle de feutre, claquait de la langue imperceptiblement, soucieuse de tenir sa manifestation dans les limites où elle pouvait être aperçue, mais non provocante, car mon père était vif, et elle murmurait, dans un souffle d'obèse : « Ah, messieurs de Dieu ! »

Ma grand-mère représentait dans sa rigueur cette morale qui est la marque de la bourgeoisie de village, la morale du « ne pas » : ne pas jouer, ne pas courir, ne pas chanter, ne pas siffler surtout (« tu n'es pas dans une

écurie ! ») ne rire qu'en dedans et sans éclat, ne rien faire qui soit libre, vif ou spontané. Elle avait une formule à elle pour marquer sa réprobation : « Ni te... ! » suivi du verbe qui exprimait la chose à ne pas faire, et les défenses sonnaient à mes oreilles, à moi pourtant si bien élevé : « Ni te crie ! Ni te saute ! Ni te cogne ! » Et si, me prenant mal à l'ouvrage, je perdais un peu de temps : « Ah ni te « totine », va ! » Je lui dois, à la pauvre chère femme, la plus belle formule de cette morale de renoncement qui consiste essentiellement à se gêner les plaisirs et à chercher en chaque chose ce qu'elle peut contenir de désagréable : « Tu sais, me disait-elle un jour qu'il y avait à table une gâterie exceptionnelle, ça, c'est du bon : il faut manger beaucoup de pain avec ! »



**J**'ai eu le français pour langue maternelle. Mon père méprisait le patois, et ma mère ne le parlait qu'avec les clients. Naturellement, notre français avait son vocabulaire et ses formules : « ajouter » (traire) les vaches, « renvoyer » (lâcher) les poules, « virer » (ramener à leur pâture) les brebis, « toucher » (faire marcher) les cochons, « aller au champ aux vaches » (les mener paître). Nous avions notre façon de parler aux animaux : nous criions aux poules, pour les rassembler : « piét'piét' », aux oies : « pilo pilo », aux dindes ; « goulou goulou », aux brebis : « trrr chcad' » ; aux vaches : « vèt', vèt' » ; aux cochons : « ta, mon rat, ta » ; on chassait le chat en criant : « à chat ! », le chien en criant : « têt su ! »

Cependant, nous avions moins un vocabulaire spécial que certaines façons de parler. Le paysan de chez moi ne sait pas dire simplement et naturellement ce qu'il veut dire ; il l'exprime par un détour, et le plus souvent par la négation du

contraire. Il ne dit pas qu'il fait chaud, il dit qu' « il ne fait pas froid » ; ni qu'il fait froid, mais qu' « il ne fait pas chaud » ; « il y a beaucoup de... » s'exprime par : « y en a pas mal » ; « il est tôt » se dit « il est pas tard » ; « il fait mauvais » se dit « il fait pas beau » ; « c'est pas de refus » est la façon d'accepter, et ce qui signifie « oui » c'est d'ordinaire « j'dis pas non ».

C'est le ton surtout qui donne aux mots leur sens. S'agit-il de féliciter quelqu'un pour une réussite : « Je te promets ! » dira l'un ; l'autre : « J'espère ! », un troisième : « Je te répons ! » Et tout cela, grâce à une intonation montante de la finale, signifiera : « Compliments ! »

Puis, les nuances ne s'expriment pas : on n'a pas de mots pour dire « gentil, charmant, gracieux, délicat, avenant, sympathique... » ; tout cela se dit : « C'est pas mal. » Enfin, toute chose qui s'exprime doit rentrer dans une formule. On se rencontre le matin :

« Déjà réveillé ? » A midi : « C'est l'heure de la soupe ! » Le soir : « Encore une de tirée. » Pour compatir, on dit : « Ah là là ! » Pour s'étonner : « Ça, alors ! » Pour

douter : « Des fois ! » Pour admirer : « C'est quéqu'chose ! »  
Pour confirmer : « Tê ! pardi ! » Et le plus souvent on se contente de signifier à l'interlocuteur qu'on l'a compris par un « hmm ! » qu'on bloque dans la gorge, sans ouvrir la bouche.

J'ai connu, enfant, « le père Tistou », déjà vieux ; je l'ai retrouvé cette année encore aux vacances. Depuis plus de quatre-vingts ans qu'il use, si l'on peut dire, de la parole, le père Tistou n'a pas appris à dire ce qu'il pense comme il le pense. Il pratique la réponse à retardement, comme pour se donner le temps de réfléchir à ce qu'il ne dira pas. Il avance ses mots comme il paierait une dette, sou par sou, et en cherchant, comme une pièce fausse, le mot qui ne voudra rien dire. S'il répond : « Pour sûr ! » tout le monde comprend que sa vraie pensée est dans un « mais... » qui ne viendra pas.

Le père Tistou vient de mourir, après deux jours d'agonie muette ; un peu avant la fin, il a repris ses sens : « Eh bien, lui a-t-on demandé, père Tistou, comment ça

va ? » Il n'a pas dit : « Mal » ; il a dit : « Pas fort », et c'est sur cette dernière négative qu'il a passé au silence définitif.

Les choses dont on parlait chez nous, c'était le lever et le coucher, le temps qu'il faisait, qu'il avait fait ou qu'il allait faire, le travail courant, les clients et les voisins, les mariages et les enterrements : « Maman, c'est-i l'heure d'aller au champ ? — Un tel a-t-il payé son vin ? — La vache va être à terme. — Faudrait-il pas faucher la sagne ? — Tiens, petit, va donc moudre le café en t'amusant. »

Ce dont on ne parlait pas, c'étaient les grandes choses humaines, la vie, la pensée et le sentiment. Mais les deux grands « tabous », c'était l'amour et la mort. Il n'y a pas de mot dans notre langue pour dire « aimer ». Fiançailles, mariages, romans et tragédies de village, tout cela ne s'exprimait que par l'extérieur, par le matériel : « Un Tel danse avec Une Telle, ça va faire un mariage. » Puis : « Ils ont acheté les habits. » Puis : « Ils ont passé leur contrat. » Puis : « La noce est pour le 15 ; ça sera chez Eugène (l'aubergiste) ; il paraît qu'elle se marie en blanc. » D'amour,

jamais question ; à la rigueur, un timide : « Ils ont l'air de bien s'entendre. »

Je suis d'une famille sentimentale : cœurs bons, mais inexprimés ; la larme d'attendrissement toujours prête, mais jamais commentée. Je n'ai entendu ni de mon père violent mais sensible, ni de ma mère, douce et adorante, un mot de tendresse. Je suis parti pour le lycée à onze ans : « Allons, ne t'ennuie pas. » Je revenais aux vacances : « Tu ne t'es pas ennuyé ? » Et je sais, et je savais qu'on se rongait de l'absence du petit dernier-né, et qu'on souffrait de ce qu'il devait souffrir ; et on savait que je le savais ; mais aucune puissance au monde n'aurait fait dire ni à eux : « Petit, as-tu de la peine ? », ni à moi : « Maman, c'est dur. »

J'ai vu mourir à dix-neuf ans un frère aimé par-dessus tout. J'avais huit ans. Depuis, je n'ai plus connu mon père et ma mère que dévorés de souffrance ; je trouvais ma mère pleurant quand elle montait faire mon lit pour être un instant seule ; je prenais l'air de ne pas m'en apercevoir, et elle feignait que je l'ignore. Et j'ai vécu jusqu'à l'âge d'homme sans que le nom du frère mort ait été prononcé dans la

maison. Et j'ai appris vers la vingtième année, par l'inscription d'une pierre tombale au cours de travaux au cimetière, que j'avais eu un autre frère, mort enfant, dont jamais un seul mot ne m'avait révélé l'existence.

La religion était aussi une chose dont on ne parlait pas. Ou du moins le sentiment religieux. On disait : « La messe est à dix heures. — Tu vas faire tes Pâques. — C'est lundi le service de bout de l'an. » Des cérémonies, oui, mais le sentiment, refoulé et inavoué. On faisait la prière, l'hiver, à la fin de la veillée, quand mon père était couché. Ma mère pliait son ouvrage de couture, buvait une gorgée d'eau à la « couâde » (c'est le godet de bois, au manche creux, qui sert à puiser dans le seau), rangeait les braises sous la cendre pour son feu du lendemain, approchait sa chaise de la cheminée, s'agenouillait, nous aussi, en rond, chacun sur sa chaise, et ma sœur disait la prière ; mais c'étaient les textes rituels : Pater, Ave, Credo et les Actes. C'était une récitation dans une langue convenue, comme étrangère. Et la prière finie, sans transition : « As-tu fermé les volets ? » me

demandait ma mère, ou : « Le chien est-il attaché ? »  
Personne n'avait trahi sa foi intérieure.

J'ai été enfant de chœur, j'ai communié, j'ai chanté des cantiques le soir, dans l'église, avec les nièces du curé : ma mère, dévote, ne me demandait jamais compte ; elle n'a jamais su, elle n'aurait jamais eu l'idée de me faire dire ce qu'il y avait au fond de mon cœur d'enfant pieux.

Si. Une seule fois elle est intervenue dans ma conscience religieuse : j'avais dix ans ; je venais d'être reçu premier au concours des bourses. Succès inouï, débordant le vraisemblable, classant du coup mes parents parmi l'élite du département ! M'ont-ils dit leur joie en me félicitant ? Je n'en ai pas le souvenir, et ne pense pas qu'ils l'aient fait, car je ne vois pas bien avec quels mots ils l'auraient fait. Mais le soir, au moment d'aller au lit, ma mère me dit : « Et puis, tu sais, il faut bien remercier le bon Dieu pour t'avoir fait réussir comme ça. » J'ai dit « oui » tout doucement, avec une sorte de pudeur devant cet appel à l'intime, en même temps que j'éprouvais une certaine gêne de voir reporter si tranquillement à Dieu le mérite de ce que j'avais fait, et

comme un sentiment confus que c'eût été bien le cas, ce jour-là ou jamais, pauvre sainte femme de mère, de ne pas enfreindre le tabou du divin.

**N**otre maison, c'était essentiellement ce qu'on appelait « la cuisine » : large pièce carrée où l'on entraît directement de la route par la porte toujours grande ouverte, et d'où prenaient deux escaliers, un pour monter à l'étage, l'autre pour descendre à la cave. C'est là qu'on vivait, dans un courant d'air perpétuel qui, l'hiver surtout, dévalait des chambres pour s'engouffrer dans la cheminée, glaçant le dos pendant qu'on se rôtitait les genoux. Je sais encore par cœur les fentes du pavé de grosses pierres, à force d'y avoir passé la pointe du balai de genêts. La table avait un trou, trace d'un nœud du bois, qui servait au jeu de « dig-dog-salade » : trois coups pour conduire d'un déclenchement du pouce un haricot jusqu'au trou qui faisait but.

Derrière la cuisine, il y avait le « salon ». C'était un réduit obscur et humide, hanté des souris et des limaces grises, où l'on remisait les pots de lait caillé, les terrines de

graisse et les moules à fromages. Le nom donné à cette pièce, ne s'étant jamais pour moi appliqué à rien d'autre, ne pouvait m'étonner, mais quelle fut ma stupéfaction le jour où, allant pour la première fois chez M. le curé, il me fit entrer dans son « salon » à lui, où je découvrais, au lieu de terrines et de fromages, des meubles cirés, une pendule sous globe, sur la table un tapis de peluche, et au mur un tableau en couleurs qui représentait le Sacré-Cœur de Jésus percé d'un poignard à poignée de nacre, saignant des gouttes écarlates, et jetant des flammes dorées à travers une couronne d'épines ! J'ai compris maintenant : j'évoque avec attendrissement le jour où père et mère, tout jeunes, nouveaux mariés, arrangeant leur maison avec l'espoir de l'aisance, s'étaient dit de cette petite pièce inutile : « Ce sera, comme à la ville, notre salon. » Et puis, c'avait été le travail, la peine de tous les jours, la maison pleine d'enfants, le renoncement à la moindre apparence de luxe ; et la trace touchante et ridicule du rêve d'un jour demeurait dans ce mot dépouillé de son sens, dont j'ai encore le son dans les oreilles : « Maman, où faut-il mettre le fromage blanc ? — Sur la table du salon, pardi ! »

\*\*\*

Entre la cuisine et les chambres, à mi-hauteur de l'escalier, il y avait « sur l'armoire ». Que d'heures j'ai passées là, debout sur une marche, à remuer l'invraisemblable fouillis accumulé entre la corniche de l'armoire et le plafond ! Dépôt révélateur des générations, comme ces couches des cavernes où les archéologues de la préhistoire pratiquent des coupes : outils de cuivre au sommet, aiguilles d'os au fond. Je trouvais là, dans les couches profondes, les restes d'un jeu de patience où figuraient en dessins pâlis des fragments de crinolines ; un vieil agenda du Bon Marché\* avec, sur la page du buvard, l'« Entrée monumentale de la rue de Babylone », où des messieurs à favoris saluaient des dames à « faux-derrières » ; des débris de jouets jadis cassés par mes grands frères ; un mouvement de pendule dont deux roues inégales me servirent à la construction d'un bicycle nain ; un bloc de pierre pailletée sur lequel était écrit : « minerai de plomb » ; un diapason que je prenais pour un instrument de musique et dont je tirais, sans espoir de progrès, toujours la même note

---

\*Voir notes en fin d'ouvrage

mourante ; un aimant en fer à cheval que je prenais pour un autre diapason, étonné qu'il sonnât si peu ; une boîte de fil en capsule DMC dont les casiers contenaient des œufs vidés : œufs gris de pies, verdâtres de geais, bigarrés de pinsons, minuscules de mésanges, restes d'une collection entreprise par un frère dénicheur ; un pantographe à coulisse dont je faisais jouer sans cesse les branches comme des ciseaux sans arriver à en découvrir le sens et l'emploi ; un piège à souris qui portait encore une amande demi-rongée ; un accordéon qui soufflait de tous ses trous sans jamais produire qu'une seule note ; et puis — vrai comme je vous le dis — une authentique Grammaire grecque de Chassang\* (j'ai su depuis qu'elle venait de l'oncle séminariste). J'ignorais jusque-là ce que pouvait bien être une langue, vivante ou morte, mais puisque ce livre m'en apportait la révélation, je me mis, debout sur ma marche, jour par jour, à étudier le grec. Ce fut dur de comprendre les équivalences d'un alphabet dans lequel il y avait lettres doubles, aspirées, longues et brèves ; mais je me disais que c'était là précisément ce qui doit faire la difficulté d'une langue, et quand je sus épeler le premier

---

\*Voir notes en fin d'ouvrage

mot grec qui se présenta, je crus avoir la clé : ô surprise, ô déception ! Ce mot : *ξμέρα.*, transcrit en français, donnait « hêméra », c'est-à-dire quelque chose qui n'avait aucun sens. Je restai impuissant en face de cette nouvelle énigme, ajoutée à celles du pantographe et de l'aimant, et renonçai au grec.

Si, en atteignant l'étage, on traversait la chambre de mes parents, on arrivait à l'escalier du grenier. Immense, et pour ainsi dire sans fond sous le toit qui le couvrait d'ombre, le grenier ne prenait jour que par les interstices étoilés des tuiles et par le losange sans vitre d'une lucarne. Il n'avait pas de parquet et, pour avancer, il fallait chercher à tâtons des planches jetées comme des ponts en travers des solives. Il fallait éviter un grand trou noir qui, m'avait-on dit, descendait jusqu'à la cave. Il fallait se faufiler entre des toiles d'araignées alourdies de poussière, suspendues en filaments, en guirlandes, en tentures. Des trots de souris s'effarouchaient dans l'ombre ; des plumes éparses gardaient le souvenir d'un massacre de pigeons : méfait de cet être

mystérieux qui, comme le loup, apparaît toujours au singulier dans les récits de carnages : la fouine !

Il fallut m'aguerrir longtemps pour monter seul au grenier. Mais y aller n'avait de sens que si j'étais seul, car c'était un pays de découvertes. A mesure que les yeux s'habituèrent à l'obscurité, apparaissait là un monde plus étrange encore que celui de « sur l'armoire » : des restes de papiers peints qu'illustraient des fleurs étrangères à toute flore connue, débordant de corbeilles que portaient des barques rouges où jouaient des musiciens bleus ; une « braye » à broyer le chanvre, un dévidoir à manivelle pour les écheveaux de laine, des paillons tressés pour conserver le mil, un piège à renard, une malle-cantine que recouvrait une peau de veau garnie de ses poils, une carte de France avec l'Alsace-Lorraine intacte, un « chaneuil » de cuivre en forme de lampe romaine, et des boîtes et des chiffons et des flacons de pharmacie... Mais le mirage et le miracle du grenier, c'était, écroulée dans un coin, avec ses planches piquées des vers qui laissaient échapper une innombrable poussière, une étagère chargée de livres !

Je ne savais guère ce qu'était un vrai livre, car mes livres de classe représentaient, comme mes cahiers, comme le tableau noir, comme mon plumier et mes compas, des instruments de travail, des choses d'école. A la cuisine, sur la planche de la cheminée, il y avait bien l'Almanach de la Creuse\* et les Recettes de Tante Marie ; mais c'étaient là des objets de ménage. Au grenier je découvrais « le Livre », celui dans lequel on n'apprend pas, qui ne contient rien d'utile ou même de compréhensible, si bien que sa place toute naturelle est là où on ne va jamais. Porte ouverte sur un monde étranger, hors de la vie, accès à quelque chose dont je sentais confusément le prestige, et que je ne savais pas être l'Esprit.

Les livres que m'offrait l'étagère pour me révéler le secret de l'Esprit, c'étaient une Civilité des Familles, une Clef des Songes, avec, en supplément, Le Langage des Fleurs ; une brochure à couverture illustrée où des personnages échangeaient des propos alternés avec beaucoup de points d'exclamation : Les Chevaliers du Brouillard\* ; puis un tout petit livre, dont le texte, pourtant

---

\*Voir notes en fin d'ouvrage

lisible, ne présentait aucun sens : les Catilinaires\* de Cicéron (encore un héritage de l'oncle séminariste) ; un autre, presque aussi incompréhensible, qui portait en titre sur une couverture laquée : Le Dernier Jour, poème en douze chants, orné d'un frontispice où une femme qui avait l'air très en peine s'appuyait à une colonne rompue, au-dessus d'une légende calligraphiée :

*« Telle brille une rose au milieu d'un désert. »*

Et, dans l'ombre de mon grenier, je récitais à mi-voix, pour tâcher d'en tirer quelque chose, ce pauvre beau vers chargé de splendeurs vaguement entrevues : la poésie et le romanesque et l'exotisme, et la Femme, et la Douleur, et la Beauté.

Il y avait un livre que je comprenais mieux : on y parlait d'un petit bonhomme qui jetait des cailloux dans la forêt pour retrouver son chemin et qui, poursuivi par un ogre, allait peut-être s'échapper ; mais, tout à coup, je restais en suspens devant une série de feuillets arrachés, que toute mon enfance j'ai cherchés avec désespoir, bien incapable de

---

\*Voir notes en fin d'ouvrage

me douter qu'il pouvait y avoir dans le monde d'autres exemplaires du Petit Poucet.

Et puis il y avait un livre affreux, qui racontait l'histoire de la Bête\* du Gévaudan. Celui-là, je tremblais chaque fois de l'ouvrir, après l'épouvante de la première lecture. Mais je ne pouvais me tenir de le reprendre pour me replonger dans l'horreur, jusqu'au moment où le frou-frou d'une souris peuplait soudain de visions l'ombre du grenier, et je me retirais sur la pointe des pieds, regardant, au moment de fermer la porte, si la « Bête » ne me suivait pas. Au pied de l'escalier je retrouvais la bonne lumière rassurante avec un soulagement que j'étais bien forcé de m'avouer, mais avec aussi quelque dédain pour ce pauvre monde d'en bas où l'on ignorait les livres.

---

*\*Voir notes en fin d'ouvrage*



**O**n monte au jardin par six marches de pierre. Il y a, au printemps, dans le coin où se chauffent les abeilles, un rosier rond, piqué de grosses roses précoces, aux pétales gaufrés comme les plis d'une étoffe qu'on serre dans la main. En juillet, une branche de cerises blanchaudes tombe en voûte sur l'allée, à portée de la bouche. Au centre d'un parterre rond, des aconits en gerbe offrent leurs alvéoles aux bruns bourdons : l'insecte écarte de ses pattes velues les bords de la corolle, introduit son corselet, disparaît un instant, aspiré par la panse bleue qui se gonfle et tressaille, et ressort à reculons pour porter son viol ailé à toutes les fleurs de la grappe. Dans la grande chaleur, un bombyx immobilise son vol devant le calice des pivoines ; ses ailes vibrent si vite qu'elles sont presque invisibles ; leur battement fait à peine une ombre dorée autour du fauve abdomen, et la trompe dardée vers le pistil est comme un fil tendu qui, le temps d'une sucée, lie l'insecte à la fleur. Il y a quelquefois un nid

de mésanges dans la boule d'épines que la cisaille de mon père a ménagée au-dessus de la haie. Il y a, sur le muret aux pierres chaudes, un lézard qui me connaît : si je siffle doucement, il s'immobilise en laissant battre d'un halètement imperceptible son goitre menu. Il y a enfin, tout au bout, tout au fond, dominant les prés, une charmille de noisetiers, qui ombrage un banc de bois : j'y vais pour rien, pour voir, pour être là, pour ne pas bouger, pendant qu'au-dessous, dans le pré, le cheval caché par la haie broute l'herbe rase en faisant croc... croc... croc... L'hiver, dans les allées boueuses, la glace remplit les empreintes laissées par les talons des sabots, y dessine des aiguilles et des frisures, y sculpte des rosaces et des volutes translucides que j'appelle des montres. Abrités par le hangar, des choux obstinés à survivre ont sur leur tête ronde une calotte de neige. Une pomme rouge, seule joie du jardin, est piquée au pommier sans feuilles : et par-dessus la nudité des plates-bandes inutiles, le vieux noyer, élargissant son dôme très haut dans le ciel froid, porte sur ses rameaux nus, comme de sinistres fruits, les noirs corbeaux du crépuscule.

**A**u bas du jardin, il y avait la grange. Ce qu'on appelle « la grange », ce n'est pas seulement la grande bâtisse à porte massive où l'on entasse charretées de foin et gerbes de blé. C'est tout l'ensemble des communs nécessaires à la vie du bétail : écurie du cheval, « tail » des vaches, étable à porcs, poulailler ; pendant de la maison, où le paysan vit plus qu'à la maison, sorte de village des bêtes, dont le centre est la cour à fumier, retentissante de meuglements, de chants de coq, de piaillements et de battements d'ailes, animée de l'éternelle promenade des poules, qui picorent l'invisible et vont lançant en avant leur petite tête stupide à contretemps de leur pas saccadé. Tout ce monde est exigeant, tyrannique, indiscipliné, sans cesse avide de boire et de manger, de s'évader, de se battre. Le paysan ne vit que pour soigner, servir son bétail. Le souci des bêtes commande tous les événements de sa vie : mariages, maladies, enterrements, corvées et joies de

famille, tout se règle en fonction de la question sans cesse posée : « Qui est-ce qui soignera les bêtes ? » L'homme est, en fait, l'esclave de son troupeau ; il se venge en prenant l'attitude d'un maître brutal. Il n'aime pas ses bêtes, parce qu'il ne les comprend pas. Il leur prête ses propres sentiments, et ses raisonnements rudimentaires. Il attribue à la mauvaise volonté et à la malice ce qui est impuissance ou stupidité ou souffrance. Il se conduit avec les animaux comme avec des humains inférieurs ; il les traite comme ses enfants, mal. S'il paraît les aimer, c'est en fonction du rapport qu'il en attend.

Il faut voir le vieux Cadet emmenant au communal sa truie avec une demi-douzaine de goretts : boitillant, toussotant, réglant son pas sur leur pas, caressant doucement de son bâton les précieux dos roses, et attendant avec complaisance quand la troupe s'arrête pour fouiller les belles ordures du chemin. C'est que le « nourrain » (jeune cochon à élever) se vendait très bien à la dernière foire de Saint-Martial. Il faut voir comment, au retour, la Mézida les reçoit. Pas un mot d'accueil pour son père, qui du reste n'en attend

pas ; mais de quel entrain elle verse à plein seau le « bran » hideux dans l'auge ! Les groins alignés farfouillent, reniflent et engloutissent. Elle, les manches retroussées, plonge ses bras dans le liquide tiédasse, eau de vaisselle et trognons ; elle triture, écrase, pousse les bons morceaux vers les gueules gloutonnes, flatte d'une, tape les flancs frémissants où s'élabore la graisse à cent sous le kilo ; et soudain, à son gosse qui rentre de l'école en demandant son « quatre heures » : « Tu peux pas attendre, donc ! »

Je descends à la grange une après-midi d'été, quand le blé n'est pas encore battu. Je viens chercher des pailles de seigle pour mon « fendeur ». Le fendeur, c'est un instrument que j'ai taillé dans le buis, sorte de cheville à arêtes tranchantes qu'on enfonce dans le tuyau des pailles pour les partager en lamelles. Les paysannes tressent ces lamelles pour en faire leurs chapeaux en forme de hottes renversées ; moi, j'en fais des grelots, hochets dont l'âme est un petit caillou, ou des rubans, ou je n'en fais rien, que les unir en menus faisceaux dorés.

Dans la grange, je trouve la grosse chatte grise à l'affût des souris. Elle s'est glissée par la chatière ménagée au bas de la grande porte, et elle est là, figée, la queue balayant doucement l'aire. Elle sait que je ne la dérangerai pas : elle tourne seulement de mon côté, en bougeant imperceptiblement la tête, un œil complice, et reprend son guet.

Les quatre têtes des vaches s'alignent, passées par les « bâchères », étroites ouvertures qui leur permettent, de leur place à l'étable, d'attraper le foin dans la grange. Elles regardent vaguement en ruminant sans fin. Je me glisse par une bâchère vide, et descends dans l'écurie. C'est la grande chaleur d'août. On devine le soleil qui rôtit la sagne derrière le volet. L'étable est baignée d'ombre humide qui sent le lait et le fumier frais. La Roset, près de moi, souffle et bave, ses deux yeux luisant dans le demi-jour. Elle me regarde sans tourner la tête. Par une fente passe une bande de soleil que tisse de fils d'or le vol rapide des mouches. La bonne vache somnole, inerte, couchée sur son ventre qui s'étale ; seule vit sa grande queue souple qui, pour chasser les mouches,

fouette à droite, fouette à gauche, s'immobilise un instant dans une large bouse fraîche, et soudain, pinceau facétieux, badigeonne d'un coup cinglant la large croupe frémissante.

Au fond du jardin, j'ai mes lapins. Véritable entreprise d'élevage. J'avais fait pour eux un bâti contre le tronc du vieux noyer, avec une porte solide contre les chiens rôdeurs, et, à l'intérieur, des cloisons pour séparer mâles et femelles, loger les mères qui ont des petits et les couples qui doivent « rapporter ». Il fallait reconnaître les sexes (pour cela je faisais venir mon frère ; je voyais bien où il regardait, mais n'osais lui demander à quel signe il se renseignait) ; il fallait savoir quand une mère était pleine, pour lui ménager un coin sec où elle ferait son nid de « bourre » ; il fallait connaître les bonnes herbes et les mauvaises ; il fallait savoir attraper les « bons à tuer » ; il fallait même les mettre à mort : ma mère tenait la victime entre ses genoux, j'introduisais entre les coupantes incisives un petit entonnoir de métal, et j'y versais un verre d'eau-de-vie, juste la mesure qu'on servait pour deux sous chaque matin au père Bessounet. Quand mon père était là, on épargnait l'eau-de-vie : il prenait l'animal par

les pattes de derrière, et, visant entre les deux oreilles, l'assommait d'un coup de poing qui faisait mon horreur et mon admiration. Puis ma mère, avec son couteau de cinq sous toujours suspendu au cordon de son tablier, écorchait la bête toute chaude que je tenais par les pattes : deux incisions par ci, deux par là, et la peau se retournait comme un gant, découvrant deux horribles yeux ronds et la panse grosse de nourritures accumulées : « Tu vois comme il est gras, disait ma mère ; tu ne l'as pas trop mal soigné. » Et je revoyais en pensée les brassées de séneçon que pendant des mois j'avais jetées en pâture à tous ces petits museaux mécaniques.

Je n'avais guère de tendresse pour mes lapins : animal impersonnel, à qui on ne donne même pas de nom ; à peine les distinguais-je les uns des autres, tapis dans l'obscurité moite de leur tanière. Le lapin n'a aucune intelligence dans ses yeux roses ; il cogne stupidement de la plante du pied quand on ne lui fait rien, et s'approche sans peur quand on veut l'attraper pour la cuisine ; il broute comme une machine fonctionne ; il dort tout le jour ; il naît, il est joli trois

semaines, puis ressemble à père et mère ; il engraisse, on le tue : toute sa vie n'est qu'une préparation au civet.

J'aurais dû pourtant à ces pauvres bêtes une sorte de gratitude posthume : de temps en temps passait dans le village le vieux « marchand de peilles » ; en entendant l'appel de sa corne, qu'il sonnait dès les premières maisons, j'allais décrocher les peaux de lapin pendues sous l'escalier, gonflées de torchons de paille, le poil en dedans, et le vieux nous les achetait, après de longs marchandages, deux ou trois liards la pièce ; l'argent était pour moi, et c'était là le suprême argument de ma mère : « Allons, vous mettrez bien un sou de plus : c'est pour le petit. »



**E**t dire que j'allais oublier le chien ! Dieu sait pourtant qu'il était « de la maison », le brave Capi ! Il se tenait l'hiver au coin de la cheminée, roulé en boule pour ne pas prendre trop de place aux humains, l'été, couché en sphinx sur la marche brûlante du seuil.

Il avait avec chacun de nous les relations qui se doivent. A moi, il témoignait cette condescendance distraite qu'ont les animaux pour les petits enfants : il jouait quand je voulais jouer, sans entrain et comme pour ne pas refuser ; si je lui tirais les oreilles ou la queue, si je le roulais par terre de mes deux mains ouvertes, il avait une façon de lever les yeux vers les grandes personnes, comme pour les prendre à témoin de sa patience. A ma mère, qui lui faisait sa pâtée, il ne demandait rien d'autre, sachant qu'elle n'avait pas le temps. Il ignorait ma grand-mère. Avec mon père il se sentait d'égal à égal, car ils avaient en commun le rite de la chasse. Il n'acceptait guère des autres un ordre ou même une

caresse sans tourner d'abord la tête vers lui, pour recueillir son agrément. Le soir, les deux compagnons de chasse se tenaient au coin du feu, las d'avoir couru chaumes et pacages. Mon père gémissait sur sa « chétive jambe », qui enflait quand il rentrait bredouille ; le chien posait le museau sur son genou et levait vers son visage un regard compréhensif.

Il savait, les yeux fermés, tout ce qui se passait et dedans et dehors. Au bruit des sabots traînés du père Brelet il dressait à peine l'oreille ; un chien qui rôdait sur la route faisait frissonner la peau de son flanc ; quand mon frère, « en route » depuis le matin, rentrait tard dans la veillée, Capi reconnaissait, bien avant nous, les grelots de la voiture, bondissait vers la porte et courait jusqu'au haut du village pour faire fête au cheval.

Il était fort et sauvage, et se jetait dans les bagarres de chiens sans écouter prières ni menaces. Il n'était doux qu'aux faibles. Un jour que, la porte entrouverte, j'entendais murmurer près du seuil, je m'approchai doucement : Capi, grognant de tendresse, balayant le sol de sa queue, léchait la

main d'un pauvre vieux en loques, qui, interdit de cet accueil, en oubliait de demander l'aumône, et répétait seulement d'une humble voix ahurie : « Bon chien, va, bon chien ! » jusqu'au moment où tous deux à la fois m'apercevant s'immobilisèrent, tête baissée, dans la pudeur de leur attendrissement, le chien comme s'il manquait à son devoir de garde, et l'homme comme s'il abusait de l'hospitalité.



**M**on village était posé, sans transition, au beau milieu des champs. Paysage morcelé et menu, couturé de haies et de taillis, dominé par les chênes ébranchés qui s'élèvent des clôtures : on coupe les jeunes pousses et on en fait des fagots ou « fayards », qui l'hiver donneront leurs feuilles pour la pâture des brebis et leurs rameaux pour les feux légers ; chaque arbre, long, mince et noueux, ne garde ainsi à sa cime qu'un bouquet de feuilles, qui retombe coquettement comme le plumet d'un chapeau. Sur les hauts, des « chaumes », landes rousses de bruyères et d'ajoncs, avec par places de petites forêts de genêts, qui en juin font des ruissellements d'or sur les pentes. Quand le sol aux soubresauts granitiques veut bien s'aplanir, une « couture », terre à seigle, coupée d'un sentier étroit comme un sillon où l'on s'enfonce, quand les épis sont hauts, en marchant sous une voûte dorée. Dans les fonds, des ruisseaux clairs, et dans les prés en pente « les beseaux »

d'arrosage que chaque riverain a le droit de détourner à son tour (« Voici la pleine lune d'avril, disait ma grand' mère ; c'est à nous de « mettre l'eau » à la Grand Sagne. ») Les villages épars, dont chaque maison a son « ouche », verger clos attenant à la grange, sont encadrés de « communaux », pacages à l'herbe rase, effleurés des vols de bergeronnettes, où s'éparpillent les bandes titubantes des canards et où défilent les oies processionneuses. Dans les combes sauvages, de vastes châtaigneraies aux arbres tordus par les orages, déserts de silence où retentit seulement le bec du pivert contre les troncs caverneux. Vers le Nord, une longue crête onduleuse ferme l'horizon, mais laisse passer tout là-haut, dans la dépression d'un col, entre deux arbres qui font un porche, une menue route blanche : échappée vers les villes, par où partent à l'automne les conscrits, quand ils ont « tiré leur numéro », et au printemps les « émigrants », qui vont à Paris « servir les maçons ».

Il y a, au-dessus du village, la plus belle colline qu'on puisse rêver, toute ronde, touffue de bruyères et hérissée d'ajoncs, piquée à mi-pente d'un bouleau frissonnant,

encerclée d'un sentier à bordure de serpolet. Souvent, en revenant du travail des champs, j'en faisais le tour, pour embrasser du regard, de chaque point du cercle, l'immensité de mon petit monde.

\*\*\*

Monde des champs familiers, des chemins serviables, des récoltes, des bêtes, des travaux et des jeux. Voici luire là-bas, entre les vergnes des prés, le ruisseau où l'on épie, à plat ventre, les écrevisses descendant de leurs glauques cavernes. Voici, au bord du chemin, la fontaine où courent les araignées d'eau, suspendues sur leurs pattes anguleuses dont chacune illustre la surface lisse d'un petit rond étoilé. Voici la « pêcherie », mare plate où les femmes vont laver la « bugeade » ou lessive du mois, agenouillées sur la paille de leurs baquets et tapant de leurs battoirs de bois, tandis que le linge qui trempe fait des grosses bulles sur l'eau savonneuse. Je sais le buisson où s'enroule le chèvrefeuille, le mur de pierres sèches où mûrissent les premières baies de ronces. Je connais le pré des jacinthes et celui des coucous. Je sais le lieu et le temps des champignons : les véneneux qu'on fait

sauter d'un coup de talon, bolets de Satan qui verdissent à la cassure, oronges au bonnet rouge étoilé de blanc qui dansent leurs rondes sous les bouleaux, « peu-de-chi » qui font des poches de poudre brune et fusent sous le pied comme des pétards ; les exquis aussi et les rares : le cèpe qui trône solitaire au rebord des talus, les girolles qui égrènent leurs chapelets d'or dans l'ombre des châtaigneraies, la délicieuse « nonne », ou « coulemelle », jolie comme son nom, beige parasol porté sur un long pied, qu'on cuit renversée sur le gril et remplie de crème jusqu'au bord.

Je sais les oiseaux : la pie aux airs de dame, qui fait trois courbettes pour prendre l'élan vers son gros nid rond ; le merle qui pique du bec dans une motte et gagne du recul pour voir sortir le ver visqueux ; le geai, qui pousse ses cris hargneux au fond des bois, et perd sur les gazons des petites plumes d'un bleu céleste. Je sais ceux qui aiment les maison : le roitelet, qui furette comme une souris sous les toits des hangars, et tout à coup redresse tête et queue pour chanter un trille triomphal ; la mésange, qui s'agrippe renversée aux ramilles des pommiers ; le pinson, qui de sa

chanson ne sait qu'une phrase, déclenchée de minute en minute comme une ritournelle de boîte à musique ; le chardonneret, qui ressemble à une image coloriée, et épluche les têtes velues des chardons sans interrompre son gazouillis aérien ; le rouge-gorge, qui vous regarde venir de son petit œil rond, piqué comme une épingle à tête noire, et, quand vous passez, vous fait hommage de sa brève chanson. Et les farouches : le pivert, qui harcèle de coups de bec l'écorce d'un arbre, et soudain tourne autour du tronc comme pour voir s'il est percé, puis s'échappe d'un vol ondulé en appelant la pluie : « pieu-pieu-pieu » ; les douces tourterelles, qui s'envolent par couples en étalant leur traîne frangée de clair ; le coucou puéril et mécanique, qu'on entend de partout et qu'on ne voit jamais, à moins qu'on ne sache reconnaître dans la rapide traversée entre deux taillis son vol triangulaire ; la grive, qui au sommet des grands arbres imite le coq du clocher ; la laide huppe, qui chante « pu-pu-pu » parce qu'elle niche dans les ordures ; le loriot tout d'or, qui attache son nid au bout d'une branche avec les brins de laine volés aux bergères ; la bécassine, qui s'élève en zigzaguant dans un bruissement aigre de baiser ; la caille grassouillette,

qui chante « Paye tes dettes » dans les blés mûrs ; le bouvreuil, qui attriste les soirs d'automne de son unique note plaintive, tombant comme une goutte sonore dans un cristal... Et les insectes, innombrables, amusants, ridicules, effrayants, laids et splendides, doux et carnassiers, jeux et cauchemars de la nature. Les familiers, qu'on domestique et qu'on tourmente : le hanneton, qui tourne au moulinet ; le cornard ou cerf-volant, qu'on attelle au joug ; la mouche qu'on noie dans l'eau de savon pour la ressusciter sous une pincée de sel ; la chenille, qu'on emprisonne pour qu'elle fasse son cocon ; la coccinelle, qui monte au mât le long du petit doigt et ouvre ses élytres peintes au commandement de « Pigeon vole ! » Les étranges ; le perce-oreilles, qui a l'air d'un outil d'horloger ; le cloporte, qui se roule en boule et ainsi « clôt porte » pour justifier son nom ; la sauterelle qui, capturée, secrète entre ses mandibules une goutte de suc vert ; le faucheur, dit « tailleur », qui, pris par une patte, vous la laisse entre les doigts, toute vivante et jouant à se fermer comme des ciseaux ; le bousier vernissé, qui, renversé sur le dos, suinte un liquide rouge si on chante en lui crachant entre les pattes :

*Bêt' de Saint-Jean,*  
*Bêt' de Saint-Jean,*  
*Donn'-moi d' ton sang rouge,*  
*T'en auras du mien blanc !*

Et les plantes et les herbes et les fleurs : le chèvrefeuille, dont on suce les tubes sucrés ; la douce-amère, dont la tige obstinément mâchée fait en vain, à travers son amertume, espérer sa douceur ; le pissenlit, dont la cassure donne un lait amer ; la chélidoine des murailles, dont le suc d'or guérit les verrues ; les « jâpissous », minuscules artichauts griffus qui s'accrochent au bas des pantalons et qu'on assemble en rêches corbeilles ; les joncs, dont la moelle se tresse en guirlandes ; les prêles, dont les tiges se déboîtent en tubes de porte-plume, et le maïs qui donne sa barbe, et les têtes de pavot qui font des hochets, et les lilas qu'on enfile en colliers, et les pieds-d'alouette en couronne ; et ces herbes étranges qui vous offrent la volupté de saigner sans douleur, l'une aux feuilles frisées qu'on s'enfonce dans les narines, l'autre aux lamelles rugueuses dont on se râpe la langue ; et les feuilles de houx qui font des « nunus »,

maigres musiques nasillardes ; et les glands qu'on sculpte en sabots, en paniers, en pipes, en boucles d'oreilles ; le sureau, dont les grappes mûres donnent de l'encre, et dont les tiges vidées de leur moelle font canons et seringues ; et les noix dont les coquilles percées d'un trou sont des lunettes ; et les liserons-entonnoirs, et les fougères-éventails, et les champignons-parapluies, et les digitales-doigts-de-gant, et les marguerites qu'on effeuille sans fin pour savoir « s'il m'aime un peu, beaucoup... », naïf romantisme des générations...

Pour réduire ainsi en jeux la nature, pas besoin d'accessoires compliqués : tout juste un bout de ficelle qu'on a toujours au fond de la poche, et un couteau de cinq sous, lame sans cesse ébréchée, sans cesse refaite à la meule du maréchal. Le reste, on l'a sur soi : la main bonne à tout faire ; le poing qui est un maillet ; la paume qui est un vase ; les doigts qui, réunis, font une pelle, disjoints, un tamis, opposés, des pinces ; les ongles qui grattent et qui coupent ; la bouche qui pompe, qui suce et qui souffle, chaud ou froid à volonté ; les dents d'avant qui arrachent et celles d'arrière

qui broient ; les cheveux qui sont des fils ; la salive qui fait de l'eau et de la colle ; — sans compter ce merveilleux dispositif, orgueil des garçons, qui fonctionne comme pompe à incendie contre les édifices grouillants des fourmilières...

Toute la nature m'était jeux. Mais jeux à vrai dire mélancoliques et mornes. Je les pratiquais, à mesure que me les offrait le cours des saisons, à peu près comme on accomplit les travaux des champs. Je n'avais de joie que lorsque je les révélais à ma cousine, quand elle arrivait du chef-lieu de canton avec ses gentils yeux de citadine ignorante, toujours prête à se faire piquer par les fourmis, accrocher par les ronces, envahir par les cirons, attraper par toutes les ruses des êtres et des choses. Je m'émerveillais avec elle des découvertes que je lui faisais faire, mais, quand je me retrouvais seul, le charme était envolé, la féerie de la nature avait perdu son public.

Ma poésie d'enfant solitaire, je la trouvais ailleurs, dans la vie du monde entrevue ou devinée ; je la découvrais par exemple chaque année à Noël dans le catalogue d'étrennes du Bon Marché. Pages grouillantes de jouets en couleurs :

locomotives sur des rails, si étranges pour moi qui n'avais jamais vu un train ; trompettes, ballons, cerfs-volants, pistolets qui tiraient des bouchons de liège, et ces assemblages mystérieux qui portaient le nom inintelligible de « panoplies » : panoplie d'officier, de facteur ou d'encaisseur de banque...

Mais le rêve, c'était le cheval mécanique\*. Je le reconnaissais, pour en avoir vu un au chef-lieu de canton, un jour de foire, monté par un garçon de mon âge dans le jardin de l'hôtel ; même on m'avait un instant assis sur son dos ; seulement, je ne savais que faire des manettes de commande qui lui traversaient la tête, et j'avais échoué, humilié, dans une touffe de fraisiers ; mais le rêve était accroché, et je me laissais aller à imaginer qu'un jour il pût descendre sur terre. Dans les veillées d'hiver, chaque année, je reprenais le catalogue, passais vite sur les pages inutiles des chemises et des serviettes, jetais chaque fois un regard interrogateur, sans espoir de solution, à la panoplie, et m'abîmais dans la contemplation du cheval mécanique, en me représentant ce qu'aurait pu être sa course dans les allées de notre jardin.

---

\*Voir notes en fin d'ouvrage

En fin d'année, nous avions à la boutique des oranges, que les riches du village achetaient pour leurs cadeaux d'étrennes ; un soir, ma mère disait : « Tiens, c'est dimanche, va donc chercher une orange à la boutique. » Ma sœur distribuait les tranches entre nous sept, avec une tranche de supplément pour les plus jeunes. Et, suçant ma part de ce luxe qui coûtait deux sous, je calculais combien d'oranges il eût fallu pour faire le prix du cheval mécanique ; c'était assez pour arrêter l'essor de mon rêve, et l'enfant raisonnable que j'étais remisait une fois de plus entre les pages du catalogue, prête à reflourir au prochain Noël, la poésie de l'inaccessible.



**L**a vie consiste au village à suivre le cours des saisons. Seulement les saisons ne sont pas celles du calendrier. Le printemps n'apparaissait pas un clair matin dans le ciel comme le bleu messenger des beaux jours. Dans notre pays rude, de froid granit, de vents d'ouest, de pentes inclinées au nord, l'hiver tenait longtemps. Le printemps, c'était d'abord, dans l' « ouche », au bas du jardin, le long du buisson de la route, quelques pas avant le frêne fourchu, un essaim frileux de violettes blanches, que j'épiais chaque année dès la neige fondue. Puis, dans les plates-bandes du jardin où pourrissaient les derniers choux de l'hiver, apparaissait une pauvre floraison d'herbes à fleurettes lilas qui attiraient les premières abeilles ; j'enfermais sous un tesson de verre une abeille avec une fleur pour la voir faire son miel, déçu le lendemain matin de trouver l'abeille inactive et transie dans la rosée. Puis ma mère disait : « Les pommes de terre commencent à germer dans la cave. » Puis

le triangle croissant des grues passait un soir, haut dans le ciel, montant vers le Nord. Puis on semait les petits pois. Puis les pousses de châtaignier « sublaient », c'est-à-dire que, la sève montant, on pouvait, en martelant une jeune tige avec le manche du couteau, sortir comme un doigt de gant un tube d'écorce qui devenait sifflet : on entendait alors pendant des jours, à travers la campagne, de village à village, une puérile cacophonie d'aigres notes prolongées à bout de souffle. Et puis, un soir, un soir rustique et banal comme les autres, dans la tristesse insignifiante du crépuscule, tandis que le jour tardait un peu à mourir, retentissait tout à coup au fond du jardin, comme pour sonner l'appel des jours ensoleillés, le glorieux sifflet des merles.

Cependant la nature gardait encore son visage d'hiver : aux bois s'accrochait la rouille des feuilles de chêne, qui ne consentaient à tomber qu'à la poussée des bourgeons neufs. Nous avons un hiver de Pâques : des journées de bise aigre, des nuits où le grenier haletait de sinistres ululements ; au matin, la pluie oblique ruisselait sur les noirs vergers, puis

les rafales mollissaient, peu à peu blanchissantes, comme nous disions, de « neige fondue », et vers le soir la vraie neige, une fois de plus, habillait de virginité les arbres morts et les champs en friche et les chemins aveuglés. Et on se serait cru, sous cet ensevelissement muet, encore au plein hiver des mois désespérés, — si çà et là n'eussent jailli des haies les branches d'aubépine, mêlant leurs blancs bouquets à la neige tourbillonnante.

Enfin venait le printemps banal des livres et des citadins. Le ciel prenait des teintes délicates. La nature faisait des grâces. Il y avait sur les choses comme un air d'aristocratie, et le lourd paysan détonnait dans un cadre de fête.

Lumineuses après-midi de mai... Je vois un chemin glissant entre des genêts fleuris ; les prés sont enfermés dans leurs clôtures de haies, remplis d'herbe jusqu'aux bords ; dans les sous-bois, les jeunes fougères offrent comme des serres d'oiseaux leurs petites crosses velues ; le frisson du vent dessine des moires fuyantes sur les seigles échevelés. Le soleil de Pentecôte fait délirer les oiseaux : babillage sans

fin des fauvelles, cri grincheux du geai, roulade prétentive du loriot solitaire, roucoulement rêveur de la tourterelle... Qu'un nuage passe sur le soleil : toutes les rumeurs s'assourdissent, et la joie du jour s'éteint ; seule, dans le silence haletant, vibre la menue crécelle des grillons. Mais le soleil revient et la lumière ruisselle des bords du nuage : l'air tressaille, et de nouveau tous les chants du printemps montent des buissons sonores, — jusqu'à l'heure où, la vie du jour expirant, s'élève dans l'émotion du crépuscule la voix méditative d'un rossignol invisible.

Parfois, dans une belle fin de journée, quand les nuages se dissipaient au couchant (« Monsieur le curé a balayé devant sa maison », disait ma grand-mère), on s'asseyait sur le pas de la porte. Le chien posait son museau sur le genou de mon père. On disait bonsoir aux gens qui rentraient des champs, l'outil sur l'épaule, traînant leurs sabots. Les vaches passaient pour descendre à l'abreuvoir, lentes et soufflantes, et éclaboussaient de leurs larges bouses la blancheur de la route. Les brebis se pressaient, tête basse, flanc à flanc, nimbées de poussière qui se dorait aux derniers rayons du

soleil, masse confuse de laine brune au-dessus du piétinement multiplié des sabots triangulaires.

Puis, dans l'obscurité croissante, de très loin, du fond des prés où flottait une brume laiteuse, montait vers nous, rumeur indéfinie, le « chant du marais », que j'ai su depuis être le coassement innombrable des grenouilles. Du caniveau proche fusaient par intervalles, sur plusieurs tons accordés, les notes mélodieuses des crapauds. Parfois se percevait, plus étrange encore, en une vibration doucement modulée, le bêlement plaintif de ce qu'on appelait la « chèvre de Saint-Jean », chant crépusculaire de la bécassine, qui fait son nid dans les prés humides. La nuit s'épaississait encore ; seule restait claire au bout de la route la porte du couchant, lumineuse d'un bleu angélique ; derrière le hangar des Pasty, la lune ouvrait le creux de son croissant vers le zénith, et au-dessus de cette coupe apparaissait comme suspendue l'étoile du berger : « Regarde, disait ma grand-mère, la bille d'or va tomber dans son trou. » Puis, me montrant derrière le clocher la nichée des Pléiades : « C'est la Poussinière, » me disait-elle. Et quand la Voie lactée barrait le ciel du nord au

midi : « Tiens, les pèlerins verront clair pour suivre le Chemin de Saint-Jacques. » Puis ma grand-mère montait dans sa chambre, sans lumière, pour épargner la bougie, s'asseyait à sa fenêtre ouverte, disait sa prière en tricotant des chaussettes, et son bonnet faisait une tache blanche dans la nuit, jusqu'au moment où elle arrivait « à ses diminutions », car, pour compter les points aux approches du talon, il lui fallait tout de même la lumière du jour.

Parfois, vers la Saint-Jean, dans le ciel où couvait la chaleur de juin, après une série énervante de jours torrides, éclatait tout à coup le grand drame de l'été : l'orage. C'était d'abord dans l'air une sorte de recueillement inquiet : sous le ciel lourd la terre haletait comme un sein oppressé. Le chien se collait à la pierre surchauffée du seuil ; les poules, bec ouvert et plumes bourruées, s'ébrouaient dans le gravier de la cour ; la vibration stridente des grillons s'apaisait ; seul venait par intervalles du fond du jardin un râle aigu d'oiseau qui semblait l'exaspération du silence. Bientôt de larges gouttes cinglaient la route en soulevant une odeur de poussière. Puis une rafale couchait les branches des arbres,

et des feuilles arrachées au marronnier du voisin venaient se plaquer contre nos vitres, semblables à des mains étalées. Enfin l'épouvante du tonnerre déchaîné tombait sur le village.

Quelque chose d'immense et de disproportionné était sur nous. Comme un drame à grand spectacle joué pour un public innocent. Sur notre pauvre horizon villageois ce déploiement de puissances célestes ! Sur nos toits de chaume cette ruée des tonnerres ! Dans le cadre de nos braves fenêtres la solennité terrible des éclairs ! Écrasés de surnaturel, on n'osait plus vaquer aux tâches quotidiennes : mon père, posant son journal, regardait par les carreaux si l'incendie ne s'allumait pas aux granges ; ma mère se signait, les yeux baissés, à chaque éclair, et ma grand-mère accusait les coups les plus violents par un : « C'est-i Dieu possible ! » Les vitres tremblaient, l'obscurité s'épaississait, faisant plus fulgurant le feu des éclairs. Le ruissellement de l'averse chassée par le vent s'insinuait sous la porte et venait serpenter méchamment aux joints du pavé. On se sentait poursuivi par une colère incompréhensible de Dieu.

Et soudain c'était comme une grâce : le prochain éclair, attendu dans l'angoisse, ne venait pas ; le vent tombait, le tonnerre s'éloignait, ne laissant derrière lui qu'un grondement bénin de bon gros chien qui a fait le méchant, et le ciel s'égouttait, sous le soleil revenu, en pluie d'argent. On ouvrait la porte : les hirondelles déjà peuplaient le ciel ; Monsieur Pasty de son seuil tendait la main pour s'assurer qu'il ne pleuvait plus ; la Marie « renvoyait » ses cochons, et mon père prenait une pelle pour dégager la grille du caniveau.

Le travail d'été pressait : le jardin, les champs, les bêtes, et les livraisons de vin pour la fauche, la moisson, la batteuse. La grande saison, c'était juillet, avec les foins au début, les blés à la fin. Tout le monde partait avec « les femmes de journée », à pied par la « traverse », ou assis les jambes pendantes à l'arrière de la voiture à vaches : mon frère qui, à quinze ans, comptait déjà pour un homme ; ma sœur, un mouchoir noué sur sa tête ; mon père lui-même, qui se réservait les travaux nobles : charger le foin à la fourche américaine ou nouer les gerbes avec les liens de paille.

Quand le soleil était haut, je retournais au village pour rapporter dans un panier le repas de midi qu'on mangeait sous un arbre, et le travail reprenait jusqu'au soir. On moissonnait avec la faucille, qui s'appelait le « volant » ; on ne perdait pas un brin de paille, et on glanait jusqu'au dernier épi. La longue journée ne voulait pas finir, et jusque dans la nuit bleuisante on entendait cahoter par les chemins creux les essieux des lourdes charrettes. Nous revenions, la fourche sur l'épaule, le panier vide au bras, les yeux brûlés de soleil, la chemise moite de sueur refroidie, la peau tailladée d'échardes. Les chiens jappaient dans les villages, le vent du soir retroussait les feuilles des bouleaux, des « éclairs de beau temps » allumaient vaguement l'horizon (« Regarde comme ça « épergne » ! disait la femme de journée) ; les appels angoissés d'oiseaux invisibles filaient au ras des buissons ; on ne parlait plus que pour compter les gerbes liées et les voitures rentrées...

Aux premières maisons du village, voici qu'on entre dans une senteur de pain chaud et de fumée de fagots. Un chien noir est couché sur la route ; les jardins endormis

distillent le parfum triste du réséda ; de la tiédeur d'un fournil sort l'aigu cricri d'un grillon, les caniveaux exhalent le chant flûte des crapauds, du clocher tombe la tristesse d'un angélus finissant, et l'on est las à sangloter quand on rentre dans la maison sans lampe, frôlés par les vols confondus de la dernière hirondelle et de la première chauve-souris.

A table, porte et fenêtres ouvertes pour laisser entrer un reste de jour, on se décide enfin à allumer la lampe, et la tache claire de la nappe est soudain un réconfort. Bientôt voici le visiteur du soir : connaissez-vous le « cousin », ce bon grand moustique dégingandé qui sort à la nuit des prés humides, embarrassé de ses longues pattes, s'accrochant aux brindilles, bruissant des ailes, si gauche et désarticulé qu'on ne sait s'il court ou s'il vole ? Il s'enlève enfin dans le crépuscule, traverse lourdement les vols dansants des éphémères, s'attache au bout d'une branche, repart, et le voilà qui entre par notre porte grande ouverte ; il file vers la table lumineuse, manque de choir dans la soupière, se cogne aux verres, rebondit, et soudain se suspend au bord de l'abat-jour du bout de ses pattes démesurées, les ailes en croix,

immobile et ébloui, avec un tout petit frémissement de son ventre annelé. La maison est somnolente, la pendule égrène un tic-tac qu'on n'entend qu'en scrutant le silence, l'air tiède de la nuit coule par la fenêtre ouverte aux étoiles... C'est trop de poésie : mon père prend l'insecte par ses pattes pendantes, et le grille à la flamme d'une bougie.

L'automne mûrissait les châtaignes. Passée la Saint-Michel, nous partions après la classe du soir, traînant une petite carriole que j'avais faite d'une caisse à savon, ses quatre roues massives cerclées des fers d'un vieux seau.

Nos châtaigneraies (il y avait celle du haut, précoce, et celle du bas, tardive) étaient au bout du monde, parcelle d'une longue suite de combes boisées : forêt d'arbres splendides ou étranges ; quelques-uns droits comme des piliers de cathédrale, la plupart tordus, brisés, difformes, escaladant les pentes comme une horde de fantômes ; plusieurs, creusés de cavernes qui répandaient des coulées poudreuses de bois pourri, étaient réduits à une carcasse d'écorce d'où jaillissaient comme par miracle de drus rejetons. Dans leur ombre, voilé du tissu dentelé des

fougères, un épais tapis de mousses exhalait la senteur moite des champignons. Silence religieux, sauf, dans le lointain, les coups de bec précipités d'un pivert, quand on marchait, le froufrou des pas dans les feuilles sèches, et, si un frisson de vent passait dans les branches hautes, soudain la chute : ploc-ploc-ploc ! des « pelons » hérissés qui éclataient au sol en faisant jaillir des poignées de châtaignes luisantes.

On les cuisait parfois sur place, enfilées sur des baguettes minces qu'on disposait sur un feu de genêts. Les gardeuses de brebis les grillaient ainsi dans la lande, à la Toussaint, le jour où leurs galants font la « tournée des bergères », et l'on voyait çà et là monter en légères colonnes les fumées bleues, tandis que la fille, serrée dans son « cherrier », au pied d'un genévrier en quenouille, chantait à ses brebis la mélodie héritée des siècles : « Trrrrr... chcadaï têt-ê... ! » Puis, appelant son chien : « Vire las lau-bas que s'en van, vire las lau-bas ! » Et quand le chien avait fait sa corvée et « viré » les vagabondes, elle lui tendait une croûte de pain : « Ta ! Javotte. Ta ta payade ! » Mais si la Javotte, une fois lâchée, s'acharnait à mordre les brebis aux jarrets,

tout à coup, renonçant à sa psalmodie : « T'm'i au païras ! » vociférait la bergère, la voix étranglée dans sa gorge, « t'm'i au païras, chi qu'o dau mau ! Qu'la rage t'arrache las pé dau ventre ! — Tu me le paieras, chien qui a du mal (enragé) ! Que la rage t'arrache les peaux du ventre ! » Et c'en était fait de la poésie du pacifique automne.

A l'automne, passaient les grues, qui descendent avec le vent du Nord, environ le temps où les maçons reviennent de Paris, pour repasser en sens inverse aux premiers jours du printemps, quand les maçons remontent.

Aux premiers froids, quand les gelées blanches fixent le dessin des toiles d'araignée sur les ajoncs, quand les feuilles mortes font un chemin bruissant sous les pas, on entend un jour dans l'air léger du matin un croassement doux et lointain : grrr... grrr..., qui vient d'on ne sait où, et qui grandit, se précise, jusqu'à ce qu'on découvre à l'horizon une ligne onduleuse : les grues. Elles arrivent du fond du ciel, par delà la crête dentelée des sapins, et glissent vers le Sud... grrr... grrr... Leur ligne se brise, se reforme, serpente, tantôt accrochée aux nues comme la queue d'un fantastique cerf-

volant, tantôt brisée en un chapelet qui s'égrène. Elles grandissent, soudent leur ligne en un triangle dont la pointe s'enfonce dans la brume ; parfois l'une se détache et vient prendre la tête ; elles sont maintenant droit au dessus du village, on distingue leurs cous tendus et l'imperceptible battement de leurs ailes : grrr... grrr... ; la ligne ondule et glisse encore, comme envolée au vent, et le croassement n'est plus qu'un murmure, qui semble finir, qui recommence, et qu'on croit entendre encore quand les voyageuses ont disparu vers le Sud.

C'est la veille de l'hiver. On sème les blés ; le laboureur arrête son attelage et lève la tête vers les oiseaux qui passent. Il s'étonne, lui le casanier, dont toute la vie s'est usée entre sa maison et son champ, de ces vagabondes qui vont, avec la régularité mystérieuse des saisons, par-dessus les clochers, par-dessus les pays, le cou tendu vers des lointains insoupçonnés. Les mains posées sur sa charrue, il suit leur vol tremblotant qui se fond dans l'espace, puis il les perd de vue dans un battement de paupières, mais son regard reste fixé vers ce tout petit croassement, grrr... grrr, qui s'efface

dans un souffle du vent ; et il reprend enfin le tracé de son sillon, ébloui et dépaysé d'avoir un instant franchi avec les voyageuses les bornes de son pauvre horizon.

L'hiver est le temps du silence. Les maisons sont mortes. La vie est aux granges, et le travail autour des troupeaux enfermés. Seul, avec l'appel claironnant des coqs qui se répondent de village à village, retentit le choc des « flos » battant le blé sur l'aire des granges : ploc-ploc ! ploc-ploc ! ploc-ploc ! Il y a des battements sonores sur les aires sèches, et de sourds sur les javelles épaisses ; il y en a de réguliers et de gauches. Le rythme trahit la main des batteurs ; « Tiens, c'est les Bourdelet : ils sont trois : — c'est les Brégeaud : ils sont quatre ; — le troisième coup est d'un homme : c'est les Parinaud, qui ont fait venir leur gendre. » Et ainsi, tout l'hiver, dès avant le jour jusque tard dans la nuit, commençant à la lanterne, finissant à la lanterne, patrons et femmes de louage à seize sous la journée, rythmant par équipes sonores la longueur désespérante des mois sombres, lancent dans le ciel d'hiver, à travers la

campagne, le langage rudimentaire des hameaux somnolents.

L'hiver pour moi était la saison de la cheminée. Notre cheminée étalait au fond de la cuisine son large mur de suie. Au-dessus, la « planche », qui porte en son milieu un crucifix avec un brin de buis béni (car ma mère est pieuse) ; à droite, le tas des journaux récents (mon père est « radical ») ; à gauche, le dernier Almanach de la Creuse, et, alignés, les chandeliers de cuivre qu'on prend le soir pour aller se coucher. Au mur, couronnant le tout, le fusil de chasse de mon père, avec sa carnassière, fier trophée qui nous classe dans l'aristocratie du village. Contre l'âtre, les deux crémaillères où l'on accroche poêle et marmites. Dans le mur de gauche, un réduit où l'on met le lait pour faire de la « crème de lait chauffé » ; un « grelet » (grillon du foyer) y habite, et parfois, à la veillée, vient passer la tête par un petit trou du mur, s'appuyant de ses deux pattes de devant sur le bord, comme pour voir ce qu'on fait dans son noir royaume. De hauts chenets de fer portent l'édifice des bûches. Les jeux, c'est de tenir par son extrémité la chaînette de la poêle

et de la faire tourner comme une corde à sauter en frappant à chaque tour (drr-drr) contre le bois ; c'est de faire tinter les pincettes en les heurtant comme un diapason ; c'est de faire un ballon avec du papier de bougie et de le gonfler d'air chaud pour une ascension qui finit dans les flammes ; c'est de prendre un tison rougi du bout et de lui faire dessiner dans l'air des ronds, des huit et des volutes (« tu mettras le feu ! » crie mon père) ; c'est de sonner la cloche en frappant l'anneau des chenets contre leur tige luisante (« tu devines ! » dit ma grand-mère) ; c'est de faire tressauter toute la maison par l'éclatement d'un marron sous la cendre (mais cela, c'est d'un effet tellement tragique qu'on ne le recommence qu'une fois par an).

Il fait sombre le soir autour de la cheminée, car la place de la bougie est au milieu de la table, et l'on n'est éclairé que d'en bas par la flamme intermittente des bûches. Un des deux coins est à moi : mon père, qui dîne le dos au feu, en se retournant après manger se trouve au milieu, et ne bouge plus après qu'il a allumé sa pipe à la braise que je lui tends du bout des pincettes ; ma mère ne s'assied jamais, ma sœur

lave la vaisselle, mon frère est aux écuries. C'est ma grand-mère qui occupe l'autre coin. Elle « charpit » de la laine, dont les flocons font des petits nuages sur le ciel de son tablier bleu.

Le feu gagne les bûches une à une, les ronge par le milieu, jusqu'à ce que tombent les deux tronçons, que je redresse contre la barre des chenets ; dans la mousse qui vêt l'écorce des bûches, un mille-pattes, fuyant la flamme, tourne affolé sans trouver d'issue : je lui fais un pont d'une brindille ; de la tranche, aux deux bouts des bûches, suinte en écume la sève chantante ; le cri-cri du grelet sonne à contretemps du tic-tac de la pendule ; la fumée lèche sans fin la suie de l'âtre, parfois illuminée d'une étincelle, menue étoile filante, et monte en tourbillons dans le large trou noir de la cheminée pour s'échapper là-haut vers le ciel bleu de la nuit, sous la lune froide.

La cheminée a aussi sa vie du jour, qui est la cuisine. C'est dans mon coin qu'on installe le tourne-broche, et j'ai la charge de le remonter quand un timbre fêlé annonce que son ressort est à bout. C'est là, sur un trépied, que mijote la

« brasière » où se font les « pommes de terre farcies » : ma mère fixe le couvercle, par le bord, avec une bande de pâte, et j'entretiens dessus et dessous avec le soufflet le rougeoiement des braises. Le dimanche matin, quand on descend de la crémaillère le pot-au-feu pour le caraméliser, c'est moi qui fais rougir les pincettes et les tiens en travers sur la marmite ouverte, tandis que ma mère passe entre les deux branches un gros morceau de sucre, et les gouttes mordorées tombent en sifflant dans le bouillonnement écumeux. C'est dans le coin de la cheminée que de temps en temps, pour économiser le pain, on fait les « tourteaux » ou galettes de blé noir. Ma grand-mère, dont c'est la spécialité, chauffe sur le trépied sa « platine » de fonte, prend sa « peille », chiffon d'étoffe attaché au bout d'une baguette de coudrier, la plonge dans une écuelle de petit lait où nage une coquille de beurre, en asperge la platine, à ce moment délicat fait flamber en dessous la pointe d'un genêt sec, et verse une louchée de pâte qui, caressée en rond du dos de la cuiller, brunit soudain en se piquant de mille petits cratères. Et les galettes cuites, soulevées du bout d'une spatule de bois, vont une à une s'amonceler en colonne flasque sur une serviette

de grosse toile ; pour la dernière, que j'épie parce qu'elle m'est réservée, ma grand-mère fait fondre sur la platine la coquille de beurre restée à sec dans l'écuelle. Ce n'est ni meilleur ni pire qu'autre chose, mais c'est traditionnel et attendu ; c'est une des bonnes parmi mes joies bon marché.

Devant la cheminée se pratiquait, l'hiver, le rite des châtaignes. On les pelait le soir, à la veillée, assis en rond autour du feu, le panier plein posé sur une chaise : de la pointe du couteau de poche, on fait une incision en spirale, en partant du côté plat, et d'un coup sec on détache l'enveloppe vernissée, qui tombe au feu en gardant la forme du fruit, comme un moule qu'on a vidé. Le lendemain, longtemps avant le jour, du fond de notre lit chaud nous entendions ma mère qui, levée avant tout le monde, « blanchissait » les châtaignes, ce qui consistait à les brasser, demi-cuites, avec une grande tenaille de bois à encoches, pour enlever la peau brune intérieure. Elle égouttait ensuite l'eau sur le seuil de la porte, puis, disposant dans le fond de la marmite une feuille de chou, elle remettait au feu. A ce moment tintait le cliquetis de la crémaillère : « Entends-

tu ? » me disait mon frère, avec qui je partageais un grand lit dans la chambre froide. Et d'une gentille bourrade nous nous envoyions l'un l'autre par terre. Autour de la table sans nappe, chacun écrasait les châtaignes dans son bol de lait caillé, jusqu'à ce que sorte de la blanche mer laiteuse un petit îlot farineux. Quand je devais aller à la classe du matin, mon brave frère m'aidait, pour faire vite, à enlever de la pointe du couteau les « cordes » incrustées dans la pulpe, et je n'avais plus qu'à avaler à grandes cuillerées la bouillie tiède, pendant que sur la route dure de gel claquaient les sabots de mes petits camarades arrivant des villages. Avant de partir, j'allais vite au foyer éteint et, grattant le fond de la marmite où avait roussi la feuille de chou, j'en tirais une poignée de châtaignes grillées qui me chauffaient la main tout le temps que je montais à l'école.

Une fois par quinzaine, la cheminée avait un concurrent : c'était le four. Quelque soir, ma mère nous quittait après dîner et revenait toute blanche de farine en disant : « J'ai mis le levain. » Cela signifiait que le lendemain on devait « chauffer le four ».

Ici encore, ma grand-mère avait son rôle. Elle s'affairait de grand matin dans la buanderie à brûler au four fagots et bûches, pendant qu'à la maison ma mère préparait la journée. Pour ma mère, je dorais les pâtés avec une plume de coq imbibée de jaune d'œuf ; pour ma grand-mère, j'allais mouiller au ruisseau le grand balai de genêt qui lui servait à retirer les braises, et c'était une belle chose que de la voir enfoncer dans la gueule d'enfer où voltigeaient de rouges incandescences le faisceau ruisselant, soudain embué de vapeurs éclatantes. C'était le moment d'apporter sur ma tête les « paillons » emplis de la pâte palpitante des tourtes, et les planches farineuses pavées de tartes. Ma grand-mère enfournait, haletante, car il fallait faire vite pour que la chaleur ne se perdît pas, et quand c'était fini, quand la gueule du four s'était refermée sur sa pâture, la brave femme prenait l'air de quelqu'un qui a fait de grandes choses, se couvrait les épaules d'un châle, serrait les brides de son bonnet, et avalait un grand verre de vin rouge « pour se remettre les sangs ».

C'était le moment d'aller à table, car au bout d'un quart d'heure était déjà cuit le « brejat », soufflé au fromage serti

dans une frange dorée ; puis venait un pâté aux pommes de terre, dont la purée laiteuse était parfumée de cerfeuil ; puis la terrine de pommes de terre en tranches, liées d'une sauce à la crème. Enfin venaient les tartes, aux pommes ou aux prunes, suivant la saison. Et, pour le soir, on gardait le pâté en croûte, qui se mangeait froid : coupole farcie de pommes de terre en lamelles et de quartiers d'œufs. Tout cela se présentait dans une succession invariable, et il y avait une petite déception quand l'un des pâtés, mal placé dans le four, n'était pas prêt à son heure. Le repas fini, on allait s'assurer que le pain était cuit, et on tirait du four les grosses tourtes stupides ; c'était là un épilogue sans intérêt : le pain n'était que nourriture ; avec les pâtés c'en était fini pour quinze jours du luxe de la table.



**M**a mère avait ce qu'on appelle au village un commerce. C'est-à-dire qu'elle vendait épicerie, tissus, poterie, mercerie, quincaillerie, papeterie, un vrai Bon Marché en miniature. Tout cela logeait dans la « boutique », où les clients entraient de la rue par une porte qui mettait en branle une sonnette.

Cette sonnette était le tourment de ma pauvre mère. A peine se mettait-elle à la cuisine, à coudre, à faire les lits : « Maman, à la boutique ! » Car il y avait pas mal de choses que nous, les enfants, ne savions pas vendre. Pour moi, je n'allais guère plus loin que le sel, qu'on pesait à la balance « romaine » dans un mouchoir noué aux quatre coins ; le poivre, qu'on glissait dans un cornet de papier jaune ; le sucre, qui nous était livré en hauts cônes miroitants, et qu'on cassait au maillet ; le savon, qui arrivait en barres et qu'on coupait au fil de fer... Au reste, d'ordinaire, les paysannes n'avaient pas confiance en nous, les enfants : « Va donc

queri la Lorine », nous disaient-elles (ma mère portait ce pauvre vieux beau nom d'Honorine qui fut à la mode vers 1840, et ses contemporaines du village s'appelaient Apollonie, Aménaïde, Séraphie, Amézida !).

Le dimanche, à la sortie de la messe, ma mère était débordée, et ma grand'-mère s'installait avec elle à la boutique : les paysannes, coiffes blanches et mantes noires, se pressaient, jacassaient, marchandait, pour deux sous faisaient perdre à ma mère son temps, qui avait tant de prix, et sa patience sans limites. Il fallait pourtant penser à la vie de la maison, au boucher qui faisait sa tournée, au cardeur qui venait livrer la laine, au percepteur qui voulait déjeuner : « Dis donc à ta sœur de peler les pommes de terre. — Va donc arroser le rôti. — Tu aideras le cardeur à dételer. »

J'avais des récompenses : on me donnait, à la fin des coupons d'étoffe, le minuscule « couteau » qui retenait l'étiquette, ou, à l'ouverture des paquets de chocolat, une image-réclame en couleur qui représentait le passage du Simplon ou la cueillette du sorgho ; dans les caissettes de réglisse ou « sucre noir », je prélevais les odorantes feuilles

d'eucalyptus, et dans les boîtes de sucre d'orge j'avais droit aux débris. Et surtout, pendant toute cette matinée du dimanche, je surveillais la route pour ne pas manquer l'arrivée du boulanger, car ma grand-mère m'envoyait à sa voiture pour acheter un « croquet » d'un sou.

La boutique s'alimentait en marchandises par les tournées des « voyageurs ». Le voyageur de commerce venait de lieux qui n'avaient pour moi qu'une existence théorique : Limoges, Châtelleraut... Il arrivait parmi des tintements de grelots, dans sa voiture à deux chevaux, qu'il reculait contre la porte de la boutique pour en sortir les casiers d'échantillons. Parfois il ne faisait que passer, juste le temps de noter les commandes, et me chargeait alors de me tenir devant ses chevaux pour chasser les mouches avec un émouchoir de crins. J'y gagnais une « pièce » : deux ou trois sous, que je donnais aussitôt à ma mère pour la caisse d'épargne. D'autres fois, il dînait, et même couchait : nous lui réservions la plus belle chambre de la maison, celle du frère mort, qui avait une glace de cheminée. Pour le dîner, on l'installait dans ce qu'on appelait la « salle », et mon père,

pour lui faire honneur, allait prendre son repas avec lui. Vers la fin du dîner, une odeur de tabac nous venait de la table de ces messieurs, et ma mère nous apportait leurs restes, corne d'omelette refroidie ou carcasse de poulet, dont je prenais ma part avec un sentiment de fierté mêlée d'humiliation.

Le jeudi, à la nuit, nous avions un autre passage de voyageurs. C'était jour de foire au canton nord, proche du Berry, où se rendaient les charcutiers du canton sud, qui touche au Limousin. Au crépuscule, les charcutiers arrivaient, de grands chiens noirs jappant aux roues de leurs voitures. Ils entraient chez nous, laissant la porte ouverte pour surveiller leur cheval, jetaient sur la table d'énormes quartiers de porc, et ma mère achetait du lard pour fondre, une tête pour le pâté, des boyaux pour les boudins. J'allais à la cave chercher un litre de vin, et ces hommes étranges, qui parlaient un autre patois que nous, serrés dans de luisantes blouses bleues, ceints de sanglants tabliers, brandissant leur couteau triangulaire et trempant leurs moustaches dans les verres de vin rouge, sacraient avec des grands jurons et

racontaient des choses incompréhensibles dans une langue où tintaient les nasales.

Ma mère allait « faire les noces » dans les villages. On venait, quinze jours avant, débattre les prix, faire les conditions : deux cent cinquante personnes, la soupe du matin pour recevoir les garçons d'honneur à l'heure où, clarinette en tête, des flots de rubans piqués à leur revers, ils amènent du village la blanche « promise » ; le repas du midi, où le parrain de la mariée fait le tour des tables, un bonnet de coton sur la tête, un bol de vin à la main ; le repas du soir, qui dure toute la nuit, jusqu'à l'heure où les jeunes filles, leurs mains rouges croisées sur leur ventre blanc, viennent chanter à l'épousée, qui doit écouter en pleurant, « la chanson de la mariée » :

*« Madam' la mariée, vous nirez plus au bal-le ;*

*Vous s'rez à la maison*

*A garder les poupons*

*Pendant que les aut' s'amuseront. »*

Il fallait compter aussi la soupe et le bœuf, servis au petit jour, à la fin du bal, à l'heure où on va réveiller les époux pour leur offrir le bouillon rituel, et le repas du « lendemain », où l'on achevait les restes. Et chaque repas principal comportait tête de veau, ventre de veau, ragoût de veau, rôti de veau, pâté aux œufs et tarte aux prunes sèches. On mobilisait pour ce jour-là les grandes marmites où l'on cuit le « bran » pour les porcs ; on dépeçait un veau et une moitié de bœuf ; on rassemblait des hottées de beurre et des paniers d'œufs ; on amenait des barriques de vin et des charretées de pain ; on cuisait toute la nuit des fournées de pâtisserie. C'est ma mère qui devait tout prévoir, tout compter, tout ordonner, et pendant deux nuits elle ne dormait pas. Et des sept enfants qui se sont succédé dans la maison pendant près de vingt années, il y en avait toujours un au berceau, qu'on lui portait à la noce pour le faire téter entre deux fournées de tartes ou deux marmitées de ragoût. Et quand, la semaine d'après, les parents des mariés venaient pour faire les comptes, il fallait encore tout un soir de marchandages pour défendre les pauvres trente ou quarante francs qu'elle avait gagnés.

Les enterrements étaient d'un assez bon rapport, car il y avait aussi un repas pour les invités. Cela ne valait pas une noce, mais il y avait tout de même quarante ou cinquante personnes, suivant la notoriété du défunt, qui mangeaient et buvaient trois heures durant dans l'euphorie qui suit les cérémonies funèbres.

On était averti du passage du cortège par le piétinement des sabots sur la route ; ma grand-mère se mettait à la porte, obliquement, de façon à voir sans être vue, et disait : « Y en a du monde » ! Le cortège disparaissait un instant derrière le mur du jardin, et reparaissait vers le pont ; il sinuait parfois pour laisser passer un troupeau de vaches qui tenait le milieu, et c'était chose étrange de voir le surplis de M. le curé glisser derrière les buissons, et d'entendre le latin liturgique à travers le frisson des peupliers. Au cimetière, la cérémonie expédiée, les femmes, des pieds à la tête enveloppées dans leur mante noire, se répandaient à travers les tombes pour aller visiter leurs morts. Elles se couchaient tout du long sur le sol au pied des croix et vociféraient avec une intonation rituelle : « Diê mon dadé,

faut-au donc ! — Et dire que te sés tchi, mon Tistou ! — Te sés donc parti, mon peur' pa ! » Une grande clameur violait le silence pudique de la nature ; le spectacle du deuil étalé détonnait dans le cadre des visions familières : charrue au sillon, troupeau à la pâture, voiture sur le chemin. Toutes ces formes noires sans visage, collées au sol, et qui paraissaient des larves sorties de la terre des tombes, donnaient soudain au paysage quotidien une grandeur infernale.

Les femmes achevaient leurs « pleurements », essuyaient la boue de leurs mantes, et oubliaient leurs morts jusqu'au prochain enterrement. Les hommes, dispensés du rite, et qui avaient attendu à la porte du cimetière, montaient maintenant en débandade, embarrassés de leurs mains, et arrivaient un à un à l'auberge. Nous avions mis devant la porte une chaise qui portait un seau d'eau, avec une serviette tendue sur le dossier. Chaque homme prenait dans le seau la « couâde », le godet de bois au manche creux, la posait en travers du seau, et s'humectait les doigts au filet d'eau qui en coulait ; puis il la passait à son suivant comme un goupillon,

s'essuyait rituellement à la serviette, et entra se mettre à table.

Le menu était moins riche qu'aux noces ; aussi on buvait davantage, et de la cuisine où nous mangions, nous entendions bientôt des éclats de voix qui nous faisaient un peu peine pour le mort. Un moment venait où les convives ne se rendaient plus bien compte du motif pour lequel ils étaient attablés, et c'est tout juste si quelque bon vivant ne se disposait pas à « y aller de sa chanson », — quand on venait chercher ma mère pour dire la prière des morts. Un grand bruit de sabots, et tous les convives se mettaient à genoux sur leur chaise devant les restes du ragoût. Un jour que l'enterrement était tombé un vendredi de carême, et que ma mère avait dû préparer un menu maigre : « Diê ! ma Lorine, lui disait en sortant de table la veuve du défunt frais enterré, ma Lorine, y o t'au dau temps qu'i en aïe envie, de la morue ! »

Ma mère gagnait aussi de l'argent en cousant à la machine. Elle faisait des chemises et des blouses pour les hommes de la campagne. C'était son travail de la veillée, car

le jour était pris par tant de tâches ! Elle avait commencé, toute jeune mariée par ourler des mouchoirs : sa chaise près de l'âtre, elle travaillait à la lueur de « résines », petites bûches pétillantes qui de loin éclairaient mal et de près éclaboussaient le linge. Puis était venue la chandelle de suif, et le « chaneuil », lampe romaine à la mèche charbonneuse ; puis la bougie, progrès contemporain de mon enfance, mais qui coûtait cher ; puis la petite lampe à essence, qui filait quand on montait la flamme ; puis la grosse lampe à huile, dont l'éclat doux mourait dès qu'on oubliait de tourner la pompe crachotante. Au temps de la suspension à pétrole, ma mère eut une machine à coudre. On venait des environs voir cette merveille. Ce fut un nouvel instrument de supplice, car le travail du soir s'en accrut. Ma pauvre mère, harassée des tâches du jour, s'endormait dès qu'elle était assise à son ouvrage, et nous la regardions avec un sourire attristé quand soudain elle s'immobilisait, la main en l'air, son aiguille cherchant l'étoffe dans le vide. Elle s'éveillait, poussait un soupir, s'en voulant à elle-même de sa lassitude, et s'assoupissait encore, pour ne se réveiller vraiment et travailler à plein que quand nous dormions tous. S'il y avait

un enfant au berceau, il ne manquait pas de pleurer juste au moment où l'ouvrage marchait bien, et il fallait s'interrompre pour le lever, le bercer, le rendormir. J'ai été à mon tour ce petit tyran impitoyable qui enlevait à sa mère ce qu'elle avait de plus sacré, les heures du travail payé. Et j'ai de ce dur passé une relique émouvante. Ma mère m'a laissé le berceau où nous avons tous dormi, où elle avait dormi elle-même, taillé pour elle dans le chêne par son grand-père menuisier. Il porte des trous où l'on passait la sangle qui tient le petit emmailloté. A l'un de ces trous, ma mère avait fixé une ganse qu'elle attachait d'autre part à sa cheville. Et ainsi, tandis qu'elle travaillait, balançant doucement une jambe croisée sur l'autre, elle berçait l'enfant sans s'interrompre de coudre. La ganse sacrée pend encore au rebord du berceau où, de son pied diligent, ma mère nous endormait en gagnant notre pain.



**I**l y avait bal dans la « salle », les soirs de fêtes et de noces. Le bal le plus Couru était celui de la Saint-Antoine, en janvier. Les maçons étaient rentrés de Paris. Les filles apportaient des noisettes des champs, qu'on croquait entre deux danses, et les coquilles crissaient sous les socques à semelles de bois. Beaucoup de noisettes, c'était abondante naissance de filles dans l'année :

*Annade de nousillai,*

*Annade de fillai.*

Les musiciens arrivaient les premiers, et traversaient la cuisine quand nous étions encore à table, importants et saluant à peine, leurs prestigieux instruments sous le bras. Puis des groupes de jeunes filles, timides et se poussant pour entrer, comme des brebis.

En passant la porte elles rabattaient sur leur jupon blanc la jupe fine qu'elles avaient relevée par-dessus la tête pour la préserver de la boue des chemins. Enfin les jeunes gens, chapeau sur la nuque, cigarette à l'oreille, arrivaient par villages, chaque bande défiant l'autre, car la soirée ne devait pas se terminer sans bataille.

Bientôt la petite salle était si pleine qu'il fallait tenir la porte ouverte. Le long des murs couraient des banquettes étroites ; dans un coin étaient entassées les tables ; celle du dessus laissait entre ses quatre pieds une cage sombre, que je prenais pour observatoire.

Au plus lointain de mon enfance, le musicien était un tout petit vieux, qui jouait de la « musette » : il pressait sous le coude gauche son sac de cuir revêtu d'oripeaux, et pour le regonfler prenait de temps en temps entre les lèvres le bec de l'instrument, dodelinant de la tête et les yeux fermés. Ensuite un autre vint, qui jouait de la « vielle » : la main droite tournait par saccades la manivelle, tandis que la main gauche courait sur les touches du coffre d'où sortait une musique aigrette. Le progrès amena ensuite une clarinette, puis un

violon, enfin un cornet à pistons, et ce fut, disait-on, « tout comme à la ville ».

Assises sur les bancs autour de la salle, les mères tenaient sur leurs genoux les châles des danseuses ; les filles, cheveux hermétiquement enfermés dans des bonnets ronds à fond de dentelle, tailles plates serrées dans de larges ceintures de soie claire, sautaient et viraient tout d'une pièce, à la volonté des danseurs. Chacune avait dans le dos, piqué par quatre épingles, un grand mouchoir, où le rustique cavalier, pour préserver la robe chère, posait sa main terreuse. Quand c'était un bal de noce, chaque invité avait à l'épaule une « floque » de rubans, que le matin il avait reçue de l'épousée en l'embrassant sur les deux joues et lui glissant dans la main une pièce de monnaie ; le parrain de la mariée paraissait à travers les groupes en bonnet de nuit. Entre les danses, les filles qui étaient fiancées allaient s'asseoir entre leur mère et leur « promis » ; les autres restaient debout par groupes, attendant la prochaine danse et le mariage lent à venir.

On dansait la polka et la « polka piquée » et la « sautiche » et la valse et la mazurka, toutes ces « petites danses » se logeant entre les figures du quadrille, que le musicien annonçait d'une voix perçante : « Chaîne anglaise ! En avant quatre ! » A l' « En avant quatre », la file des jeunes gens s'ébranlait, bondissait, lançant les pieds vers le plafond bas, entourant les danseuses quasi immobiles d'une gesticulation frénétique, et poussant des « You-fou-fou ! » suraigus (cela s'appelait « hufer », et c'était l'horreur de ma grand-mère, qui à chaque « hufade » ne manquait pas de s'écrier : « Diê-la-la, faut-i-donc ! ») A la dernière figure du quadrille, on quêtait dans une casquette : chaque garçon devait au musicien deux sous par quadrille complet ; le musicien se commandait une chopine de vin rouge, qu'il posait debout à ses pieds, et à chaque coup du talon qui battait la mesure, le verre renversé sur le goulot tintait d'une note argentine.

Du fond de mon ombre, entre les pieds de table qui fermaient ma loge de spectacle, je regardais longtemps ces acteurs de rites qui me semblaient éminents ; puis, las d'un

divertissement qui m'était étranger, je me laissais glisser de mon observatoire, j'allais prendre ma bougie que j'allumais au feu mourant de l'âtre, et montais dans ma chambre froide. La musique parvenait à peine jusqu'à moi, mais le heurt des sabots sur le plancher ébranlait sourdement la maison, berçant ma somnolence d'un rythme obstiné : tran-tran-tran... tran-tran-tran... Je soufflais ma bougie ; la vision de la salle de bal illuminée éclairait un instant la nuit sous mes paupières closes, et je descendais dans mon sommeil d'enfant, tourmenté d'une mélancolie confuse, que j'ai su depuis être celle des musiques lointaines et des fêtes dont on n'est pas.



**U**ne fois par an, aux vacances, les grands frères et moi nous allions voir les cousins de Pralong.

Nous arrivions en voiture, sans avoir prévenu, l'après-midi, à l'heure où tout le monde est occupé aux champs. Mais on nous avait vus passer sur la route, à la descente du pont. Le vieux cousin arrive le premier de la « sagne » proche, et tout de suite le plus dur est fait : c'est de l'embrasser dans sa barbe, sans trop prendre contact avec la grosse verrue froide qui saille sur sa joue. Puis la vieille rentre en poussant ses brebis, et elle nous distribue deux par deux de braves baisers bruissants, en tenant écartée de sa poitrine sa quenouille de chanvre. Les jeunes, fils et bru, arrivent à leur tour d'un labour lointain, avec les bœufs et la charrue ; et tout le beau travail ainsi abandonné donc le devoir d'hospitalité satisfait, sans un mot d'excuse d'un côté ni un signe de surprise de l'autre, on se livre à la cérémonie des « portements » : « Et donc ça va toujours bien ? — Pas

trop mal, va. Et chez vous ? — Et ce qui vous intéresse ? — Et tout le monde de par là-bas ? » Puis, à quelque heure qu'on soit de l'après-midi : « Vous mangerez bien une bouchée ? » Et pendant que nous énonçons avec les formules voulues la vaine protestation exigée par les convenances, la vieille cousine va et vient, apporte un fagot du bûcher, des œufs du poulailler, fait une flambée, bat l'omelette, et mène la conversation. Elle est ridée comme une pomme de mai, et les fins sillons des années rient autour de sa bouche.

« Diê, mes pauvres enfants, c'est bien comme on dit, va : bien vus et mal reçus. On vous attendait pas, vois ! Votre cousin disait bien comme ça : Les cousins doivent être au pays, qu'il disait. Pas'que le gendre aux Luinaud il avait vu passer votre papa sur la route de Dun, que c'était pas jour de foire : sans doute que d'hasard on allait vous chercher au train. Et qu'il a été bien mal, va, votre cousin. Ça l'a pris le jour de la Saint-Barthélémy. En sarclant ses raves que ça l'a pris. On a bien fait venir le médecin. M. Léchaud qu'on a appelé. Pas'que M. Desbois, vous savez, il a pas le renom depuis l'accouchement de la Pergaude, qu'elle a été si

tellement malade. Censément, le cousin, que ça aurait été de la congestion. Mais pour moi, c'est le sang, va. Ce qui l'a sauvé par exemple, c'est la Justine au grand Alexandre : « Des fois que tu y ferais de la tisane de « bouris » de foin, qu'elle m'a dit comme ça. Que ça a fait tant de bien à défunte ma pauvre mère. » Et bien ça l'a dégagé, vois. Trois chemises qu'il a mouillées, le pauvre chéti, au respect que je vous dois. Comme une lessive qu'il a sué, sans comparaison. Mais il est pas encore fort, vous savez. Il se lève que. Et il a donc bien perdu de pas aller à la foire d'automne : que les cochons se vendaient si bien ! Trois qu'on en a, avec le mal que ça donne. Y a qu'une chose qui nous soulage, c'est l'Ugénie, depuis qu'elle est venue bru. Pas qu'on a attendu le mariage pour les engraisser, vois, la pauvre... » L'omelette rissolait sur les bords, où se gonflaient des bourrelets bruns ; la cousine piquait avec la fourchette, faisait couler par dessous le liquide onctueux, jetait au feu une branche de genêt, penchait la poêle de droite et de gauche, l'agitait en rond pour décoller, et soudain — vlop ! — lançait en l'air la large omelette pour la rattraper retournée et la servir odorante et dorée sur un grand plat de terre brune.

Nous pourvus, elle servait son vieux, qui se tenait assis sur l'extrême bord de sa chaise, loin de la table où il s'appuyait des deux coudes. La cousine restait debout pendant que nous mangions, lavant la poêle encore chaude, rangeant les braises, remplissait nos verres de vin pur jusqu'au bord, et quand nous lui disions : « A votre bonne santé, cousine ! », elle répondait : « Mon cœur vous salue ! ».

Puis : « C'est comme la route, continuait-elle. Vous avez bien dû miserer pour passer devant chez les Courtioux. Ils veulent pas donner leur cour, vois. Soi-disant que si la route y passait ils sauraient plus où ramasser leur fumier, sauf votre respect. — Mais vous ne mangez pas ! Tirez donc, va, mes cousins ! Sans doute qu'elle est pas fameuse ma cuisine. » Car il est de commande que la cuisinière dénigre sa table pour signifier que les invités auraient mérité mieux. Et comme il est de règle aussi que le maître de la maison renchérisse : « Elle est pas fameuse de vrai », grogne le cousin, qui ne sort de son silence que pour se livrer à ce rite de politesse. Et la cousine, en prenant le ton nécessaire pour

amener la protestation que nous ne manquerons pas de faire :  
« Mais je vais aller vous tuer un lapin, dites ? »

Nous restions à table le temps voulu, c'est-à-dire jusqu'à ce que nous nous rendions compte que nous avions pris aux cousins assez de leur précieux après-midi pour qu'ils aient le sentiment d'avoir satisfait à l'hospitalité, et nous remontions en voiture sur une ultime manifestation de civilité familiale : « Ah, vous auriez bien pu rester dîner, va ! »



**E**nfant de notables, j'avais un servant. C'était le huitième enfant du scieur de long. Son père avait sur la place ce qu'on appelle un « chantier », grand chevalet portant les « billes de bois » qu'on débite en planches en tirant à deux la grande scie, l'un juché sur la bille et les bras en bas, l'autre planté dessous et les bras en l'air ; et cette mécanique humaine fonctionnait tout le jour en répandant à travers la place son grincement rythmé, tandis que sous le fil de la scie grandissait une friable pyramide de sciure. Mais souvent le scieur de long travaillait au loin dans les villages à poser des charpentes. Sa femme, à la maison, n'avait pas de quoi occuper les enfants, et j'avais par un accord tacite pris Lucien à mon service ; au reste, comme il ne pouvait, étant encore plus pauvre que moi, avoir d'autre volonté que la mienne, il était aussi devenu mon ami.

Ensemble nous faisons des moulins à sable dans les joints du muret de la place ; ensemble nous construisions des « boins », cachettes où l'on met mûrir les pommes volées ; ensemble nous creusions des fours dans les talus pour y cuire des gâteaux de glaise.

Avec la complicité d'un camarade dont la grand-mère venait de mourir après avoir été promenée longtemps dans une voiture d'infirme, nous nous emparions de cette voiture, qui se guidait de l'intérieur par une manette ; nous nous y entassions à trois, le plus malin tenant la direction, et du haut du village jusqu'au pont, dans un fracas de ferraille, à travers oies et cochons, le véhicule accoutumé aux lentes promenades valétudinaires emportait dans une course folle sa charge brillante.

Les soirs d'hiver, nous allions à la grange chercher une rave ; nous la creusions, en ménageant deux trous pour les yeux, un pour le nez, un autre, sauvagement dentelé, pour la bouche ; la nuit venue, on posait la rave sur un mur devant la porte de la vieille Marotte, et un bout de bougie allumé au

dedans en faisait un masque translucide, qui jetait des lueurs d'enfer.

Nous allions, au printemps, chercher les nids. L'exploit était de « monter » les nids de pie, qui nous narguaient de loin à la cime des chênes. Ce n'était rien que de grimper jusqu'à la grosse touffe de brindilles ; mais il fallait là-haut, tout le corps tendu contre la branche de cime, trouver dans la paroi épineuse l'ouverture étroite, y passer la main en s'égratignant jusqu'au sang, explorer le fond de ce qu'on appelait « le petit nid », couche intérieure de boue et de mousse où reposaient les œufs ; puis, sortir précautionneusement la main gonflée du butin, et enfin redescendre en tenant dans la bouche les frêles œufs gris. S'il y avait des petits, on les jetait du haut de l'arbre et on les emportait le lendemain à l'instituteur qui nous donnait un sou par tête d'oiseau.

Nous péchions au ruisseau qui passe au bas du village ; nous prenions « au panier » les loches, petit poisson barbu qui se tapit sur les fonds de vase. On se couchait à plat ventre sur la planche qui faisait ponceau, on posait

précautionneusement le bord du panier à plat devant le museau du poisson immobile et, en tapotant du bout d'une baguette sa nageoire de queue, on l'amenait par petits glissements jusqu'au panier, qu'il n'y avait plus qu'à faire basculer d'un coup sec.

Nous pratiquions la chasse au lance-pierres, d'ordinaire dans un verger, à l'automne, quand les moineaux commencent à se rassembler en bandes frileuses. Dans les pommiers roussis, le battement des ailes brunes se confondait avec le frisson des feuilles mortes, et quand un coup de vent passait, il emportait en tourbillons oiseaux et feuillages, tandis que je restais figé, l'élastique tendu vers une cible vaine.

Une chasse plus aventureuse était celle des alouettes, l'hiver, quand elles s'abattent en nuées sur les « coutures » enneigées : je tirais dans le tas quand s'élevait dans un battement d'ailes innombrable l'essaim plus rapide que mes projectiles ; j'encourageais Lucien, et nous repartions vers le vol posé au bout du champ, tandis que l'onglée crispait mes doigts gourds sur le manche de mon arme innocente.

Plus romantique était encore l'affût, le soir, au bord de l'étang, dans le bois où les pies se rassemblaient pour la nuit ; mais l'angoisse des ténèbres, peuplées du jacassement presque humain des oiseaux, nous chassait avant qu'aucune proie se fût présentée. Nous repartions chaque fois avec une conviction de vrais chasseurs, Lucien me faisant confiance, et moi me faisant illusion ; nous revenions toujours les mains vides, jamais déçus, jamais surpris, sachant accommoder le sens des réalités avec le don du rêve, et chaque fois je congédiais Lucien en lui disant : « Tu verras, demain ! »

Dans tous nos jeux j'avais le rôle du chef, c'est-à-dire que je prenais pour moi les tâches nobles et non périlleuses : c'est moi qui tirais avec le lance-pierres, et Lucien qui me cherchait les projectiles ; je sculptais la rave et Lucien l'allumait ; je faisais le feu du four, et c'est lui qui avait chipé les allumettes ; je pêchais, et il regardait.

J'ai revu Lucien souvent depuis. Il a travaillé. Il a réussi. Il a une belle famille. J'aime causer avec lui, et il n'a pas l'air de m'en vouloir d'avoir été son tyran. C'est moi qui

l'aborde avec quelque pudeur, et c'est lui qui prend les devants pour me dire avec un bon regard où, au lieu de rancune, il y a comme une gratitude : « Tu te rappelles ? »

Avec Lucien nous allions garder les cochons au « communal », qu'on appelait aussi le « coudert ». C'était, en haut du village, une étendue de maigres gazons, semée de creux d'eau croupissante où grouillaient les têtards. Les oies s'y rendaient en procession, à la queue leu leu, derrière leur « jars », elles caquetant, lui sifflant, le cou tendu vers les ennemis de la route, chiens et cochons.

Nos cochons, dès qu'aux dernières maisons ils sentaient devant eux l'espace libre, partaient au galop effréné de leurs pattes raides, soufflant du groin, l'oreille en éventail, la queue en tire-bouchon. Parfois nous montions dessus pour une audacieuse cavalcade, mais nous n'avions pas fait dix foulées que, glissant sur les flancs de soies lisses, nous nous abattions dans les flaques de boue et les verts cacas d'oies.

Au bout du communal, une mare plate s'étalait, où des plumes voguaient sur l'eau noire. Le charbon y venait

« ferrer » ses roues. Sur un feu de branches en rond chauffait le cercle de fer ; quand il était rouge, l'homme velu le saisissait entre les mâchoires d'une grosse pince, le brandissait, couronne de feu, en encerclait la roue de bois d'où fusait la flamme, et plongeait le tout dans la mare en faisant jaillir de l'eau boueuse un grand rond de vapeur éblouissante. Puis, le bouillonnement apaisé, le noir charron au tablier de cuir tirait de l'eau la jante serrée dans son cercle, et s'en allait par le communal en roulant d'une main sa roue neuve.



**C**onterai je mes méfaits d'enfant sage ? Il y eut l'histoire de la citrouille. Dans le temps où avec Lucien nous creusions des raves pour en faire des masques-épouvantails, nous nous avisâmes un jour qu'une citrouille ferait bien mieux. Et nous en connaissions une, dans un jardin solitaire, après les dernières maisons. C'était l'automne ; la nuit tombait de bonne heure. Je fis le guet. Lucien sauta la haie, rampa à pas de loup, son couteau de poche à la main, et trancha le dru pédoncule. Horreur ! Quand je le vis revenir, chancelant sous le poids de la grosse boule jaunâtre, l'énormité du vol m'apparut. Lucien s'effraya de ma peur, courut remettre la citrouille à sa place, en la réajustant à la tige, et nous trottâmes d'une traite jusqu'à la maison ; mais quelles ruses et quels détours les jours suivants pour ne pas passer le long du jardin, où nous imaginions, parmi le rougeoiement des belles courges

intactes, l'étiollement sinistre de celle que nous avons sacrifiée.

Il y eut le vase de M. le Curé. Je jouais à lancer des pierres avec une fronde par-dessus le clocher. C'était défendu ; mais pourquoi fallut-il qu'un jour le Bon Dieu assignât pour point de chute à mon projectile tout juste le vase de faïence qui ornait un pilier au jardin du presbytère ! Pourquoi fallut-il que le curé fût là, qui arrosait ses balsamines, et que ce fût précisément le vilain curé bourru, celui qui jouait à faire peur aux enfants ! Je m'enfuis jusque dans le plus obscur de la maison, au fond de la salle où l'on rangeait les laitages. Le curé m'y suivit, accompagné de ma pauvre maman, et tapi dans ma cachette, derrière un pot de lait où on faisait semblant de ne pas me voir, j'entendis ces mots : « Ma pauvre dame, il me le remplacera. Ça lui coûtera dix sous. » Il disait un chiffre modeste, pour ne pas trop m'épouvanter tout de même, mais l'énoncé de la somme dépassait pour moi toute imagination, car je l'évaluais d'après les recettes que je savais inscrites à mon carnet :

*Le 3 février,*

*pour avoir tenu le cheval d'un voyageur 0.15*

*Le 22 mars,*

*vendu trois peaux de lapin 0.10*

*Le 2 avril,*

*reçu de ma tante de Dun la somme de 0.20*

C'est là que j'en étais de mes comptes de l'année. M. le Curé partit comme il était venu, sûr d'avoir fait son effet d'intimidation ; mais à quel point, jamais certainement il ne s'en douta !

J'eus une autre fois, sans qu'il en soupçonnât rien, des comptes à lui rendre. Nous avions dans la boutique, à la vitrine de la rue, des chocolats d'un sou, enveloppés de papiers de couleur où étaient figurées des scènes de l'histoire de France : le vase de Soissons, Jean le Bon à la bataille de Poitiers, le passage de la Bérésina... Ce qui me faisait envie, c'était « Charlemagne visitant les écoles ». Le demander ? Impossible. Chez nous, on ne demandait pas. Demander, c'est découvrir son âme, et j'avais, à six ans, plus forte que tout, la pudeur du désir. Je pris la tablette et l'emportai dans

ma chambre. Je n'en eus pas de joie. Je mangeai le chocolat, produit secondaire de mon larcin, mais il était amer. Quant à l'image, elle demeura enfouie au fond d'un tiroir, et je ne la regardai jamais... jusqu'au jour où M. le Curé, au cours d'une leçon de catéchisme préparatoire à la confession, nous expliqua que nul n'est responsable de ses fautes avant sept ans, l'âge de raison ; un rapide calcul, suivi d'un soulagement quasi miraculeux : au temps du chocolat il s'en fallait d'un mois que j'eusse l'âge du péché.

J'allais garder les vaches, ce qui s'appelle « aller au champ », soit dans les prés quand les foins étaient rentrés, soit au « pâturai », qui ne se fauchait pas.

Le pâturai était au bout du monde, loin des villages, et on ne m'y envoyait pas seul. J'y allais seulement aux grandes vacances, quand ma cousine était là.

Ma cousine était de la ville, fille d'institutrice. Elle avait un sarrau rayé bleu et blanc, et un peigne rose dans les cheveux. Je lui enseignais les choses de la campagne ; elle m'initiait à celles du chef-lieu de canton. Nous jouions aux choses que nous voyions faire autour de nous. Nous tenions

boutique d'épicerie : la poussière était du poivre et le sable du sel ; je fabriquais cornets et balances, et elle m'apprenait à dire, avec le ton : « Bonjour, Médème ! » Quand elle venait à Pâques, je lui dénichais des œufs de pie, que nous faisons cuire « sur le plat », étalés en petits disques verdâtres autour d'un minuscule jaune pâle ; c'était la dînette de la poupée, poupée de ma sœur, que nous avons adoptée : ma sœur à douze ans s'estimait trop grande pour jouer encore, et faisait à l'école de ma mère l'apprentissage du renoncement. Après avoir offert nominalement le festin à notre convive d'honneur, nous nous partageons les horribles petites choses gélatineuses en donnant les signes de la plus extrême délectation.

Les jours d' « aller au champ », nous attendions d'abord qu'on eût « ajouté » (trait) les vaches ; nous buvions un bol de lait tiède au sortir du pis, et nous partions, tenant d'une main une tartine de confitures, de l'autre la fragile baguette à « toucher » les vaches. Nous avons à marcher bien près d'une demi-heure de notre petit pas. Il y avait d'abord un bout de route le long du cimetière : première peur, qu'on

conjurait d'un signe de croix ; puis c'était, au tournant, le trou du cantonnier, creusé dans le tuf du talus, plein d'outils qui semblaient des formes embusquées ; puis le fossé où les « gourgandins », tresseurs de corbeilles et voleurs de poules, avaient laissé la trace de leur campement : loques pouilleuses, déchets d'osier et plumes de volaille ; puis c'était le chemin boueux, que nous évitions en prenant, le long du buisson, le sentier sec des brebis ; puis la « gâne », gué du ruisseau, qu'on passait en sautant de pierre en pierre ; et puis encore un bois sombre qu'on longeait sur la pointe des pieds en louchant d'angoisse vers l'épaisseur des fourrés... Jamais nous n'aurions eu le courage de faire ce long chemin s'il n'y avait eu devant nous, pour nous rassurer, les braves croupes dandinantes de nos quatre vaches : la Jolie, la Roset, la Fauvet, la Morie.

Quand on arrivait, la barrière refermée, on était chez soi, et jusqu'à la fin du jour c'était l'enchantement du pâturail. On s'asseyait sur un coussin de fougères au pied du chêne crevassé, hanté de grosses fourmis solitaires ; dans l'herbe traînaient, nous rappelant le monde, des bouts d'étoffe et des

fil blanc laissés par les bergères. Parfois nous avions un livre et je faisais la lecture. Ma cousine, plus jeune, ne comprenait pas tout, mais admirait d'autant plus. Elle savait de son côté des choses qui me dépassaient : elle avait été une fois au théâtre, dans la salle de la mairie, et un jour elle nous fit jouer une pièce : cela consistait à nous placer de part et d'autre de la barrière entrouverte et à nous faire des courbettes ; elle m'appelait d'un ton pathétique : « Maximilien ! Maxi-mi-lien ! » Et je ne savais pas ce qu'il fallait répondre.

Nous faisons le tour du pâturai, comme en pèlerinage, le long du mystère des buissons. Nous retrouvons tous les ans le coin où il y a de la douce-amère, et celui des groseilles fades, et celui des fraises surettes, et la haie des noisettes, qu'on attendait à « roussir » dans leur collerette. Mais la merveille du pâturai, c'était la forêt des genêts : embroussaillée de ronces, tendue de toiles d'araignées, crépitante de gousses sèches qui claquaient au soleil en projetant la grêle de leurs graines brunes, il fallait s'y frayer un chemin en se tenant par la main, ravis lorsqu'on trouvait

un nid de fauvettes de l'an dernier, et saisis de peur lorsque, tout à coup, on ne voyait plus les vaches. Heureusement on savait qu'en se haussant sur la pointe des pieds on découvrirait là-bas, par-dessus l'épaisseur des genêts, familier et rassurant, le bleu clocher du village qui semblait nous faire signe.

Nous repartions quand le soleil baissait et que les vaches étaient « saoules » ; c'est-à-dire lorsque était rempli le creux triangulaire qui marque au-dessus du flanc droit la place de leur panse. A la gêne, elles s'arrêtaient pour boire, en levant haut la queue ; puis, alourdies et lentes, elles repartaient, réglant notre marche, et nous refaisions en sens inverse tout le long chemin, avec les mêmes peurs, encore aggravées par l'approche de la nuit.

Savez-vous ce que cela signifie, quand on dit qu'une vache « veut les veaux » ? C'est quand, le terme venu, elle manifeste son état en jetant les deux pattes de devant sur l'échine d'une compagne. Il est très important de savoir quand le moment est arrivé, et nous étions chargés d'y prendre garde : si l'une de nos vaches, interrompant soudain

sa marche placide, abordait d'un brusque sursaut celle qui marchait devant elle, nous ne manquions pas, cousin et cousine, en arrivant à la maison, de nous écrier à qui mieux mieux : « Maman ! Tante ! Il y a la Jolie qui veut les veaux ! ». Et la Jolie, le lendemain, rendait visite au taureau des Bravard.



**Q**uand je suis seul «aux champs», l'après-midi est longue. Les vaches mangent sans hâte, l'herbe est rare, les panses restent plates. Le soleil se tient haut, comme arrêté sur son penchant. Que faire ? Il y a le petit ruisseau d'arrosage, le « beseau », qui invite au jeu : je fais un barrage de mottes, et sur la brèche d'écoulement j'installe un moulin d'écorce, qui chante tac-tac-tac, en lançant du bout de ses palettes des gouttes argentées, jusqu'à ce que l'eau montante emporte écluse et moulin.

Il y a le talus, au haut du pacage : on se couche au sommet, en travers, et on se laisse rouler, comme un sac, inerte, les bras au corps, les jambes serrées. Cela fait mal à la tête. Il faut bien souffrir un peu pour s'amuser ; mais à la fin je suis obligé de m'avouer que la souffrance dépasse l'amusement, et même que l'amusement n'est pas certain.

J'ai envie de jouer à « la fauche », c'est-à-dire à la rentrée des foins. Je coupe avec mon couteau une gerbette de graminées qu'il s'agit de « poulier » (monter avec une poulie à crochet) jusqu'à la « barge » (c'est le grenier à foin au-dessus de la grange) que je situe à la fourche d'un merisier : je grimpe à l'arbre, je passe une ficelle autour d'un « mar » (c'est la maîtresse branche), et je tire jusqu'à moi ma récolte de foin. Qu'en faire maintenant ? Tiens ! Un nid pour les oiseaux, que je cale à la fourche de l'arbre. S'ils y venaient pondre ? Ou du moins dormir la nuit ? Pour les appeler, je sais faire le chant de la perdrix : la joue droite gonflée, on place la main gauche en cornet devant les lèvres en pointe, et par des coups saccadés du poing droit contre le gonflement de la joue on fait sortir d'entre les lèvres serrées les petits sons rauques d'un appeau.

Ce qui me donne l'idée de « faire à la yèbre » (jouer au lièvre) : jeu difficile, qui demande à être repassé comme une leçon : la main gauche ouverte, on fourrage avec l'index droit dans le creux de la paume en psalmodiant :

*La yèbre o passa par tchi (a passé par ici)*

Puis on saisit entre le pouce et l'index de la main droite successivement chacune des phalangettes de la main gauche, en commençant par le pouce, et récitant :

*Cau-tchi l'o veuse, (Celui-ci l'a vue)*  
*Cau-tchi l'o attrapade (l'a attrapée),*  
*Cau-tchi l'o sangnade (l'a saignée),*  
*Cau-tchi y o bedju (lui a bu) le sang ;*

et arrivé au petit doigt, on le fait choir vivement vers la paume béante en disant très vite :

*Et cau ptit marmelet qu'en vouille tant*  
*(Et ce petit marmelet qui en voulait tant)*  
*E tomba dins l'étang !*

Quand, après s'être trompé deux ou trois fois, on est arrivé à ajuster exactement les versets aux gestes, ce n'est plus amusant du tout.

Que faire maintenant ? Penser à des choses ? Il y a la classe : je ne sais pas ma leçon de géographie pour demain, mais je ne saurai jamais mes leçons de géographie tant que, au lieu du livre hérité de mes grands frères, où l'Afrique n'est

qu'un vaste blanc entouré d'une ennuyeuse marge de colonies en couleurs, je n'aurai pas un Atlas comme celui de Lardillon, où il y a, aux quatre coins de chaque page, encadrant les cartes, des figures d'animaux avec des crinières, des trompes, des bosses, des cornes et des gueules ouvertes.

Je ne sais pas non plus ma leçon d'histoire, mais l'histoire s'apprend par cœur, et j'ai décidé de n'apprendre par cœur que des poésies, non pas celles de mon « Fablier », auxquelles je ne comprends rien :

*Ne t'attends qu'à toi seul ; c'est un commun proverbe  
Voici comme Esope le mit en crédit ;*

mais celles que je trouve dans mon livre de lecture, lu en dehors des heures d'école :

*Ce bon cheval qui vous ramène  
Dans les sentiers grimpants des bois...*

Je ne sais pas non plus ma leçon d'arithmétique, mais si je suis en retard dans mon livre de classe, où on en est à « la règle de trois simple », je suis très en avance dans un pauvre

vieux petit manuel trouvé « sur l'armoire », où j'ai appris, debout sur une marche de l'escalier et prenant garde qu'on ne voie pas ce que je fais, — puisque c'est hors classe, donc fantaisie —, l'extraction de la racine carrée et le théorème de l'hypoténuse.

Il y a aussi ce devoir qu'on nous a donné : « Dites ce que vous voudriez être plus tard, et pourquoi. » Ce que je voudrais être ? Je n'oserai pas le dire dans un devoir de classe : j'ai imaginé un jour, sans doute après les splendeurs de la confirmation, que je pourrais devenir évêque ; aujourd'hui, mon idéal serait plutôt Victor Hugo, qui est de l'Académie Française...

Tout cela est bien embarrassant. Mais après tout, si ma rédaction n'est pas prête et si je ne sais pas mes leçons, je ferai ma dictée sans faute : cela arrangera tout.

...Et les vaches qui ne sont pas encore « saoules » ! Je m'ennuie. Je me dis que je m'ennuie. Ce qui me fait ennuyer davantage. Et je descends de mon perchoir.

Je me couche à plat-ventre dans l'herbe, le long d'un hêtre abattu dont l'écorce est contre ma joue, lisse et fraîche comme un visage. Je regarde le sol sous ma tête tendue. Le gazon, qui, d'en haut, n'était qu'un tapis uniforme, devient, vu de près, quelque chose de très compliqué : menue forêt de graminées où, me mettant peu à peu à l'échelle, je découvre des clairières, devine des sentiers, imagine des lointains. Au-dessus de ma tête se referme la voûte d'une branche de genêt. A travers un chaos de brindilles mortes, de mousses échevelées et de monstrueux lichens, je pars en exploration : voici une petite fleur mauve que, de là-haut, je n'avais jamais vue ; dans une feuille morte roulée en coquille repose le blanc cocon d'un insecte ; à l'aisselle d'une herbe, mousse en écume la sécrétion d'une larve ; des œufs de papillon font autour d'une branchette une bague grumeleuse ; un ciron rouge, si petit qu'on ne voit pas ses pattes, coule comme une gouttelette de sang le long d'une herbe lisse ; le pédoncule d'un gland lance un pont sur un abîme, et sa cupule figure un dôme sur des profondeurs sombres où je devine le grouillement hideux d'un mille-pattes. Une araignée va et vient dans le vide entre deux brins d'herbe, et l'on n'aperçoit

ses fils que lorsqu'elle en réunit plusieurs faisceaux entre ses fines pinces de tisseuse. Une fourmi trépidante, avec des efforts désordonnés, traîne un moucheron mort vers un obstacle qui n'était pas sur son chemin, rencontre une autre fourmi, a l'air de la consulter du bout de ses antennes, et le résultat est qu'elles se mettent à tirer en sens inverse l'une de l'autre, pour abandonner soudain toutes deux en même temps. Une coccinelle est tombée sur le dos pour avoir voulu gravir une pente de sable, alors qu'elle aurait pu si facilement s'envoler ; je la relève, elle recommence et retombe, et cela ne finirait pas, si l'araignée, interrompant sa toile, ne se précipitait pour l'enserrer gigotante dans son filet de soie. J'interviens, Bon Dieu de ce petit monde, providentiel comme lui et comme lui malhabile, et je délivre la prisonnière en déchirant la toile, sauvant de la mort l'une des créatures pour condamner l'autre à la faim.

Il y a dans cet espace menu de la peine, et de la joie, et de la peur, et de la vie ardente. Je participe si bien aux drames qui s'y jouent que j'en oublierais presque le monde d'en haut, si tout à coup un bruit ne me faisait lever la tête :

c'est une de mes vaches qui passe, et de son large sabot  
écrase mon petit univers.

**A** l'école, j'ai commencé par la classe des grands, qui se faisait dans la maison de ma grand-mère, mitoyenne de la nôtre. N'ayant pas l'âge légal, j'y allais en cachette, me faufilant parmi le brouhaha des sabots, et le maître faisait semblant de ne pas me voir, tapi au fond de la salle, entre deux grands. C'était pour moi une sorte de cérémonie et de culte, dont les rites, récitations psalmodiées comme à l'église, allées et venues au tableau noir comme à l'autel, se suffisaient à eux-mêmes, indépendamment de toute signification ; occupé à voir et écouter, il m'était bien superflu de comprendre par-dessus le marché.

Quel souvenir j'ai gardé pourtant d'une « leçon de choses », par une grise fin d'après-midi d'hiver, à l'heure où tombe la nuit précoce de décembre ! Le maître, debout près de sa chaire, tenait renversée une pipe en terre dont il avait bourré le fourneau de charbon incandescent : le gaz, au sortir du tuyau, brûlait d'une petite flamme blanche, et le maître

disait : « Voyez-vous, c'est avec cela qu'on s'éclaire dans les villes. » Puis la flamme diminuait, vacillait, et tandis que dans l'air calme de la classe une dernière lueur bleuissante se tenait comme suspendue au-dessus du menu orifice, prête à s'envoler : « Voilà, disait le maître ; c'est ainsi que s'en va, quand on meurt, la flamme de la vie. » Et toute notre petite bande de paysans s'immobilisait, les yeux ronds, bouches bées, dans ce silence religieux où nous plongeant les choses qui nous dépassent.

Quand j'eus l'âge d'aller à la classe des petits, c'était au premier étage d'une mesure branlante, au fond de la cour de notre maison. Comment y appris-je à lire, écrire et compter ? Aucun de nous a-t-il gardé le souvenir de ces apprentissages miraculeux ? Ce que je me rappelle, c'est l'arrivée à l'école, les matins d'hiver, chacun secouant sur le seuil la neige de ses sabots, et apportant soit un sou pour le chauffage, soit une bûche de bois qu'il allait déposer près du poêle ; je me rappelle le jeu de nos récréations, qui consistait, penchés en couronne sur la margelle du puits, à chercher notre visage dans le miroir d'eau, puis à la brouiller en crachant au fond

du trou clair pour faire des ronds ; je revois, à la fin de la journée, le défilé des punis, qui venaient présenter les bouts des cinq doigts, réunis en faisceau, au coup de règle du maître, appliqué d'ordinaire par la tranche, mais dans les cas graves par l'arête : les « bons punis », les coupables par accident, s'approchaient la tête basse, grimaçant d'avance, puis retiraient la main au moment fatal ; d'autres, les habitués, serraient les dents pour ne pas faiblir et bravaient le justicier... Je subissais moins que d'autres le prestige du maître, car je savais sur lui des choses qui le ramenaient pour moi au niveau de l'humanité : il prenait pension chez nous, nous l'appelions « l'adjoint » ; son traitement ne lui permettait qu'un repas convenable par jour ; ma mère disait de lui : « Pauvre jeune homme ! » et elle lui raccommodait ses chaussettes.

A la classe des grands, j'eus une ambition qui demeura toujours insatisfaite : c'était d'écrire aussi bien que mon voisin de droite, qui s'appelait Gourlaud, dit « Belle oreille » ; Dieu ! Quelles pages de ronde et de bâtarde il pouvait faire, tirant la langue et clignant des yeux ! Je me

rattrapais à la dictée, quand j'entendais le maître soupirer :  
« Ça y est ! Gourlaud a encore écrit « lorsque » avec une  
apostrophe ! »

Ce que je sais de mon travail, c'est par un « Carnet  
hebdomadaire » retrouvé un jour au grenier, où se lit cette  
étrange suite de notes :

*Semaine du 10 au 17 février :*

*Leçons : Mal sues.*

*Devoirs : Jamais faits.*

*Travail : Nul.*

*Observations : Jules ne travaille pas et réussit bien. Il  
serait à désirer qu'il se donnât un peu plus de peine.*

Puis, sans transition :

*Semaine du 17 au 24 février :*

*Leçons : Bien sues.*

*Devoirs : Convenablement faits.*

*Travail : Bon.*

*Observations : Je suis très content de cet élève.*

Que s'était-il passé entre les deux semaines ? Nous avions changé d'instituteur. Lequel des deux avait raison ? Je serais bien embarrassé de le dire, mais, hélas ! Celui qui m'a laissé le souvenir d'un bon maître, c'est celui des mauvaises notes !

La dernière année, il y eut un événement. Le fils du meunier, qui possédait un cartable de cuir jaune, fut reçu brillamment au certificat d'études, et on le poussa pour le brevet. Il restait le soir après la classe, et pendant que nous nous dispersions par les chemins, il travaillait avec l'instituteur, calculant des intérêts composés, extrayant des racines carrées, récitant les sous-préfectures, faisant des dictées avec participes, des narrations sur des proverbes... Vint le jour de l'examen : départ le matin en carriole pour le chef-lieu de canton, retour lamentable le soir ; on lui avait donné à commenter : « La roche Tarpéienne est près du Capitole », et le malheureux avait cru à une composition de géographie ! Ses parents le reçurent avec des taloches, lui interdirent l'école ; il retourna à ses vaches, au travail des champs, et les voisins ricanaient de le voir s'en aller au pas

lent de ses bêtes, tenant un livre ouvert, où il cherchait l'évasion vers un monde interdit pour jamais.

Le dernier événement et le couronnement de ma vie d'écolier fut l'inauguration de la nouvelle école, en haut du « communal ». Le préfet vint ; étant le premier de la classe, j'avais dû apprendre par cœur un compliment de circonstance. Hélas ! Quand la calèche à deux chevaux s'arrêta sous le tilleul, quand il en descendit un être surnaturel avec bicorne et épée de gala, quand le maire me poussa doucement par les épaules vers le vide interposé, quand j'entendis le son de ma voix : « Monsieur le Préfet, en ce beau jour... », il se fit un silence tragique, ridiculement coupé par les « kékêkê » d'une bande d'oies au large du communal, et le maire avait beau me souffler : « ... où nous avons l'honneur insigne... » ; je savais pourtant que je savais, et que j'allais tout de suite retrouver le fil ; mais le préfet, gentil et catastrophique : « Très bien, mon enfant ! C'est très bien comme ça ! » me dit-il en me soulevant par les épaules et m'embrassant sur les deux joues... A ce moment même,

toute la belle grande phrase de mon discours se déroulait,  
intacte, dans ma mémoire... Mais la Marseillaise éclata.



**L**'église, juchée sur un tertre, entourée de l'ancien cimetière dont les pierres tombales disloquées servaient de cachettes pour nos jeux, avait un petit air dominateur et romantique. Au pied du tertre, la « pierre des morts », où l'on posait les cercueils avant la rude montée, portait une croix de bois où s'enchevêtraient la lance, l'échelle, la couronne d'épines, le marteau et les clous. Le tout encadré sous la voûte d'un vieux tilleul. De là partait un long escalier de granit, qui menait au porche de l'église, élargi en terrasse. C'était merveille, à la Fête-Dieu, de voir la procession descendre de là-haut les vingt-huit marches, dans le martèlement des sabots de bois, pour s'étirer dans la rue jusqu'au reposoir élevé par les notables du village.

Les notables, c'étaient d'abord « Les Dames » : deux vieilles veuves qui vivaient de leurs rentes dans « le château » ; elles portaient le dimanche capote de tulle incrustée de jais et présentaient comme une offrande leur

vaste poitrine cerclée de velours. Avec elles vivait un parent plus vieux encore, qui venait à la messe dans une redingote de 1830 et sous une calotte de soie noire à pompon. Sans âge, vivant toute seule dans une maison où nul n'avait jamais pénétré, aigre et mielleuse à la fois, jaune sous un châle de cachemire, « La Demoiselle » régnait sur la sacristie, repassait les nappes d'autel, redressait les fleurs artificielles, formait les enfants de chœur, et assurait la tradition auprès des curés successifs. Puis il y avait Mme Lépaud, l'épicière, qui avec ses trois filles anémiques, habillées comme à la ville, faisait un groupe distingué près de l'autel de la Vierge. Notre banc à nous était empli par ma corpulente grand-mère, qui faisait des signes de croix compliqués, au moment de l'Évangile, avec des touches supplémentaires sur ses lèvres et sur son large sein. Ma mère, bien entendu, n'avait pas le temps de venir aux messes chantées ; elle nous avait précédés à la messe basse de six heures, quand la maison dormait encore.

A la tribune des hommes, il y avait « Monsieur Martin », vieux célibataire, frère de la Demoiselle, qu'il

détestait autant que pouvait le permettre une bigoterie commune ; il avait des métayers, portait paletot, était bachelier, et on lui disait : « Bonjour, monsieur Martin » quand il passait, menant par la longe son cheval au pré. Contre lui se tenait mon frère, qui avait pour attribution de sonner la cloche : les jours de grand branle, je le regardais avec admiration, happé en l'air par la corde, et retombant, jambes écartées, en martelant d'un choc que je trouvais un peu sacrilège le parquet sonore. Je venais ensuite, tenant un paroissien vieilli où je n'arrivais jamais à retrouver le fil de la messe.

La messe de dix heures se chantait. Dieu, ce qu'il pouvait faire froid, les dimanches d'hiver, dans la haute tribune, sous le clocher aux ardoises disjointes, pendant le long Gloria et le Credo plus long encore !

J'avais la piété d'un petit chrétien bien élevé. Mais j'aspirais à mieux. J'aurais voulu avoir des élans et — que sais-je ? — des visions et des transes. Que de fois j'ai tâché de prendre pour un rayon céleste les jeux du soleil dans le petit vitrail du chœur ! J'ai même essayé un vrai miracle, le

jour où le Bon Dieu fit mourir mon grand frère. Quand je vis le prêtre monter dans la chambre de l'agonisant, je m'enfuis au fond du jardin, où il y avait un banc sous une charmille, et je taillai avec mon couteau une croix devant laquelle je me mis à genoux. Mon frère mourut le soir. Je n'en voulus pas au Bon Dieu : peut-être, au fond, sans me l'avouer, soupçonnais-je déjà vaguement qu'il n'y pouvait pas grand-chose.

Pour chanter la messe, il y avait, outre M. le curé qui entonnait, à gauche la dame de l'épicerie avec ses filles, voix angéliques, à droite M. Chabot, le vieux du château, coiffé de son bonnet de soie noire, sourd comme un pot. Ces dames chantaient avec complaisance en filant les notes. Lui, sa tabatière dans une main, laissant pendre de l'autre un mouchoir à carreaux, débitait la liturgie à toute vitesse ; d'où entre les deux chants un décalage que ces dames, obstinées à imposer leur cadence qu'elles estimaient plus dévote, aggravaient comme à plaisir, tandis que le pauvre curé, tourné tantôt vers l'une tantôt vers l'autre des parties, avec des intonations tour à tour impératives et suppliantes,

chantait entre les deux ; et ainsi le pauvre Agnus Dei, mené à trois vitesses, finissait en trois fois.

Le père Chabot mourut vers sa centième année (il était né avant la Révolution !). Il fut remplacé au banc d'oeuvre par le fossoyeur. Celui-ci devait son emploi quasi ecclésiastique à son ancien métier de terrassier. On l'appelait « La République », en souvenir de quelque fredaine politique commise au temps de l'Empire. De creuser les tombes l'avait amené peu à peu à faire les corvées funèbres : il portait la croix aux enterrements, il faisait les répons à l'office des morts : il se trouva tout naturellement désigné pour la fonction de chantre-sacristain. Il mourut à son tour, après avoir dit ses dernières volontés. Il fallut un nouveau pour creuser sa fosse ; il eût fallu aussi un nouveau pour porter la croix en tête de son cortège, s'il y avait eu croix et cortège. Mais — le vieux voulut-il faire honneur à son sobriquet républicain ? Pensa-t-il au dernier moment jouer un bon tour à son curé ? — Il se fit enterrer civilement !

Un jour, un nouveau curé arriva. Il était temps. Non pas que ma piété vacillât, car je n'identifiais pas le prêtre

officiant à l'autel, ministre du Bon Dieu, avec l'espèce de sauvage que nous avions depuis quelques années, qui s'en allait par les routes, soutane retroussée, charriant des brouettées de crottins et de bouses pour son potager, qui couvait des œufs de perdrix dans son salon et, pour nourrir les poussins, rapportait sur son dos des sacs pleins de grouillantes fourmilières, qui roulait des yeux désorbités pour faire peur aux enfants et, se glissant derrière eux à pas de loup, les enlevait par les oreilles « pour leur faire voir la lune », enfin qu'on trouva un jour mort dans sa cave, dit-on, près du tonneau, dans le village qui le reçut après nous.

Celui qui nous venait était poupin, joues roses, blond avec des boucles comme les anges des images. Il souriait, il embrassait, il chantait des cantiques, il peignait à neuf son église. Et il avait deux nièces, Luce et Lucie, aussi blondes que lui, et qui, quand j'avais sept ans, en avaient six et huit.

Dès le premier jour, ma mère m'envoya pour aider à l'installation. On m'apprit à jouer au loto dans le salon débarrassé de ses fourmis, on « fit à cache-cache » dans le hangar nettoyé de son fumier. Ce fut une révélation. Je

n'avais jamais connu de filles ; celles du village, qui arrivaient le matin à l'école, un croûton de pain et un morceau de fromage dans leur cabas, m'intimidaient, et j'enviais, mais redoutais le privilège des garçons qui, après l'école, partaient avec elles sur la route.

Je fus enfant de chœur du curé angélique, je portai un surplis rouge et blanc, d'abord trop long et dont la frange me gênait pour les genuflexions, puis trop court et qui, quand j'étais agenouillé sur la marche de l'autel, laissait voir sous ses dentelles le bas de mon pantalon béant sur mes sabots. J'allais dans les taillis cueillir des feuilles de houx, que les nièces et moi nous enfilions en guirlandes pour la fête patronale. Elles m'apprenaient des cantiques :

*De Mari-ie*

*Qu'on publi-ie*

*Et la gloire et les grandeu-res...*

Et nous entonnions de nos voix innocentes, aux Vêpres de la première communion :

*Je renonce aux pompes de ce monde,*

*A la chair, à tous ses vains attraits !*

Elles me donnèrent le portrait de mon saint, avec son nom en latin, que je piquai à la tête de mon lit.

Le dimanche, après Vêpres, au salon du presbytère, nous lisions, joue contre joue, des livres pieux où des petits garçons bien sages jouaient sous l'œil de parents très riches avec des petites filles bien élevées.

Notre église avait ses grands jours. La fête de l'Ascension était la plus plaisante. Il y avait un reposoir devant le bureau de tabac ; sur une nappe de dentelle se dressaient symétriques les vases à fleurs du salon de la « Demoiselle », et les fillettes de l'épicière, vouées au bleu et au blanc, jetaient des roses sur les pas de M. le Curé.

Les soirs du « mois de Marie », il y avait l'office de la « prière », chanté devant l'autel de la Vierge :

*C'est le mois de Marie,*

*C'est le mois le plus beau...*

La statue blanche et bleue était illuminée de cierges, et nous la couronnions de tresses en moelle de jonc.

Imposante était la messe des Rameaux. L'Évangile était si long (Abraham genuit Isaac, Isaac genuit Jacob, Jacob genuit Juda...), qu'on s'asseyait pour en entendre dévotement l'interminable lecture. La foule débordait hors du porche ; les femmes des villages étaient venues avec des « hosanniers », rameaux de buis réunis en bouquets par des éclisses de ronce ; elles les faisaient bénir à la grand-messe, et les divisaient à la sortie : un rameau pour les morts, qu'on piquait dans le gazon de l'ancien cimetière, autour de l'église, à la place approximative des tombes oubliées ; un rameau pour les vivants, qu'on accrochait en rentrant à la tête du vieux lit familial ; un pour les fruits de la terre, qu'on allait, dans l'après-midi vide de ce dimanche de fête où chômaient les travaux des champs, planter loin du village parmi les blés verts.

Une sombre fête était celle du Jeudi-Saint. Avant de congédier les cloches pour trois jours, on les sonnait toute la nuit ; de grands gaillards venus des villages envahissaient la

tribune, apportaient de l'auberge des litres de vin, et jusqu'à l'aube, avec des éclats de voix et des jurons, sonnaient et buvaient tour à tour.

Plus romantique encore était le « Chemin de Croix », office du soir pendant la Semaine Sainte. Dans l'église sombre, un groupe de fidèles se serrait autour du curé, vaguement éclairé d'un cierge que je tenais incliné sur son missel ; les femmes aux mantes noires se confondaient avec la nuit ; les dos se courbaient pour la prière ; parfois sortait de l'ombre, sous une coiffe blanche, un visage blafard aux paupières baissées ; les nièces du curé chantaient dans le halo de mon cierge qui leur faisait une auréole de cheveux d'or. Nous suivions les étapes du chemin de la croix : à chaque station, un vacarme de sabots, tout le monde s'agenouillait sur les dalles de granit, et le curé psalmodiait : « Jésus tombe pour la troisième fois... Admirez la patience de notre Sauveur... » ; puis après un marmonnement de récitation qui ressemblait à une plainte, nouveau piétinement, et les formes noires se relevaient, tandis que mon cierge projetait sur les hauts murs blancs des ombres

fantastiques. Nous entonnions alors, d'abord en voix montantes :

*Stabat mater : Istud agas...*

puis en descendant vers les basses notes :

*Crucifixi fige plagas...*

pour finir sur un apaisement :

*Cordi meo valide.*

Et la noire procession, au centre illuminé, passait de pilier en pilier, pour finir au maître autel, le curé agenouillé sur la basse marche. On sortait en traînant les pieds dévotement, vaguement émus par les ténébreuses évocations des divins supplices. Dehors, sur la terrasse de l'église, dans la fraîcheur aigre du ciel de Pâques, nous accueillait le chant des grenouilles qui montait des prés indifférents.

Mais plus émouvant que toutes cérémonies était le crépuscule de nos simples journées. Quand j'avais rentré mes cochons et nourri mes lapins, j'allais chercher Luce et Lucie, et nous montions à l'église par le long escalier. Nous

entrions : le loquet de la porte retombait en faisant sonner la solitude noire de la nef ; nous nous guidions à la lueur rouge de la lampe éternelle ; nos petits sabots claquaient dans le silence où nous sentions la présence de Dieu ; devant l'autel, nous posions nos genoux sur la marche de pierre, et les deux petites récitaient la prière, qu'elles savaient longue avec des variations et des suppléments, tout un luxe incroyable et nouveau pour moi d'actes de foi et d'espérance et de charité et de contrition, avec des énumérations de félicités et de misères et de péchés à émerveiller ma petite âme villageoise.

Quand je dus entrer au lycée, la veille du départ ; les deux petites vinrent avec moi garder les cochons dans les fossés de la route. Je ne sais plus ce qu'on se dit ; rien que de quotidien sans doute ; mais elles m'apportaient un cache-nez de grosse laine bleue qu'elles avaient tricoté pour mon premier hiver d'exil.

Le curé était trop jeune et trop beau et trop bon. Il allait voir souvent la fille de l'Aménàïde, qui se mourait de consommation. Quand je revins aux vacances, on nous l'avait enlevé pour une rude paroisse de la montagne. Parties les

nièces Luce et Lucie, qui m'avaient fait connaître un Bon Dieu tendre et souriant. Je restais avec ma foi ; mais elle avait perdu sa ferveur et son lustre.



**I**magine-t-on ce que put être, pour l'enfant qui avait vécu cette vie, l'entrée au lycée ? Car l'instituteur, trouvant « que je pouvais bien faire », m'avait préparé pour le concours des bourses. Je fus reçu premier ; je n'eus pas de bourse, mon père n'étant pas électeur influent ; mais l'oncle de Paris, enrichi dans le « Vin Dufresne », s'offrit à payer ma première année de pension. Et cette générosité m'a fait ce que je suis, mais m'a ravi ma jeunesse, de la onzième à la vingtième année.

Me voici, le jour de la rentrée, mes parents repartis de bonne heure pour pouvoir faire encore avant la nuit les travaux de la maison, tout à coup abandonné dans la cour des petits, ahuri des événements de la journée, qui s'étaient traduits en vocables étranges : trousseau, économat, censeur, dépensier, parloir, abonnement aux serviettes... Ignoré ou bousculé par des hordes de gosses débrouillards qui se connaissaient déjà entre eux, j'entendais parler une langue

surprenante, où il était question de « sales types », de « chahut carabiné », de « prof de math », de « piquet » et de « cent lignes » et de « grande retenue ». A la première classe, je n'arrivais pas à comprendre comment mon voisin pouvait me souffler à l'oreille, face au digne professeur assis dans sa chaire : « Regarde-moi ce vieux salaud ! » Je me sentais gauche dans ma blouse noire, que m'avait faite ma mère à la veillée, et qui n'avait pas de poches comme celles des autres, achetées au marchand ; mes socques ferrées sonnaient trop sur les marches ; mon chapeau des dimanches était dépaysé parmi bérets et casquettes ; je cachais dans mes poches de pantalon mes mains que je savais trop grosses, et j'aurais voulu faire disparaître le cache-nez des nièces du curé, qui n'était pas à la mode de la ville.

En peu de jours, j'eus fait le tour de ma misère : avoir sa vie réglée sans intervalles, vivre sous l'œil d'un surveillant qui est votre ennemi, n'être jamais seul, même au triste réduit des cabinets, car la porte est à claire-voie et on vient vous y faire enrager ; dormir à la lueur d'un bec de gaz, se lever au tambour, manger en silence, aller en rangs de la

cour à l'étude et de l'étude à la cour, faire des promenades du dimanche avec défense de quitter la route, vivre sous la menace et dans l'incompréhension, ne penser qu'aux cachotteries, à la ruse et au mal, n'avoir personne à qui parler de ce qui hier était toute la vie, taire ce qu'on sent, avoir honte de ce qu'on est, être lié à des camarades malheureux comme vous, mais qui se vengent sur vous de l'être, subir le gouvernement des forts et des violents, la coalition des tyrans et des serviles, et surtout, dans cet enclos de murs, de salles, de couloirs et de cours, n'avoir rien, pas un coin, pas un objet qui rappelle la maison perdue... Avec quel déchirement je voyais le soir, après les classes, partir les externes surveillés qui s'en allaient retrouver leurs parents sous la lampe ! Je me faisais un tout petit coin à moi, dans mon casier, sous le pupitre, à la hauteur de mes genoux. Là, derrière une barrière de livres, j'avais une cachette où je rangeais mon couteau de poche, un carnet neuf, et la moitié d'un bâton de chocolat qui me faisait deux jours. Chaque soir, à mi-temps de l'étude qui nous tenait enfermés de cinq à huit, j'enfonçais la main pour vérifier si tout était bien là, et

quand arrivait le quart d'heure de récréation « sur place », je le passais à grignoter le chocolat qui sentait la maison.

Dirai-je que je pleurais le soir, recroquevillé dans mon lit sans rideaux ? Pire que les pleurs est la grande détresse inexprimée qui serre le cœur jour après jour, qui donne, à l'âge de tous les espoirs, l'impression de vie gâchée et de temps perdu, qui fait qu'au soir de la vie, si l'on est interrogé sur ces années sans pareilles d'entre dix et vingt ans, on est obligé de faire cette réponse effroyable : « Je ne sais pas ; je n'ai pas vécu ce temps-là. »

Les matins d'hiver on se levait à six heures. Réveil au tambour, comme à la caserne. J'étais parfois éveillé avant l'heure, et savourais la chaleur du lit. Ce n'est pas qu'il fût très douillet dans nos couches étroites aux minces couvertures : au fort de l'hiver, nous nous faisons un couvre-pieds de nos légers vêtements, sarrau et culotte ; mais il fallait ruser, car le surveillant, en passant pour sa ronde de couvre-feu, nous enlevait ces hardes, « dans notre intérêt, disait-il, car cela les imprègne de moiteur pour la journée. » Il faisait bien bon tout de même dans la tiédeur où avait couvé notre sommeil

d'enfant. J'ouvrais les yeux à demi : la flamme jaune du gaz, dans la cage vitrée de l'imposte, était encore en veilleuse ; les lits blancs s'alignaient confusément en avant des fenêtres dont les stores pendaient comme des suaires ; par un entrebâillement je voyais luire les carreaux fleuris de glace. Je refermais les yeux, je tirais mon drap jusqu'au menton, me renfonçant dans la solitude nocturne, refuge de l'écolier comme du forçat, et je tâchais de croire que c'étaient encore les heures de la pleine nuit. Mais voici que d'en bas montait à travers le grand silence froid un claquement de sabots, sonnait clair sur le sol gelé de la cour : c'était le batteur de tambour qui faisait les cent pas, en attendant que l'horloge sonne l'heure. Le cœur serré d'angoisse, je refermais les draps sur mon pauvre reste de nuit. Si l'attente se prolongeait, pendant un instant de silence total je voulais espérer encore. Alors arrivait parfois, léger, à peine perceptible et comme innocent, conduit par l'escalier sonore jusqu'à mon oreille tendue, le bruit d'une baguette heurtée contre le cercle du tambour. C'était le signe impitoyable. Le silence auquel retombait après cela la nuit trompeuse n'était plus qu'une angoisse qu'il valait mieux voir finir, et soudain

en effet, au premier coup de l'horloge, se déclenchait la rafale : le tambour roulait, le pion claquait des mains, la flamme du gaz s'élargissait en papillon aveuglant, et les trois rangées de lits jetaient sur le parquet ciré trente petits frissonnants. Il fallait aussitôt rouler les couvertures, mais on trichait pour garder sous leurs plis un peu de chaleur, car si l'on pouvait gagner quelques minutes sur la toilette au robinet glacé du lavabo, on revenait vite s'asseoir sur sa chaise de nuit, et se collant tout contre le lit, on enfonçait sous les draps ses pauvres mains gercées, quittes à les retirer à chaque passage du pion faisant sa ronde (« car c'est ça, disait-il, qui vous donne des engelures »). On quittait le dortoir, où l'eau gelait dans les lavabos, pour descendre à l'étude, où l'encre gelait dans les écritoirs ; les mains au fond des poches, on apprenait ses vingt vers de Virgile ou sa Guerre de Trente Ans pour la classe du matin, et après trois quarts d'heure de travail d'avant-jour, on recevait au réfectoire pour le premier déjeuner un morceau de pain sec avec cinq cerises confites nageant dans un jus rose.

J'ai été malade parfois : rhumes, gripes, fièvres d'enfant, malaises d'hiver pour lesquels à la maison on me couchait le soir avec un bol de lait chaud. Je n'en laissais rien paraître, ne sachant pas comment faire pour m'inscrire à l'infirmerie et n'osant pas le demander, redoutant d'affronter ces puissances : le garçon infirmier, le docteur, et du reste ne voulant pas manquer une classe ou un devoir.

Mes camarades étaient pour la plupart ce que j'aurais appelé des « riches ». Ils achetaient des gâteaux à la concierge au lieu de manger leur pain de quatre heures ; quelques-uns avaient une bicyclette (c'étaient les toutes premières, à caoutchoucs pleins) ; d'autres racontaient leurs jeux de vacances, carabine, croquet, parties de plaisir avec des amis. Je me taisais : le moyen de parler de mes chasses au lance-pierres avec Lucien et des cantiques chantés avec les nièces du curé ! Ils disaient ? « mon père... ma mère... », car ils étaient fils de médecins, de notaires, de marchands de biens, de contrôleurs des contributions indirectes... Qu'aurais-je pu dire de mon pauvre papa qui avait servi les maçons, et de ma mère qui « faisait les noces » ? Quand, à la

promenade du dimanche, nous allions sur la route qui mène vers mon village, il m'arrivait de voir passer quelqu'un de chez nous : Brelaud, le sabotier, dans sa voiture à âne, ou le métayer des Loubry avec sa jument blanche ; je marchais le long du fossé pour qu'ils ne s'arrêtent pas me dire bonjour. Les autres racontaient comment ils soutiraient de l'argent à leurs « vieux » (ce mot sonnait à mes oreilles comme un blasphème) ; mes parents à moi, quand je rentrais de vacances, mettaient dans ma boîte à provisions une tablette de chocolat (« As-tu bien tout ce qu'il te faut ? ») et insistaient pour que je prenne au moins trois ou quatre francs (« Il te faut bien ça pour ton mois ») ; je savais le prix qu'on vendait le chocolat, et je savais le travail qu'avait coûté l'argent : je marchandais sur ma mensualité ; nous transigions à trente ou quarante sous (« Je t'assure, j'en ai encore de reste de l'autre fois »), et il m'est arrivé, au moment du départ, de reporter en cachette sur le rayon de la boutique la moitié du chocolat reçu.

Le dépaysement s'aggravait des matières enseignées : quoi ! J'avais quitté mes vaches et mon Lucien pour

apprendre que « le Nil a fait l'Égypte », et l'histoire de Sésostris et de Ramsès II Meïamoun et de Téglat-Phalazar, et que « Proca, rex Albanorum, duos filios habuit, Numitorem et Amulium » ! Le premier jour que nous eûmes classe d'histoire naturelle, il se trouva que de mon banc je faisais face au squelette de démonstration, suspendu à sa potence. La mort ! Je pensai à mes parents ; je calculai leur âge : ils avaient entre quarante-cinq et cinquante-cinq ans ; donc ils étaient vieux et proches de la mort ; je fis le compte de mes jours de vacances à prévoir d'année en année, et je trouvai qu'il me restait à vivre avec eux un total de quelques mois à peine, coupé d'interminables absences. Ce calcul fit mon tourment des jours et des nuits. Et comme il ne fallait pas faire de peine à ces pauvres gens qui en avaient déjà tant, je leur écrivais (j'ai retrouvé toutes mes lettres de ce temps-là) : « J'ai tout ce qu'il me faut, je ne m'ennuie pas du tout. »

Longtemps les vacances furent jalonnées pour moi par les choses du village et des champs : le Mardi gras, c'étaient les violettes blanches de la « sagne » ; Pâques, c'étaient les nids de pies ; la Pentecôte ou la Fête-Dieu, suivant les

années, c'étaient les cerises ou les fraises. Je sais encore l'embarras où me mit un jour l'annonce d'une conférence pour le dimanche où les cerises étaient mûres : entendre au théâtre de la ville une conférence de Paul Desjardins\* ou faire visite au vieux cerisier dont les branches tombaient sur la cour de la grange ? Pendant une semaine en furent troublés et le sommeil de mes nuits et le travail de mes jours.

Du reste, même si j'avais voulu m'en détacher, j'étais tenu par la vie rustique : aux grandes vacances je retournais garder les vaches, et lorsque, déjà jeune homme, je m'enfermais dans ma chambre pour préparer les examens et concours dont dépendait mon avenir, il arrivait que, plongé dans une dissertation latine ou une préparation de Platon, je m'entendais tout à coup appeler par la fenêtre ; c'était mon frère : « Jules ! Viens donc m'aider à décharger la voiture de fumier ! »

---

\*Voir notes en fin d'ouvrage

**T**outes ces choses sont passées. Elles sont d'un autre monde. Quand je retourne au village, je n'y retrouve plus les êtres : ils sont morts. J'y retrouve les choses, mais elles ont pris un autre visage, qui est sans doute celui que je leur donne. Morte depuis plus d'un demi-siècle, la vieille Nanette de Pradeau, qui s'était mariée sous Napoléon Ier et que j'ai vue le dimanche à la messe avec la dernière coiffe à panier ; parti le « Touène », qu'on appelait aussi « Tchène » parce qu'il avait apporté cette prononciation de son village de Quinsac, d'où il était « venu gendre » sous Louis-Philippe ; morte la « Séraphie » au nom céleste, qui criait si bien « La rage te pregne ! » quand elle surprenait son pauvre diable de petit-fils à jouer avec nous ; mort son mari le maréchal, qui avait sa forge au pied de l'église et à qui nous chantions, cachés derrière les tombes du vieux cimetière :

*Manéchau,  
Ton four é chaud,  
Ta pâte é molle,  
Ta fânne (femme) é grosse :  
Cours au davant !*

Morte la mère Bibi, qui fouettait de paquets d'orties sa « dévirade » de fille ; mort « le grand Finaud », qui prenait les lièvres au collet, et mort le « petit Finaud », qui maraudait les pommes de terre ; mort le « Blaisot », dit « Triple-Oreille », qui, las de peiner sur un bien trop maigre, était parti pour Paris, s'était enrichi dans « Vins et Charbons », et n'ayant trouvé à son argent d'autre emploi que d'acheter de la terre, était revenu passer le restant de ses jours à peiner deux fois plus qu'avant sur un bien trop riche ; mort le vieux Biraud, qui, ayant lu Chateaubriand, avait baptisé « Atala » sa petite-fille, aujourd'hui verseuse au bar Biard de la rue Barbette ; mort le père Brelet, politicien de village, dit « La Radicaille », qui, rencontré un jour au labour, me tendait sa main terreuse en déclamant, comme un tribun : « C'est les mains noires, petit, qui font le pain

blanc ! » Mort le cantonnier, qui travaillait fort quand il était loin des villages, mais était saoul du matin au soir quand son secteur l'amenait en vue d'une auberge, et qui pérorait sur ses tas de cailloux : « L'eau dans le vin, fiston, ça gâte le vin, et ça n'arrange pas l'eau. » Morte la Justine, qui fut toute sa vie servante sans gages chez l'épicière, et regardait le monde avec le regard simple de ses vaches ; morte l'épicière elle-même, si brave femme qu'elle vendait à perte, avec l'idée, comme elle disait, « de se rattraper sur la quantité ». Morte « La Grande », qui accouchait les femmes, et son mari Jeantounet, qui accouchait les vaches ; mort « Le Légionnaire », dit « Jambe-de-Bois », qui à la campagne d'Algérie avait bu l'eau des oueds « dans le ventre des chameaux crevés », et maintenant, à l'auberge, vidait les fonds de verres où macéraient les mouches. Mort le père Méchin, dit « Le Rouge », qui venait au petit jour s'asseoir à notre cheminée et sirotait en silence sa « goutte » de deux sous, tenant par la corne, pour le sécher au feu, son mouchoir incrusté de prises ; mort le curé qui ressemblait aux anges, et morte la fille de l'Aménaïde, qui était entrée en religion après son départ ; mortes les nièces Luce et Lucie,

l'une de sa bonne mort et l'autre de la mort du couvent ; mort le brave instituteur qui, m'ayant condamné au baignoire du lycée, m'a fait ce que je suis ; morts beaucoup de ceux que je tutoyais depuis l'école, restés dans la boue des Flandres ; et morte, après avoir eu cette dernière épreuve de survivre à presque tous les siens, la vieille mère qui accomplit dans la maison quatre-vingts années de travail sans profit, de souffrance sans plainte, de renoncement sans amertume, qui trouvait normal que tout fût peine pour elle, et qui à son Bon Dieu ne demanda jamais rien que pour les autres. Refaite la maison qui fut mon petit monde ; remplacée par un « butagaz » la grande cheminée, féerie des soirs d'hiver ; arrangée en salle à manger la boutique où je vendais les épices ; disparue l'armoire aux fouilles et le grenier aux livres ; abattu le pommier du jardin où nichaient les pinsons ; arrachée la charmille de noisetiers d'où j'épiais les filles de l'épicière ; découpé en prés menus le communal des cochons ; vendu le champ où j'allais avec la cousine garder les vaches ; passé à d'autres ce qui me paraissait être à moi seul : la nature, les arbres, les jeux, les bêtes et les choses... Mon monde d'autrefois n'est plus là-bas, et c'est en vain que

j'irais l'y chercher ; j'y fais seulement, quand il me plaît, le pèlerinage du souvenir.

Nous arrivons. Le train nous laisse à dix kilomètres du village. Nous allons à pied, en prenant « les traverses », qui nous jettent tout de suite en pleins champs. La nature est fidèle au rendez-vous du souvenir. Je sais qu'à la montée du chemin il y a un hêtre fourchu ; la deuxième planche du gué a un trou rond, qui laisse voir un clair fond de cailloux ; si je soulève la grosse pierre près de la souche de saule, une petite écrevisse va fuir en frétilant. Le sentier grimpe la colline d'ajoncs ; l'horizon bleu monte autour de nous. Au tournant, je vais entendre la bergère, qui sous un genévrier chante à ses brebis : « trrr... chcadaï-tê-ê ! » Là où le chemin franchit l'« échelier » à trois barreaux, il y a un noisetier vêtu de chèvrefeuille. Le dernier pré a des « boubiers » où l'on enfonce, et il faut passer par la terre d'en-dessus... Nous reprendrons la route là où le fossé est luisant de glaise. Au sommet de la côte, à gauche du tilleul, va sortir la pointe du clocher, et déjà du village encore invisible monte le tintement de l'enclume du maréchal. « La Marie » garde ses

cochons dans les fossés de la route : « Te voilà revenu, mon dadé. — Tu es donc toujours à Paris ? — Et tu étudies toujours ? — Tu dois pourtant bien savoir lire dans toutes les langues, va. » La route tourne au coin de la maison. Le chien est couché sur le seuil ; il bondit, il rit de sa gueule grande ouverte ; il embrasse mes jambes de ses deux pattes de devant ; j'ai de la peine à monter la marche, et j'ai bien envie de pleurer d'amitié. La vieille mère est à la table, épluchant ses pommes de terre. Elle pose son couteau et dit sans nous regarder, car elle est presque aveugle : « Vous voilà donc ! » C'est tout. Depuis des semaines elle attendait la joie de ce moment. Elle ne l'exprime pas. On fait avec elle un tour de jardin. C'est là qu'est écrite sa secrète pensée. Elle sait où sont les choses qu'elle a fait pousser, presque sans y voir. Elle a des choux-fleurs conservés au delà de la saison, les feuilles intérieures cassées sur la grappe ; elle a engraisé un lapin, elle a forcé les salades. Les haricots sont en retard ; elle avait pourtant pris ses dispositions pour qu'ils « donnent » à notre arrivée, mais la sécheresse est venue ; elle en a semé d'autres, qui doivent donner en septembre, quand viendra un autre de ses fils. Car le jardin doit être

précoce ou tardif selon que nous arrivons tôt ou tard, et la vieille maman asservit la nature au caprice de nos vacances.

Pour le retour, on nous reconduit en voiture jusqu'à la gare. Nous sommes hauts perchés sur deux barriques de vin, parce qu'il y a justement une livraison à faire de ce côté. La voiture est à deux roues, et la route est tortueuse, et les pentes sont brutales. Nous prenons le dernier tournant au grand trot du cheval, parce que le train est en vue ; nous vacillons au roulis des cinq cents litres de vin qui nous servent de siège, et reprenons tout juste notre équilibre en abordant la cour de la gare dans un fracas de ferraille et de cailloux.

Nous avons dans le compartiment un moissonneur avec sa faux et une vieille femme qui apaise deux canards dans un panier à couvercle. Le petit train poussif, sifflant et geignant, s'arrête, faute de stations, aux maisonnettes des passages à niveau. Arrivé à la grande ligne, il se range dans un champ de pommes de terre pour laisser entrer en gare, frémissante et ivre de vitesse, la « Pacific » du bel express.

Dans le grand train, j'ai mon coin à la portière, face à l'espace dévoré. Les roues font tac-tac à la jonction des rails ; les fils du télégraphe, tendus au poteau et fléchissant à la volée, montent et descendent et scient sans fin le paysage, et les bois et les eaux et les champs et les villages accompagnent un instant notre course en tournoyant, puis s'échappent de leur ronde silencieuse pour fuir en arrière vers l'horizon dépassé. Je cueille et garde un instant sous mes paupières refermées les visions entrevues : une ligne de bouleaux blancs qui ourle le tissu des jachères, une poussée de toits de chaume au revers d'un talus, un étang clair, sourire de la vallée, un vieux pont accoudé à sa berge, les lessives au vent dans les vergers joyeux, un chemin de terre où vont les vaches lentes, troupe énorme, docile à la baguette d'un enfant ; images des siècles, aspects éternels de la terre immobile que nous traversons avec le nuage et le vent.

Puis le soir descend sur nous ; la clarté des portières s'éteint, et notre course s'enfonce dans le long tunnel de la nuit, qui ne s'ouvrira que sur les lumières de la ville.

C'est Paris. Terme étrange de la route si loin commencée. Le tumulte citadin nous assaille ; une rame de métro nous happe ; mais un temps encore nous nous refusons à la vie, et serrant contre nous comme un précieux bagage les visions rapportées, nous prolongeons par un pieux silence l'émotion du pèlerinage à ce qui fut.

*Trins en Tyrol - Hiddensee Baltique, été 1936.*

ACHEVE D'IMPRIMER

LE 29 AVRIL 1938

PAR F. CHANTENAY

IMPRIMEUR A PARIS

## ***Notes***

*Sauf mentions contraire, les notes  
qui suivent sont la transcription des  
articles de l'encyclopédie libre  
« Wikipedia »*



## Notes : page 11

**Mon village :** Jules Marouzeau naquit à Fleurat le 20 mars 1878, il mourût à Iteuil, le 27 septembre 1964.

La commune de Fleurat commence au bord de la nationale 145 à l'échangeur avec la D912 au lieu dit les "Trois-et-Demi". Situé à trois lieues et demi (*17km environ*) de Guéret et La Souterraine, ce fut un carrefour sur la Route de St Jacques de Compostelle joignant Bourges à Limoges, puis un Relais de Poste où s'arrêtaient les diligences pour que chevaux et cochers reprennent des forces. Le relais a subi l'air du temps et de la vitesse: le bar et la station-service ne sont plus qu'un simple hameau au bord de la voie express.

Dès l'antiquité, les chars à boeufs gaulois, puis les courriers de César ont fait boire leur bête à la "*taberna*" des Trois-et-Demi sur la "*via*" menant de Garactus (*Guéret*) à Bretum (*Bridiers*). Un petit aqueduc romain, découvert sous une pierre plate, dans le pâturage des "Hercules" continue à apporter de l'eau au village.

Le père de Jules Marouzeau, ancien maçon-tailleur de pierre, tenait un commerce de vins, sa mère une épicerie. Après des études secondaires à Guéret puis des études supérieures à Paris, il est reçu second à l'agrégation de lettre de 1904. Il suit alors les cours de Louis Havet au Collège de France (étude de la critique des textes) et d'Antoine Meillet à l'école pratique des hautes études. En 1906, une thèse sur la place du pronom personnel sujet en latin lui vaut d'être diplômé de l'Ecole pratique des hautes études. En 1911, il reçoit le prix Volney pour ses publications philologiques. Il a épousé une Allemande, camarade d'études à Paris, en 1910. Il effectua un voyage en Italie et en Allemagne en 1911 et 1912. Il s'agit d'un voyage consacré à son oeuvre philologique : Jules Marouzeau souhaite procéder à la collation des manuscrits des *Dialogi* de Sénèque dont il prépare l'édition critique.

Les principaux manuscrits recensés sont conservés à Rome, Florence, Milan pour l'Italie ; à Breslau, Berlin, Wolfenbüttel pour l'Allemagne. Cette édition critique, qui succède à d'autres (oeuvres pour la plupart de philologues allemands), est destinée à remettre en cause l'importance relative accordée aux différents manuscrits dans la tradition de la bonne leçon. "Je crois pouvoir montrer que l'ensemble de ces manuscrits se prête à une classification méthodique qui permettra la détermination d'un nouvel archétype, aussi important que le *Mediolanus A*, considéré jusqu'ici comme la principale, presque unique source" (Archives nationales F17 17277), écrit Marouzeau au ministre de l'Instruction publique, dans sa lettre du 28 décembre 1911.

Pour appuyer sa démarche, il met en avant ses titres d'agrégé de l'Université, de docteur ès lettres, sa qualité d'élève de Louis Havet et le prix Volney qu'il vient d'obtenir. Il fait également intervenir Bernard Haussoulier qui dirige la section des sciences historiques et philologiques de l'Ecole pratique des hautes études. Dans sa lettre du 12 mars 1912 au ministre de l'Instruction publique, Haussoulier explique que les manuscrits que Marouzeau souhaite consulter sont considérés à tort comme des manuscrits détériorés et donc de moindre valeur. Il invite la commission à émettre un avis d'autant plus favorable que les missions latines sont moins nombreuses que les missions grecques, et propose que soit allouée à Marouzeau une somme de 1500 F (AN F17 17277).



Un mois jour pour jour après ce courrier, le 12 avril 1912, le ministre de l'Instruction publique prend enfin l'arrêté accordant une mission à Jules Marouzeau, avec une indemnité forfaitaire de 1500F. A l'arrêté est jointe une lettre de recommandation au bon accueil des représentants et agents diplomatiques de la France en Italie et en Allemagne. Son rapport donne en préambule l'itinéraire exact et l'état des dépenses engagées. En trois mois, Marouzeau, parti de Paris, séjourne successivement à Milan, Florence, Venise, Berlin, Breslau, Wolfenbüttel, et rentre à Paris par Hambourg et Cologne. Le reste du rapport est consacré aux résultats scientifiques de sa mission et fait toucher du doigt ce que les méthodes de travail de Marouzeau ont apporté de nouveau dans l'étude des textes antiques.

*Ces renseignements sont tirés d'une recherche et d'un texte écrit par Hélène Say, membre de la Société des Sciences Naturelles et Archéologiques de la Creuse*

## Notes : page 18

**Badinguet** : En 1840, Louis-Napoléon Bonaparte avait tenté un débarquement à Boulogne-sur-Mer, à la tête d'une cinquantaine de conjurés, pour renverser Louis-Philippe.



Arrêté, il avait été emprisonné à la forteresse de Ham, dans la Somme. Le 25 mai 1846 il s'en évada en empruntant les vêtements et les papiers d'un peintre qui, selon certains, s'appelait Badinguet.

D'autres prétendent que ce surnom lui vient d'un dessin humoristique de Paul Gavarni, sans rapport avec l'Empereur, paru dans le journal satirique le Charivari, et légendé "Eugénie, la femme à Badinguet". Comme l'Impératrice s'appelait Eugénie, les plaisantins ont fait un rapprochement qui n'était pas dans les intentions du dessinateur. Quoi qu'il en soit, le surnom de Badinguet lui est resté. On le retrouve dans la correspondance de Gustave Flaubert, ou encore chez les frères Goncourt.

**Émile de Girardin**, né à Paris le 22 juin 1806 et mort à Paris le 27 avril 1881, est un journaliste, publiciste et homme politique français. Théoricien du double marché, il est le fondateur de La Presse, quotidien parisien (1836), il réduit de moitié le prix de l'abonnement pour multiplier les souscripteurs et, par voie de conséquence, augmenter le nombre d'insertions publicitaires. L'autre grande innovation à mettre à son crédit fut la parution par *La Presse* des premiers romans-feuilletons (dont il partage l'invention avec Armand Dutacq, directeur du *Siècle*).



**Arago** : Ils étaient quatre frères Arago :

- François Arago, (1786 / 1853), savant et homme politique, le plus célèbre,
- Jean Arago, (1788 / 1836), général au service du Mexique ;
- Jacques Arago (1790 / 1855), écrivain et explorateur ;
- Étienne Arago, (1802 / 1892), écrivain et homme politique.



**François Jean Dominique Arago** : (26 février 1786, Estagel, Pyrénées-Orientales / 2 octobre 1853, Paris), est un astronome, physicien et homme politique français.

Il fait ses études à l'École polytechnique (Promotion X1803), à Paris. Remarqué par Laplace, il est nommé en 1805 secrétaire-bibliothécaire de l'Observatoire de Paris. En 1806, il est envoyé en Espagne avec Biot pour poursuivre le relevé du méridien de Paris. Pris dans la guerre en Espagne, il est fait prisonnier, s'évade plusieurs fois, et rentre à Paris en héros en 1809. Cette gloire lui permet d'être élu membre de l'Académie des sciences le 18 septembre 1809, à seulement vingt-trois ans.

La même année, il est choisi par Monge pour le suppléer comme professeur de géométrie analytique à l'École polytechnique, et prend le titre de professeur adjoint (de Monge) en 1812. Il restera vingt ans professeur dans cette école, démissionnant en 1830 lorsqu'il est nommé Secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences. Il crée en 1816 à Polytechnique un cours original et innovant d'"arithmétique sociale", donnant aux élèves des notions de calcul des probabilités, d'économie mathématique et de démographie.

Parallèlement, il poursuit sa carrière à l'Observatoire de Paris, qui dépendait du Bureau des Longitudes. Secrétaire-bibliothécaire en 1805, il est nommé membre-adjoint du Bureau des Longitudes en 1807, puis membre titulaire en 1822, à la mort de Delambre. En 1834, il prend le titre, dont il avait proposé la création au Bureau, de "Directeur des observations à l'Observatoire de Paris" (que dirigeait l'astronome Alexis Bouvard). A la mort de Bouvard, en 1843, il assurera de fait la direction de l'Observatoire jusqu'à sa mort.

En août 1829, son épouse décède, ce qui est peut-être une des raisons qui le font se tourner vers la vie publique, aussi bien sur le plan scientifique que politique. Il est élu Secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences le 7 juin 1830, puis remporte ses premiers mandats électifs (conseiller général de la Seine en septembre 1830, député des Pyrénées-Orientales en juillet 1831).

Les premiers travaux de physique d'Arago concernent l'optique. Il fait en 1810 une expérience importante, qu'il présente oralement à l'Académie des sciences le 10 décembre 1810 (il ne la consignera par écrit que juste avant sa mort, plus de quarante ans plus tard): il s'agissait de mesurer la vitesse de la lumière venant des étoiles, en comparant la valeur le matin à 6h et le soir à 18h. Étant donné qu'on n'observe pas d'étoiles pendant la journée, Arago faisait son expérience à ces heures-là. A 6h, quand on observe une étoile au zénith, la Terre s'en approche, on devrait mesurer  $c + V$ , où  $V$  est la vitesse de rotation de la Terre autour du Soleil ; à 18h, pour une autre étoile au zénith, la Terre s'en éloigne, on devrait mesurer  $c - V$ . Or l'expérience est négative, on mesure  $c$  dans les deux cas : on ne peut mettre en évidence par une expérience

terrestre le mouvement de la Terre autour du Soleil. Cette première expérience négative ouvrira la voie à la théorie de la relativité.

Arago, d'abord adepte de la théorie corpusculaire de la lumière, est convaincu par la théorie ondulatoire de son collègue Fresnel, qu'il aidera pour faire ses expériences à l'Observatoire ou présenter ses résultats à l'Académie des sciences. Avec Biot, il détermine l'indice de réfraction de l'air et d'autres gaz.

En 1825, il est chargé avec Dulong de déterminer la tension de la vapeur d'eau à des pressions dépassant 30 atm. Ses autres études sont consacrées à l'astronomie, au magnétisme et à la polarisation de la lumière. Il détermine, par exemple, le diamètre des planètes et a expliqué entre autres la scintillation des étoiles à l'aide du phénomène des interférences.

Touche à tout, il se mêle aux expériences de mesure de la vitesse du son et étudie les cuves sous pression. Il fait creuser le premier puits à Paris, dans l'actuel quinzième arrondissement. Il inspire à Foucault son expérience des miroirs tournants, qui permettra de mesurer la vitesse de la lumière avec précision.

Conscient de l'importance potentielle du procédé en astronomie, il promeut la photographie alors naissante en soutenant le daguerréotype mis au point par Daguerre : en janvier 1839, il présente devant l'Académie des sciences et l'Académie des beaux-Arts réunies les premiers clichés.

Arago est un orateur redoutable, capable de défaire les plus brillants contradicteurs. Il est aussi pédagogue et grand vulgarisateur scientifique. Afin de faire connaître les travaux de l'Académie des Sciences, il crée en 1835 les Comptes-rendus de l'Académie des Sciences, qui existent toujours: avant Arago, il n'y avait pas de transcription écrite des séances de l'Académie. Il donne aussi, de 1813 à 1846, un cours public d'astronomie populaire[1] qui remporte un immense succès.

Arago a aussi joué un grand rôle politique. Il remporte ses premiers mandats électifs en 1830-1831. Il fut pendant la monarchie de Juillet une des figures du parti républicain. Après la révolution de 1848, il a été ministre de la Guerre et de la Marine dans le gouvernement provisoire de la Seconde République, mis en place par Lamartine puis président de la Commission exécutive, assumant de fait durant un mois et demi une charge proche de celle de Chef de l'état. Il a contribué à ce titre à l'abolition de l'esclavage dans les colonies françaises. Il refuse par la suite de prêter à Louis-Napoléon Bonaparte le serment de fidélité exigé des fonctionnaires et préfère démissionner de son poste au Bureau des Longitudes. Le Prince-Président refuse sa démission. Après le Coup d'état de 1852 qui aboutit à la création du Second Empire, il démissionne de ses fonctions. Napoléon III demande à ce qu'il ne soit pas inquiété. Malade, souffrant de diabète et de diverses affections, Arago meurt l'année suivante. Il est inhumé au cimetière du Père-Lachaise (division 4).

La Royal Society lui décerne la médaille Copley en 1825, puis la Médaille Rumford en 1850

**François-Vincent Raspail** : chimiste, médecin et homme politique, naît à Carpentras (Vaucluse), le 29 janvier 1794. Il décédera à Arcueil (Val-de-Marne), le 7 janvier 1878.

Il fut candidat à l'élection présidentielle française de 1848. En 1830, Raspail, ardent républicain, se joint au peuple parisien insurgé lors des journées d'insurrection révolutionnaire, les Trois Glorieuses, qui le 29, 30 et 31 juillet renverront Charles X en exil. Sérieusement blessé sur une barricade, il sera décoré de la Croix de Juillet. À peine remis, l'insurgé fondera un journal d'opposition républicaine, Le Réformateur, et présidera la Société des Amis du Peuple. Elle sera dissoute en 1832 par le nouveau pouvoir qui le condamnera à quinze mois de prison et 500 francs d'amende pour « offense au roi ».



Il rompit avec l'Église et vint à Paris. Professeur aux collèges Stanislas et Sainte-Barbe, il fut chassé de l'enseignement en raison de ses opinions politiques. Ses recherches embrassant plusieurs disciplines le conduisirent à la découverte des microbes (qui ne fut reconnue que quarante ans plus tard !) et l'exposèrent aux persécutions de la science officielle.

En 1832, Raspail s'installe comme médecin et accède à la notoriété grâce à deux travaux : Essai de chimie microscopique, en 1830 suivi par le Nouveau Système de chimie organique, en 1833.

Préoccupé de questions sociales, le savant s'intéresse logiquement à la vie dans les prisons (« son second domicile ») et au travail dans les manufactures ('où trop de gens meurent avant l'âge').

Sous la Monarchie de Juillet, entre deux séjours en prison (qui ralentissent énormément ses travaux médicaux et sociaux), Raspail essaye de cultiver ces deux faces de sa personnalité. À Sainte-Pélagie où sont maintenant regroupés les prisonniers politiques, il prend la tête de l'« Association républicaine de défense de la liberté de la presse ».

En 1840, expert reconnu, sa déposition au procès de Marie Capelle, accusée d'avoir empoisonné son mari à l'arsenic fait grand bruit ("l'affaire Lafarge"). Il devra pourtant attendre 1843 pour voir publier son Histoire naturelle de la santé et de la maladie, suivie d'un Manuel annuaire de la santé en 1845. Ces deux ouvrages de vulgarisation lui assurent de confortables revenus. Il y donnera la recette d'un fameux élixir ; dans ces volumes, Raspail précise également sa théorie parasitaire (évoquant souvent des "helminthes" comme responsables des maladies), qui anticipe de manière remarquable la doctrine microbienne. Cependant sa pratique de l'art médical se veut militante : médecin des pauvres, il sera l'un des premiers propagateurs de l'hygiène et de l'antisepsie dans les classes populaires. Il préconise l'usage systématique du camphre sous différentes forme. Tout cela lui vaut l'hostilité des milieux officiels et une condamnation, en 1846, par la Faculté (une de plus...).

**Marie Lafarge :** Le 19 septembre 1840. Marie-Fortunée Lafarge, née Capelle est condamnée aux travaux forcés à perpétuité et à l'exposition sur la place publique de Tulle pour avoir empoisonné son époux, Charles Lafarge, 28 ans. Le procès fait grand bruit à l'époque. Toute la France et les autres pays en Europe suivent la destinée de cette « empoisonneuse » issue de la haute société, dont certains disent déjà qu'elle est innocente.

Marie Capelle descendait par sa grand-mère de Louis XIII et de Louis XIV. Sa grand-mère aurait été le fruit de la liaison entre Madame de Genlis et Philippe Égalité, duc d'Orléans. Cette ascendance allait avoir un impact considérable lors du procès de Marie Capelle en 1840 sous la monarchie de Juillet et le règne de Louis-Philippe d'Orléans. La presse, que le pouvoir avait muselé par les fameuses lois de septembre 1835, allait s'empresser de dénoncer cette « bâtarde orléaniste devenue empoisonneuse ». Et cela pouvait bien faire tomber le trône.

Née le 15 janvier 1816, Marie est rapidement orpheline de son père, tué dans un accident de chasse. Elle est élevée par ses tantes, qui lui donnent une éducation digne de son rang social : elle lit rapidement Lamartine et Georges Sand.

Marie épouse, à 23 ans, Charles Lafarge, « maître de forges » à Glandier sur la commune de Beyssac. Encombré par les difficultés financières, il savait qu'en épousant Marie Capelle, il recevrait une dot de 80 000 francs-or qui lui permettrait d'éviter la faillite.

Toujours présenté comme un « brave homme, un peu bourru », Charles Lafarge aurait été un personnage vil et corrompu, rongé par la violence et sujet à des crises d'épilepsie. Emma Pontier, cousine germaine de Charles Pouch-Lafarge rapportera que sa situation financière était connue de tout le pays : « il devait essayer un nouvel emprunt, trouver un mariage d'argent à faire ou ne plus revenir » !

Pour Marie, le changement est radical entre sa vie au château de Busagny et Beyssac : Charles Lafarge a en effet fait miroiter à sa fiancée qu'il était propriétaire du château de Pompadour en Corrèze ; mais lorsque le couple arrive au Glandier, Marie découvre un ancien monastère, infesté de rats et prétendument hanté.

Le Glandier est un ancien monastère fondé en 1219, suite à une donation d'Archambaud VI de Comborn, en expiation d'un crime. Ce monastère a été soutenu au cours des siècles par de nombreux bienfaiteurs. Abandonné et saccagé à la Révolution, il est acquis en 1817 par la famille Lafarge qui plante en aval une forge industrielle en 1834. Les chartreux rachèteront le Glandier aux Lafarge en 1860 et rebâtiront le monastère. Il abrite aujourd'hui un centre de soins.

Désespérée, Marie adresse une lettre à son époux, où elle lui propose de s'enfuir en lui laissant sa dot ; devant le refus de son époux, elle fait contre mauvaise fortune bon cœur et prend la maison en main tandis que Lafarge cherche de l'argent par monts et par vaux.

La bâtisse étant infestée par les rats, Marie décide de les empoisonner avec de l'arsenic. C'est un des domestiques, Denis Barbier petit escroc parisien rencontré à Paris par Charles



Lafarge qui se procure le produit, d'abord à la pharmacie Eyssartier à Uzerche. Barbier est un homme clef dans ce fait divers : c'est lui qui propagera la thèse de l'empoisonnement. Pendant ce temps Marie envoie des gâteaux à son époux.

Charles est à Paris, il vient d'obtenir un brevet qui lui permet de diminuer les frais de chauffage dans la fabrication du fer. Il revient en Corrèze . En décembre 1839, Marie expédie à son époux un gâteau qu'elle a elle-même confectionné. La pâtisserie, faite avec du lait non pasteurisé, voyage entre la Corrèze et Paris. Le 18 décembre 1839, Charles Lafarge tombe gravement malade ; revenu à Beyssac le 3 janvier, il y décède le 14 janvier 1840. Sa mère fait alors courir le bruit que Charles a été empoisonné par Marie, et prévient le procureur du Roi.

Le 15 janvier 1840, la police perquisitionne et découvre de l'arsenic partout : sur les meubles, les aliments, de la cave au grenier... Par ailleurs, sur les quinze analyses toxicologiques effectuées sur le corps de Charles Lafarge, les médecins de l'époque ne démontreront qu'une seule fois la présence « d'une trace minime d'arsenic ».

Huit mois après le décès de son époux, Marie Lafarge, âgée de 24 ans, est inculpée de meurtre par empoisonnement et comparait devant la Cour d'assises de Tulle. Elle est défendue par quatre avocats, Maîtres Paillet, Lachaud (né à Treignac), Desmont et Bac.

Le 3 septembre 1840, le procès débute et au fil des audiences, la foule est de plus en plus nombreuse et les badauds se bousculent dans la salle des pas perdus pour y assister. Des dizaines de témoins vont se succéder à la barre.

Entre une belle-mère machiavélique, voulant à tout prix préserver le patrimoine de la famille, et un avocat général borné, l'étau se resserre progressivement sur Marie.

La plaidoirie de Maître Paillet dure sept heures et le verdict tombe après les nombreuses batailles entre experts et contre-experts et sans d'ailleurs que l'auditoire ait été convaincu par l'accusation.

Malgré les analyses négatives effectuées par des chimistes de Tulle et de Limoges, démontrant l'absence de traces arsenicales, le ministère public persiste et demande une nouvelle autopsie du corps de Charles Lafarge. Orfila, doyen de la faculté de médecine de Paris, inventeur de la toxicologie et de l'appareil de Marsh qui détecte les traces d'arsenic, prince officiel de la science et royaliste convaincu proche du pouvoir orléaniste, est dépêché de Paris : à la surprise générale il décèle par des manipulations, considérées aujourd'hui comme étant douteuses, une quantité minime d'arsenic dans le corps du défunt. Aussitôt fait, il repart à Paris en emmenant dans ses bagages les réactifs utilisés pour la contre-expertise.

La présence de l'arsenic dans le corps de Lafarge est donc le fil rouge du procès.

Maître Théodore Bac l'a bien compris et tente le tout pour le tout : il demande à Raspail, brillant chimiste à Paris, de mettre sa pierre à l'édifice dans le système de défense. Raspail mettra trente six heures pour arriver à Tulle mais arrivera quatre heures après que le jury se fût prononcé... Il est trop tard pour démontrer une présence dite « naturelle » de l'arsenic dans tous les corps humains. L'arsenic confiné dans les os des individus est une réalité. Il aura néanmoins cette phrase restée fameuse : « on a trouvé de l'arsenic dans le corps de Lafarge ? Mais on en trouverait partout, même dans le fauteuil du président ! »

Le 19 septembre 1840, Marie Lafarge-Capelle est condamnée aux travaux forcés à perpétuité. Sa condamnation fait des remous jusqu'à Paris : Georges Sand écrit au peintre Delacroix et parle « d'affaire mal menée (...) et salement poursuivie par le ministère public ».

Elle est envoyée au bagne de Toulon ; la rapide dégradation de son état de santé conduira Louis-Philippe Ier à commuer sa peine en détention criminelle à perpétuité.

Transférée dans une des tours de la prison de Montpellier, elle contracte la tuberculose et est libérée par le prince-président Louis-Napoléon Bonaparte en 1852. Elle décèdera le 6 septembre de la même année.

Durant toute la durée de son emprisonnement, elle écrit un journal intime d'une grande qualité littéraire, publié sous le titre "Heures de prison" (éditions Librairie nouvelle).

« Coup monté », « erreur judiciaire », « crime parfait » ... « L'affaire Lafarge » restera pour l'opinion publique une des plus grandes énigmes judiciaires, à l'image de « l'affaire Dreyfus » ou de « l'affaire du collier de la reine ». Écrivains, journalistes, juristes s'intéressent encore aujourd'hui à cette mort suspecte. En 1937, « L'affaire Lafarge » a même été adaptée au cinéma par le réalisateur Pierre Chenal...

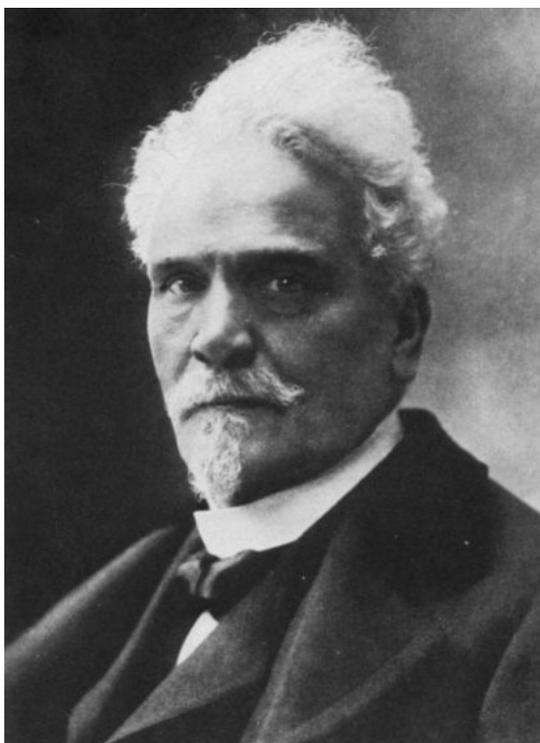
Une enquête, menée en 1978, aurait démontré que Charles Lafarge serait en réalité mort de la fièvre typhoïde, dont le bacille était, à l'époque, mal identifié.

**Henri de Rochefort-Luçay** : né à Paris le 30 janvier 1831, mort à Aix-les-Bains (Savoie) en 1913, mieux connu sous le nom d'Henri Rochefort, est un journaliste et un homme politique français.

Titulaire en 1849 du baccalauréat, il est un admirateur de Victor Hugo et renonce vite aux études médicales auxquelles le destinait son père, le comte de Rochefort-Luçay, auteur dramatique lui-même, connu sous le nom d'Armand de Rochefort. Il débute une carrière d'employé à l'Hôtel de Ville qui lui laissera au moins le temps d'aiguiser sa plume. Il se tourne rapidement vers le journalisme en fondant avec Jules Vallès la Chronique parisienne, qui ne dure que quelques numéros. Il entre en 1856 au Charivari, chargé de la rubrique théâtre. Malgré une promotion en 1860, il démissionne de la ville de Paris dès que ses revenus littéraires le lui permettent.

Son œuvre théâtrale, une vingtaine de vaudevilles, connaît quelques succès sans marquer la postérité. Prenant pied peu à peu à la rédaction politique du Charivari, sa carrière de journaliste, en revanche, progresse régulièrement. Il contribue également au Nain jaune en 1863.

C'est en entrant au Figaro qu'il oublie sa particule. À l'époque, la presse est sévèrement contrôlée, le Figaro n'a pas encore payé le cautionnement qui autorise à aborder les sujets politiques. Henri Rochefort se limite donc à la vie littéraire. Il s'en approche pourtant en ne ménageant pas les pièces du duc Charles de Morny ou en déclarant son admiration pour l'exilé Hugo. Il quitte le Figaro pour rejoindre le Soleil avant de réintégrer le Figaro avec un salaire quadruplé. Le ton d'Henri Rochefort n'est pas toléré bien longtemps par l'Empire, et il doit quitter le journal.



Henri Rochefort durant sa détention au Fort de l'Île-d'Yeu approuvera la création d'un conseil de famille dirigé par son beau-frère Jean Marie Gorges, mari de sa sœur Caroline et ensuite par son secrétaire Olivier Pain. Il se maria 3 fois, mais eut 3 enfants avec Jeanne Renault, sa première épouse : Noémie (sa préférée) mariée au peintre suisse Frédéric Dufaux, Henri Maximilien sans descendance, Octave qui réussit brillamment l'École Centrale et devint professeur de Physique Chimie à l'université de Cordoba (Argentine). Il existe encore des descendants mâles de Henri Rochefort.

#### La Lanterne

La loi sur la presse devenant plus libérale, il décide de fonder son propre journal : La Lanterne, en mai 1868. Imprimé à 15 000 exemplaires, il faut lancer des tirages supplémentaires pour atteindre les 100 000 exemplaires vendus. L'éditorial du premier numéro restera célèbre : « La France compte 36 millions de sujets, sans compter les sujets de mécontentement... » L'indifférence affichée par le pouvoir ne résiste pas longtemps au succès du journal. Après une interdiction à la vente publique, il est attaqué en justice et sévèrement condamné (amendes et prison). Rochefort rejoint alors à Bruxelles l'autre ennemi de Napoléon-le-Petit : Victor Hugo, qui le loge plusieurs mois.

En France, on continue de se délecter de La Lanterne, vendue clandestinement. Protégé par son exil, Rochefort adopte un ton encore plus acerbe dans ces critiques de l'Empire. L'ennemi juré des bonapartistes est sollicité par les électeurs parisiens lors des élections législatives de 1869, mais il est battu par Jules Favre (auquel se rallient les bonapartistes). En novembre, il est élu au siège laissé vacant par Gambetta.

#### La Marseillaise

Le 19 décembre 1869 sort le premier numéro de son nouveau journal, La Marseillaise. Le quotidien accueille les collaborations de Eugène Varlin, Jules Vallès, Paschal Grousset et de Victor Noir. Celui-ci est assassiné le 10 janvier 1870 par Pierre Bonaparte. Les obsèques ont lieu le 12 janvier 1870, suivies par 100 à 200 000 personnes en colère. Pour certains, Rochefort rate à ce moment une occasion de renverser l'Empire.

Le gouvernement parvient à lever l'immunité parlementaire du député et dans la foulée obtient sa condamnation à six mois de prison. Il est conduit à la prison Sainte-Pélagie, où il est plutôt bien traité et peut continuer à écrire pour La Marseillaise et discuter avec ses camarades détenus Paschal Grousset et Olivier Pain. C'est du fond de sa cellule qu'il apprend la déclaration de guerre de la Prusse. Par patriotisme et par prudence, espérant sa libération proche, il suspend la La Marseillaise, on préfère pourtant le maintenir en prison.

#### La République

Napoléon III s'est rendu, la République est proclamée le 4 septembre, Rochefort est libéré le même jour et porté en triomphe auprès du gouvernement provisoire qui siège à l'Hôtel de Ville. Le « gouvernement de la Défense nationale » est composé exclusivement des députés de Paris ou de députés ayant été élus à Paris mais ayant opté pour un autre département (Gambetta, Jules Simon). C'est donc de droit qu'Henri Rochefort est membre du Gouvernement de la Défense nationale. Seuls les généraux Louis Jules Trochu et Auguste Le Flo ne sont pas des élus, mais considérés par les républicains modérés comme des anti-bonapartistes. En fait, les électeurs de Rochefort sont heureux de le voir au Gouvernement, car il est la caution de l'extrême gauche contre qui s'est faite cette révolution du 4 septembre. À la suite de l'émeute du 31 octobre, de nouveau confronté à une situation critique, il démissionne prudemment et se dégage de la vie politique jusqu'en janvier 1871, préférant se contenter de fréquenter des amis comme l'éditeur Hetzel ou Edmond Adam et sa femme Juliette Adam. L'armistice du 26 juillet, qu'il rejette, et l'annonce d'élections début février lui fait reprendre la plume en créant Le mot d'ordre. Dès le 5 février, il est solidement élu de même que ceux qu'il soutient.

### La Commune

Il doit rejoindre l'Assemblée à Bordeaux, celle-ci est défaitiste, il en démissionne donc rapidement. Il rentre trop tard à Paris pour assister aux débuts de la Commune. Son attitude alors devient plus complexe, sans croire à la victoire, il refuse la défaite. Sans condamner la Commune, il la soutient de moins en moins, et se fait de plus en plus critique. Dans le Mot d'ordre, les critiques de Thiers et des Versaillais sont vives, mais les communards, notamment ses anciens amis comme Paschal Grousset, ne sont pas épargnés.

En mai, il réussit à échapper aux Communards mais il est arrêté à Meaux et livré aux Versaillais. Le procès a lieu en septembre, Rochefort est condamné à vie à la déportation en enceinte fortifiée. Ses amis (dont Victor Hugo) tentent d'amoindrir sa peine et obtiennent de Thiers qu'il s'engage à protéger Rochefort.

### La prison

D'abord interné à la prison Saint-Pierre à Versailles, Rochefort est envoyé à Fort Boyard où il retrouve Paschal Grousset. Les premières déportations ont lieu en mai, puis, en juin, Rochefort voit partir ses camarades Grousset, Pain et Jourde. Il est transféré à Oléron où il rencontre Henri Messenger, et découvre le sort d'un groupe d'insurgés algériens arrêtés en 1871 lors de la révolte des Mokrani qui deviendront bientôt les kabyles du Pacifique. Toujours grâce à l'entremise de ses influents amis de l'extérieur, Rochefort est transféré à Saint-Martin-de-Ré où il peut écrire un roman. Il est même autorisé à épouser la mère de ses enfants gravement malade. En janvier 1873, Rochefort voit partir Achille Ballière.

### La déportation

La démission de Thiers retire à Rochefort toute protection. Malgré l'insistance de Victor Hugo qui écrit au duc de Broglie, la déportation est devenue inévitable et le 8 août, Rochefort est embarqué à bord de « la Virginie », dans le même convoi qu'Henri Messenger et Louise Michel, avec qui il échangera des poésies. Sévèrement malade durant tout le voyage, Rochefort est plutôt bien traité par le capitaine Launay et peut contribuer à améliorer le sort de ses camarades.

Arrivé le 8 décembre 1873 à Nouméa, en Nouvelle-Calédonie, Rochefort, comme tous les déportés en enceinte fortifiée, est débarqué à la presqu'île Ducos. Il se tient à l'écart de ses co-détenus, vit dans la case de Paschal Grousset, qu'il partage aussi avec Olivier Pain. Les trois compagnons ne tardent pas à préparer une évasion, profitant en cela d'un régime de surveillance relativement libéral. Le 19 mars 1874, à la nuit tombée, Rochefort, Grousset et Pain atteignent à la nage l'îlot Kuauri qui n'est pas surveillé. Les déportés libres Charles Bastien, Achille Ballière et François Jourde viennent les chercher à bord d'une barque pour rejoindre le PCE, un navire britannique qui doit appareiller le lendemain pour Newcastle en Australie.

Malgré quelques difficultés l'évasion réussit et les fuyards parviennent en Australie le 27 mars. Rochefort s'empresse de prévenir Edmond Adam qui lance une souscription destinée à payer les frais et à financer le retour des évadés en Europe. Rochefort partage alors assez inéquitablement la somme reçue. Les évadés se séparent. Olivier Pain et Rochefort choisissent de rejoindre le plus tôt possible le Royaume-Uni en passant par l'Amérique. Ils embarquent donc à bord du « Cyphrénès » dans lequel Jourde et Ballière ont aussi réussi à prendre place jusqu'aux îles Sandwich (Hawaï) avec une escale aux îles Fidji. Ils embarquent alors vers San Francisco d'où ils rejoignent New York. Rochefort, sollicité par le New York Herald pour rapporter le récit de la déportation, s'empresse d'accepter. Rochefort et Pain parviennent enfin à Londres le 18 juin 1874 où ils sont accueillis par les communards exilés. Ce sera la seule évasion réussie de toute l'histoire du bagne de Nouvelle-Calédonie.

L'amnistie

Il serait à l'origine de l'emploi du terme opportuniste pour désigner les députés, notamment Gambetta, qui attendent le moment opportun pour voter l'amnistie. Celle-ci étant enfin votée le 11 juillet 1880, il peut rentrer à Paris. Son arrivée donne lieu à un triomphe, presque à une émeute. Il reprend son activité de polémiste avec L'Intransigeant, qui paraît dès le 14 juillet et rencontre un grand succès qui permet à Rochefort d'engager nombre d'anciens déportés. L'Intransigeant porte la voix des anciens communards mais bien vite, c'est son tour d'être la victime d'une campagne de presse comme il en a tant menées.

Son absence aux funérailles d'Albert Joly (1844-1880) fournit l'occasion à ses adversaires d'accuser Rochefort d'ingratitude. On reparle alors des 25 000 F de la souscription que Rochefort n'a pas remboursés et qu'il aurait inéquitement répartis entre les évadés. Des proches comme Paschal Grousset ou Henry Bauër contestent les rôles que Rochefort se donne dans la déportation, puis dans l'évasion, mais c'est l'engagement de Rochefort dans le boulangisme qui va sceller la rupture avec ses anciens amis.

Henri Rochefort se rapproche progressivement du boulangisme et de l'extrême droite. Il rejoint le Comité républicain de protestation nationale, puis entre au comité directeur de la Ligue des patriotes. Il est l'un des plus forts soutiens au boulangisme triomphant aussi bien intellectuellement que financièrement.

Lorsque qu'éclate l'affaire Dreyfus, il laisse libre court à son antisémitisme pour mener campagne avec les « anti », mais déjà sa popularité est largement entamée auprès des classes populaires. Bientôt, il ne pourra plus honorer le mur des Fédérés sans subir les quolibets des parisiens.

Il continue inlassablement son activité de polémiste et, sans grand discernement, mène des combats contradictoires pour lesquels le goût de la formule l'entraîne souvent vers l'insulte. En 1913, c'est un homme isolé, que bien peu regretteront, qu'on enterre civilement, Rochefort étant jusqu'au bout resté fermement anticlérical.

**Crise du 16 mai 1877 :** Au cours de la III<sup>e</sup> République, et alors que la Commune de Paris est encore dans les esprits, les républicains (conduits par Ferry et Léon Gambetta) ne cessent de gagner du terrain. Ils finissent par l'emporter en proposant d'en finir avec les insurrections par l'instauration d'un régime démocratique. Thiers se rallie à eux, et leur coalition fait voter en 1875 trois lois constitutionnelles. Ces textes instaurent bien un régime républicain et parlementaire, mais laissent au président des pouvoirs forts et font du Sénat une seconde chambre modératrice.

L'audience des républicains grandit : ils gagnent les élections de 1876. Ces élections donnant pourtant des résultats contradictoires : Sénat : les monarchistes ne conservent que deux voix de majorité en janvier (151 contre 149 républicains) ; Chambre : large victoire des républicains en mars (350 sièges contre 80 monarchistes et 75 bonapartistes) Refusant ce verdict électoral, Mac-Mahon tergiverse plusieurs mois avant de nommer le républicain Jules Simon à la tête du gouvernement. Le conflit entre la chambre et les deux autres instances de pouvoir apparaît inévitable.

Sous prétexte que Jules Simon (président du conseil et républicain modéré) ne s'est ni opposé à un vote des députés hostiles aux manifestations "ultramontaines" (favorables au pape), ni aux attaques anticléricales de Gambetta, le Président Mac-Mahon le blâme officiellement, suscitant sa démission. En effet pour Mac-Mahon, il est un dirigeant élu, responsable devant le pays : il ne peut se permettre d'être neutre. Pour cette raison, il estime que le gouvernement doit suivre ses vues et qu'il est nécessaire d'avoir sa confiance. Pour les républicains, au contraire,

c'est la chambre qui est l'organe prépondérant, et c'est donc d'elle que doit émaner le gouvernement.

Mac-Mahon, qui était poussé par son entourage et par la droite bonapartiste, envoya le 16 mai 1877 une lettre à Jules Simon, publiée aussitôt au Journal officiel. Le président de la République lui reprochait, là encore, son silence, devant certains votes de la Chambre des députés, infligeant une sorte de blâme au président du Conseil. Mac-Mahon s'estimait clairement responsable devant le pays, et opposait donc la souveraineté du président et celle des élus, suscitant un conflit de principes sur les responsabilités respectives des deux fonctions. Il interprétait aussi à sa manière la Constitution ; un nouveau problème était posé.

**Mac-Mahon** installe alors un nouveau gouvernement d'Ordre moral dirigé par Albert de Broglie. C'est l'ordre ancien contre l'ordre nouveau qui s'affrontent. La chambre refuse d'accorder sa confiance au gouvernement : Mac-Mahon, toujours aussi conciliant, la dissout. Les nouvelles élections législatives du 14 octobre partagèrent le corps électoral de manière assez égale : 54% des voix pour les républicains, 46% pour les monarchistes. Les républicains perdaient 40 sièges, ils n'étaient plus que 323, au profit des conservateurs qui passaient de 160 à 208, nombre dont les bonapartistes représentaient exactement la moitié. Mais les républicains avaient toujours une majorité à la Chambre des députés.

C'est le désaveu : Mac-Mahon doit se soumettre comme l'avait exigé Léon Gambetta au moment de la dissolution : « Quand la France aura fait entendre sa voix souveraine, il faudra se soumettre ou se démettre. » Mac-Mahon rappelle le républicain modéré, Jules Dufaure, qui avait déjà été président du conseil en 1876, et accepte l'interprétation de la constitution que celui-ci lui soumet.



Les ministres sont responsables devant la Chambre des députés (le Sénat obtient de contrôler les ministres suite à la crise institutionnelle de 1896) ; Surtout, le droit de dissolution doit rester exceptionnel. Il n'est d'ailleurs plus employé de toute la Troisième République. Même le Maréchal Pétain, en 1940, n'osa pas dissoudre.

La crise du 16 mai donne l'interprétation définitive des lois constitutionnelles de la Troisième République. Le régime est définitivement et absolument parlementaire moniste. Dans la mythologie républicaine, la tentative de coup de force de Mac-Mahon est à ranger avec le 18 Brumaire ou le 2 décembre 1851, dans les démonstrations de la force honnies par une République qui ne conçoit pas de concilier fort pouvoir exécutif, démocratie et république.

**Léon Gambetta** : naît le 2 avril 1838 à Cahors. Il appartient à une famille de commerçants prospères. Son grand-père, Baptiste, originaire de Ligurie, a ouvert un épicerie, le Bazar génois, reprise et développée par son fils, Joseph. Ce dernier épouse une fille de pharmacien, Marie-Magdelaine Massabie. Léon Gambetta est admis comme interne au petit séminaire. En 1849, il est victime d'un accident et perd son oeil droit. Il poursuit ses études au Lycée de Cahors et obtient le baccalauréat ès lettres. Il s'inscrit ensuite à la faculté de droit de Paris, en 1857 et obtient sa licence en 1860. Il fréquente également les milieux républicains qui se réunissent au café Voltaire. Entre-temps, en 1859, il demande et obtient sa naturalisation.

En tant que jeune avocat, il est accepté à la Conférence Molé. Il devient le collaborateur d'Adolphe Crémieux et se lie avec Clément Laurier et Jules Ferry. Il se rapproche également des députés de l'opposition : Jules Favre, Emile Ollivier, Ernest Picard, Alfred Darimon et Louis Hénon. Il participe à la campagne électorale de 1863 et approuve le discours de Thiers sur les "libertés nécessaires". Il devient l'ami d'Eugène Spuller et d'Arthur Ranc, fréquente Allain-Targé et Challemel-Lacour.

Le procès Baudin, en 1868, le fait connaître[4]. Chargé de la défense de Charles Delescluze, Gambetta prononce une plaidoirie politique dans laquelle il critique le régime du Second Empire et le coup d'Etat du 2 décembre. Delescluze est condamné à six mois de prison et 2000 francs d'amende, mais l'effet politique du discours fait de Gambetta un espoir du parti républicain.



A l'occasion des élections législatives de 1869, Gambetta décide de se présenter dans la première circonscription de la Seine, dont le centre est le quartier populaire de Belleville, habité par des commerçants, des artisans et des ouvriers de petites entreprises. Le programme électoral, connu sous le nom de "programme de Belleville" est rédigé par le comité républicain de Belleville. De tonalité assez radicale, il réclame l'extension des libertés publiques, la séparation des Églises et de l'Etat, l'élection des fonctionnaires, la suppression des armées permanentes et des réformes économiques. Il accepte également de se présenter à Marseille. Au même moment, il est initié dans la loge La Réforme, à laquelle appartiennent également Gustave Naquet et Maurice Rouvier. Arrivé en tête au premier tour à Belleville et à Marseille, il choisit cette dernière pour le second tour et en devient le député. A la Chambre, il s'oppose à Émile Olivier.

A la suite de la défaite de Sedan, la République est proclamée le 4 septembre 1870. Les députés de la Seine forment un gouvernement provisoire, présidé par le général Trochu. Gambetta prend le ministère de l'Intérieur. Il révoque les préfets du Second Empire et nomme à leur place des militants républicains, avocats ou journalistes. La situation militaire continue de se dégrader. Paris et la plupart des membres du gouvernement provisoire sont encerclés le 19 septembre 1870. Certains autres membres, dont Adolphe Crémieux, ont été cependant envoyés à Tours, où ils forment une Délégation. Le 7 octobre, Gambetta, accompagné de Spuller, quitte Paris en ballon. Il arrive à Tours le 9. Gambetta s'approprie alors le fonction de ministre de la Guerre, qu'il cumule avec le ministère de l'Intérieur. Il nomme Charles de Freycinet "délégué du ministre auprès de département de la Guerre", le 11 octobre. Gambetta doit également faire face à l'agitation de républicains radicaux dans certaines villes, comme Lyon, Marseille et Toulouse.

Devant l'avancée de l'armée prussienne, la Délégation doit quitter Tours et s'installer à Bordeaux, le 9 décembre 1870. La situation se dégrade lorsque Jules Favre signe, pour le gouvernement provisoire, un armistice de vingt-et-un jours avec Bismarck, le 29 janvier. Le 1er février, un membre du gouvernement provisoire, Jules Simon, est envoyé à Bordeaux. Gambetta démissionne, le 6 février 1871.

Après 1871, Gambetta contribue, par ses voyages et ses discours, à faire accepter la République. Il conclut une alliance tacite avec Thiers, qui permet le vote des lois constitutionnelles de 1875. Il devient le principal leader de l'opposition et joue un rôle

déterminant après la crise du 16 mai 1877. Au cours de cette période, il met en place un système de conquête du pouvoir. A l'assemblée nationale puis à la Chambre des députés, il siège avec ses amis de l'Union républicaine dans des commissions parlementaires importantes. Il devient président de la Chambre des députés en 1879. Ses deux journaux, La République française et La Petite République française, diffusent les idées républicaines modérées. Il met en place ou fédère un réseau d'associations, de comités et de cercles.

Sa popularité provoque l'inquiétude de certains de ses alliés. Les ferrystes, les libéraux républicains et le président de la République Jules Grévy s'inquiètent de ses tendances au pouvoir personnel. Les radicaux (Clemenceau) le trouvent trop modéré. Lorsqu'il parvient à être président de la Chambre, de janvier 1879 à novembre 1881, il s'aliène une partie de la gauche sans arriver à rassurer la droite.



La campagne pour les élections législatives de 1881 oppose essentiellement les radicaux aux républicains modérés. Le scrutin est remporté par les proches de Gambetta. Jules Ferry et les responsables de la Gauche républicaine décident de s'entendre avec lui. Gambetta doit entraîner à sa suite les hommes de l'Union républicaine et les détacher de l'extrême gauche.

Gambetta est nommé président du Conseil le 14 novembre 1881. A l'origine, il souhaitait mettre en place un cabinet d'union républicaine, qui aurait rassemblé tous les grands chefs du mouvement, sauf les radicaux. En raison du refus de Léon Say, Freycinet et Ferry, il compose un cabinet Union républicaine, constitué de membres jeunes et relativement peu connus. Gambetta prend aussi le portefeuille des Affaires étrangères. Les autres ministres sont Cazot

(Justice), Waldeck-Rousseau (Intérieur), Allain-Targé (Finances), Paul Bert (Instruction publique), Raynal (Travaux publics), Campenon (Guerre), Gougeard (Marine). L'Agriculture (Devès) est séparé du Commerce (Maurice Rouvier). Le secrétariat des Beaux-Arts devient un ministère à part entière ; il est confié à Antonin Proust. Cochery est nommé aux Postes et Télégraphes. Le gouvernement compte enfin neuf sous-secrétaires d'Etat, dont Eugène Spuller (Affaires étrangères) et Félix Faure (Commerce et Colonies).

Le nouveau cabinet marque plusieurs innovations significatives. L'Agriculture devient un ministère à part entière. Les Colonies sont détachées de la Marine et rattachées au Commerce. La constitution d'un ministère des Arts est une nouveauté importante, destinée à répandre le goût de la culture et des arts dans les classes populaires. Elle marque la naissance d'une politique culturelle ambitieuse et démocratique.

Le gouvernement a plusieurs projets de réformes : réorganisation judiciaire, réduction du service militaire, loi sur les associations, création d'institutions de prévoyance et d'assistance, réforme des sociétés financières, développement de l'éducation nationale, réforme des rapports entre l'Etat et les Églises.

L'attitude autoritaire de Gambetta vis-à-vis de la Chambre blesse les parlementaires. La circulaire Waldeck-Rousseau aux préfets et la nomination de personnalités ralliés récemment à la République à des postes importants sont particulièrement critiqués. La circulaire Waldeck-Rousseau visait à affranchir l'administration de la pression des députés. Considérée comme jacobine, elle est critiquée par les républicains libéraux.

Le 14 janvier 1882, Gambetta dépose un projet de réforme constitutionnelle, qui propose de changer le mode de scrutin et de l'inscrire dans la Constitution. Il prévoit aussi d'élargir la base électorale du Sénat et de limiter ses pouvoirs financiers. Le projet est repoussé, certains républicains ayant voté avec les conservateurs. Le gouvernement tombe le 30 janvier 1882 et Gambetta meurt quelques mois plus tard, le 31 décembre 1882. L'échec de son gouvernement montre le refus, par la Chambre, d'un exécutif fort.

Léon Gambetta est inhumé au cimetière du Château, à Nice, où sa famille s'était installée.

## Notes : page 20

**Martin Nadaud** : né le 17 novembre 1815 dans le hameau de La Martinèche, à Soubrebost (Creuse), et mort le 28 décembre 1898 au même endroit, est un maçon et un homme politique français.

Fils de cultivateurs, Léonard Nadaud et Marie Julien, son père tient à ce que son fils ait de l'instruction, malgré l'opposition de sa femme et du reste de la famille. Le 26 mars 1830, à l'âge de 16 ans, Martin part à Paris avec son père, comme maçon de la Creuse. Il découvre alors les conditions de travail de ses semblables : journées de 12 à 13 heures, travaux dangereux sur les échafaudages, malnutrition, logements insalubres... Il réchappe lui-même à plusieurs accidents. À 19 ans, il est chef d'atelier.

Soucieux de parfaire son instruction, il fréquente les cours du soir et, à partir de 1838, en assure un pour ses jeunes compagnons. Il fréquente les réunions socialistes, découvre avec intérêt les doctrines de Cabet et adopte les idées communistes.

Il se marie le 23 février 1839 avec Jeanne Aupetit. Sa fille unique, Désirée, naît en 1845 (mariée avec Victor Bouquet, dont elle eut 3 enfants: Marie, Hélène et Louis). Il fréquente le socialiste Pierre Leroux et, en 1840, se retrouve parmi les meneurs de la manifestation ouvrière de la plaine de Bondy.

Après la révolution de février 1848, il préside le club des habitants de la Creuse à Paris et commence à se faire connaître. Sa popularité dans les milieux de l'émigration comme son aisance à parler en public en font, aux débuts de la Seconde République, un délégué à la commission du Luxembourg, un conseiller prud'homme et un candidat à la Constituante de 1848.

D'abord battu une première fois, le 23 avril 1848, il est élu le 13 mai 1849 député de la Creuse, le 4<sup>e</sup> sur 6, à l'Assemblée législative par 15 240 voix sur 39 471 votants et 73 014 inscrits. À l'époque, il travaille sur le chantier de la mairie du 12<sup>e</sup> arrondissement. Siégeant à la Montagne, sur les bancs des républicains socialistes, il intervient fréquemment à la tribune, votant contre l'expédition de Rome, la loi Falloux-Parein sur l'enseignement et la loi restreignant le suffrage universel, et s'oppose à la politique de Louis Napoléon Bonaparte. Il présente également une proposition de loi relative aux expropriations nécessitée par les grands travaux publics de l'époque. Lors du coup d'État du 2 décembre 1851, il est arrêté dans la nuit. Sa femme meurt le 21 décembre de cette même année.

Le 9 janvier 1852, il est banni par décret et s'exile en Belgique, avant de partir pour Londres, où il reprend son métier de maçon. Le 29 février 1852, il réunit sur son nom 707 voix contre 22 266 à Sallandrouze de Lamornaix, le candidat officiel, lors des élections au Corps législatif dans la 2<sup>e</sup> circonscription de la Creuse. Sa santé se dégradant, et ayant appris l'anglais, il devient instituteur à Londres et à Brighton en 1855, puis professeur de français à l'École



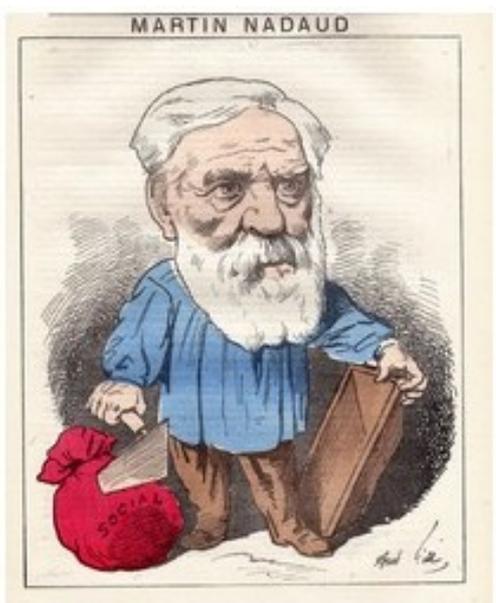
militaire de Wimbledon. Il fréquente d'autres exilés comme Victor Hugo, Louis Blanc, Étienne Cabet et Pierre Leroux.

Quand éclate la guerre entre la France et la Prusse, il regagne son pays et collabore au Réveil de Delescluze. Le 6 septembre 1870, Léon Gambetta le nomme préfet de la Creuse. Candidat républicain radical à l'Assemblée nationale le 8 février 1871, il échoue cependant à y conquérir un siège de député, obtenant 10 4364 voix sur 50 111 votants. Il échoue de même dans la Seine lors des élections complémentaires du 5 juillet. En revanche, le 25 juillet, il est élu conseiller municipal de Paris par le quartier du Père-Lachaise (20e arrondissement). A ce poste, il se mobilise sur la question ouvrière et pour la relance de l'activité du bâtiment, mais aussi la reconstruction de l'Hôtel de Ville), l'amélioration de l'hygiène et la construction d'un métro.

Il entre à la Chambre des députés le 20 février 1876 comme député républicain de l'arrondissement de Bourgneuf, ayant obtenu 4083 voix sur 8002 votants et 10 717 inscrits. Siégeant à l'extrême-gauche, il fait partie des 363. Le 25 novembre 1876, aux côtés d'autres parlementaires (Boysset, Barodet, Margie, Lockroy, Madier de Montjau, Louis Blanc, Georges Perin, Floquet, Turigny, Ordinaire et Duportal) il demande la suppression du budget des cultes.

Réélu le 14 octobre 1877 par 4311 voix sur 7081 votants et 10 766 inscrits, il reprend sa place sur les bancs de la majorité républicaine. Tout en défendant les idées socialistes, il se rapproche de l'Union républicaine de Gambetta, collaborant à la République française. Réélu à Bourgneuf le 21 août 1881 par 5177 voix sur 5664 votants et 11 154 inscrits, il se rapproche encore de la politique des gouvernements opportunistes et se fait élire par la Chambre au poste de questeur, qu'il occupe jusqu'à la fin de la législature.

Candidat de la liste républicaine le 4 octobre 1885, il est réélu député de la Creuse, le 1er sur 4, par 33 020 voix sur 52 403 votants et 77 888 inscrits. Réélu aux fonctions de questeur, il soutient la politique des différents ministères à la Chambre



Comme député, il défend l'instauration de retraites ouvrières en 1879, de protections contre les accidents de travail, sur lesquels il intervient à plusieurs reprises (1881, 1883 et 1888) pour faire reconnaître la responsabilité de l'employeur (loi de 1898). Il demande aussi l'amnistie des Communards et se bat pour le développement d'un enseignement laïc dans chaque département, soutenant la loi du 28 mars 1882 (loi Ferry) sur l'instruction publique. Comme élu local, sa grande fierté est d'avoir obtenu la réalisation de la ligne de chemin de fer de Bourgneuf à Vieilleville inaugurée en 1883.

Il se présente encore aux élections sénatoriales de 1894, mais subit un net échec. Il consacre ses dernières années à l'écriture. Il meurt dans son village natal en 1898. Il est enterré à Soubrebost, en présence

d'une grande foule et de la plupart des personnalités locales, le député socialiste Antonin Desfarges, le sénateur-maire radical de Guéret Ferdinand Villard, le préfet radical-socialiste Edgar Monteil et le président de la Libre pensée de Pontarion Laurent.

## Notes : page 39

**Aristide Boucicaut** : né le 14 juillet 1810 à Bellême et mort le 26 décembre 1877 à Paris, est un commerçant français.

Aristide Boucicaut a débuté sa carrière commerciale comme simple commis chapelier dans la boutique paternelle à Bellême qu'il quitte en 1828 pour suivre comme associé un marchand d'étoffes ambulancier. En 1829, il entre comme vendeur au Petit Saint-Thomas, rue du Bac à Paris. Devenu chef de rayon, il épouse, en 1836, Marguerite Guérin, une employée de la maison. En 1852, il s'associe au propriétaire d'un magasin de mercerie et de nouveautés à l'enseigne du « **Bon Marché** », sis rue de Sèvres, et se lance d'emblée dans la distribution de masse qui devait, en l'espace de quelques années, révolutionner le commerce de fond en comble. En 1863, il rachète les parts de participation de son associé Paul Videau et reste seul propriétaire de l'affaire. Le Bon Marché va alors rapidement décupler son chiffre d'affaires, passant d'un commerce de 4 rayons avec 12 employés à 450 000 francs de chiffre d'affaires au plus gros grand magasin du monde avec 1 788 employés.

L'idée du concept de grand magasin est venue à Aristide Boucicaut suite à l'Exposition universelle de 1855, où il s'était perdu. Cherchant à recréer l'expérience de profusion de biens qu'il y avait connue, il a inventé les notions de libre accès pour le consommateur sans obligation d'acheter, le prix fixe déterminé par étiquetage qui élimine le besoin de marchander, un assortiment très étendu vendu en rayons multiples laissant à la clientèle la possibilité de se perdre pour déambuler et dénicher de bonnes affaires, une politique de bas prix assise sur une marge de profit réduite et une prompt rotation des marchandises, la possibilité de retourner et d'échanger la marchandise insatisfaisante et des soldes à intervalles réguliers. Le Bon Marché offrait en outre de nombreux agréments à sa clientèle : magasin équipé d'ascenseurs, livraison à domicile, buffet et journaux gratuits, ballons distribués aux enfants. L'usage de la réclame était systématisé : affiches, catalogues, vitrines, animations. En 1856, le premier catalogue de vente par correspondance est lancé.

Aristide Boucicaut a également inventé les principes de commission sur les ventes et de participation aux profits pour ses employés. À sa mort, sa femme qui a continué son affaire, est allée plus loin encore, offrant au personnel une caisse de prévoyance et des loisirs, tels que des cours de langues et de musique.

L'exemple d'Aristide Boucicaut a rapidement fait école à Paris et dans le monde, notamment aux États-Unis. En l'espace de quelques années, de nombreux magasins parisiens ouvrent qui copient la formule commerciale du Bon Marché : le Louvre en 1855, le Bazar de l'Hôtel de Ville (BHV) en 1856, À la Belle Jardinière en 1856, le Printemps en 1864, la Samaritaine en 1869, les Galeries Lafayette en 1894.

Les principaux concurrents, notamment Jules Jaluzot, fondateur du Printemps et Marie-Louise Jaÿ, cofondatrice de La Samaritaine, étaient d'anciens employés du Bon Marché.

Aristide Boucicaut a servi de modèle principal au personnage d'Octave Mouret dans le roman de la série des Rougon-Macquart, *Au Bonheur des Dames* d'Émile Zola.



L'Agenda du Bon Marché, 1910 : après de courtes notices flatteuses d'Aristide et Marguerite Boucicaut, trois états de la rue du Bac : en 1863, 1875 après la construction du Bon Marché, et l'extension de 1910



# AU BON MARCHÉ

Maison A. BOUCICAUT  
PARIS



**ARISTIDE BOUCICAUT.**  
né en 1810, à ~~Beaumont~~ ~~Paris~~. Les ~~difficultés~~ ~~inté-~~  
qu'il apporte, et les ~~transformations~~ ~~opérations~~  
qu'il lui a fait subir, ont permis de la rue du Bac,  
suront le point de départ de la prospérité  
du **BOY MARCHÉ** d'aujourd'hui.

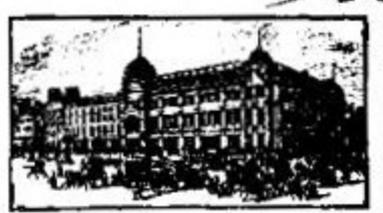
Il mourut en 1887, laissant le ~~commerce~~ ~~de~~  
présenter ~~l'entreprise~~, que ~~son~~ ~~œuvre~~ ~~avait~~ ~~été~~  
œuvre de ~~combinaison~~, et qui devient le principal fon-  
dement de la Maison du **BON MARCHÉ**.



**MARGUERITE BOUCICAUT.**  
née en 1816, à ~~Beaumont~~ ~~Paris~~, fut la collaboratrice  
active et dévouée de son mari. Elle se crut d'autre  
moins que d'être de belle et douce église  
à l'œuvre ~~placée~~ ~~commencée~~ par lui.  
En 1860, elle créa la ~~caisse~~ ~~de~~ ~~secours~~ ~~des~~  
~~employés~~, ~~qu'elle~~ ~~dota~~ ~~d'une~~ ~~bonne~~ ~~part~~ ~~de~~  
~~son~~ ~~patrimoine~~, ~~pour~~ ~~sur~~ ~~sa~~ ~~fortune~~ ~~personnelle~~. Elle  
mourut en 1887, ayant déposé, par un ~~testament~~  
admirable, de toute sa fortune en faveur de ses  
employés ou d'œuvres de bienfaisance.



1863



1875



1910

ANNEXE

100 ANS DE MARCHÉ, RUE DU BAC.

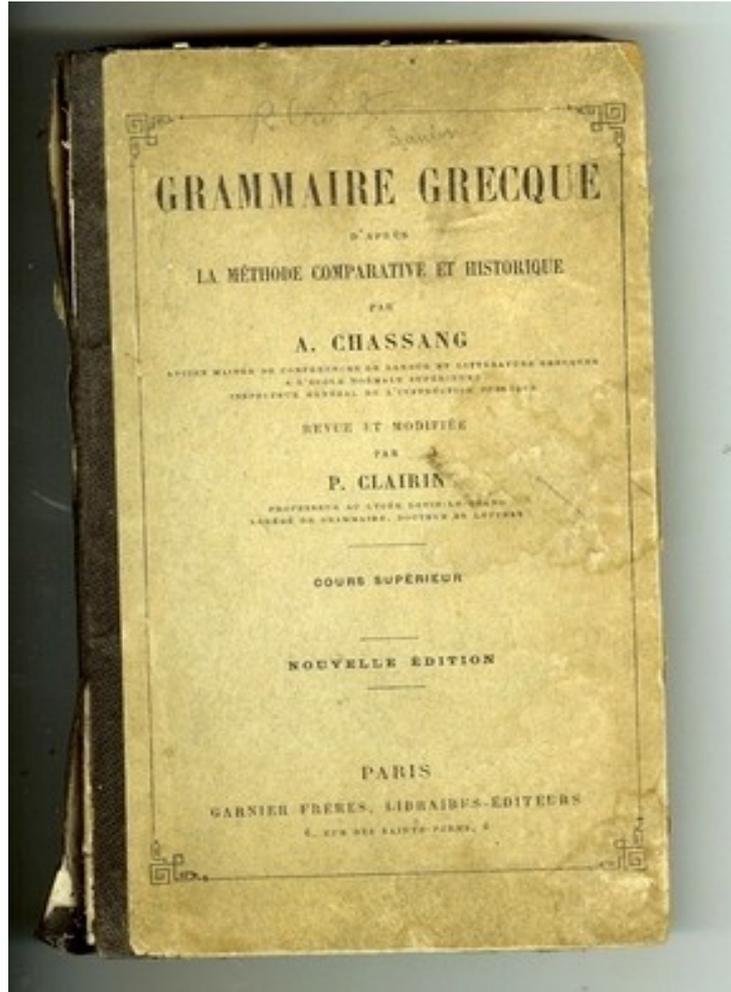
Les feuillets roses de notre **AGENDA** sont destinés à servir de **BUVARD**.

## Notes : page 40

**Alexis Chassang**, né le 2 avril 1827 à Bour-la-Reine où il est mort le 8 mars 1888, est un helléniste et lexicographe français, connu principalement pour ses ouvrages scolaires. Normalien, agrégé ès lettres en 1849, puis docteur ès lettres en 1852, il est professeur de rhétorique aux lycées de Lille et de Bourges, puis chargé du cours complémentaire de langue et littérature françaises à l'École Normale supérieure, où il est ensuite professeur de langue et littérature grecques de 1862 à 1871. Il est nommé inspecteur général de l'enseignement secondaire en 1873.

Alexis Chassang a publié des ouvrages scolaires, parmi lesquels un dictionnaire grec-français, ainsi de nombreux articles parus dans diverses revues. Il a traduit la *Vie d'Apollonius de Tyane* de Philostrate et publié en 1862 une *Histoire du*

*roman et de ses rapports avec l'histoire dans l'antiquité grecque et latine*. Il a également continué le Dictionnaire universel d'histoire et de géographie de son oncle Marie-Nicolas Bouillet.



Notes : page 43

1901. — 21<sup>e</sup> ANNÉE. — PRIX : 50 C. — PAR LA POSTE : 80 C.

ALMANACHS-ANNUAIRES LIMOUSINS

GRAND  
ANNUAIRE-ALMANACH  
DE LA  
CREUSE

Publié par PAUL DUCOURTIEUX  
Éditeur des *Almanachs Limousins* pour la Haute-Vienne, la Creuse et la Corrèze

CONTENANT

Les Foires de la Creuse, Hte-Vienne, Corrèze, Puy-de-Dôme, Allier, Indre, Cher  
LES NOMS DES FONCTIONNAIRES DE TOUTES LES ADMINISTRATIONS  
Les renseignements sur les Postes, le Télégraphe et les Chemins de fer  
LES COMMERÇANTS DES PRINCIPALES LOCALITÉS  
LES FRAIRS ET BALLADES  
UNE PARTIE HISTORIQUE

1901  1901

GUÉRET  
Chez BETOULLE, IMPRIMEUR-LIBRAIRE  
ÉDITEUR DU JOURNAL L'ECHO DE LA CREUSE  
Et chez les principaux Libraires du département

**A. SALMON**  
CHIRURGIEN-DENTISTE  
de la Faculté de Médecine de Paris  
Ex-démonstrateur de l'École dentaire de Paris

Consultations de 1 h. à 5 h.  
Rendez-vous de 9 h. à 11 h.  
6, rue des Feuillants, LIMOGES

ETABLISSEMENT horticole et PEPINIÈRES du Mas-Neuf  
10, rue des Sœurs-de-la-Rivière, LIMOGES

**H. NIVET Jeune** \* (Médic. agricole)

Deux Prix — Exposition Universelle Paris 1900 — Médailles d'Argent  
et 1<sup>er</sup> Prix, Expositions Internationales Paris 1895, Gand 1893  
POUR CRÉATIONS DE PARCS ET JARDINS  
Prime d'Honneur de l'Arboriculture du Ministère de l'Agriculture 1898  
2<sup>e</sup> Prix d'Honneur du Président de la République et du Ministère de l'Instruction publique  
(Envoi franco des Prix courants et Renseignements sur demande)

MAGASIN DE FLEURS, Graines et Plantes, 15, RUE SAINT-KARVAL  
On peut commander avec l'Etablissement, Limoges et Paris par 7 pbon

**Les Chevaliers du Brouillard :** Il pourrait s'agir d'une pièce d'Adolphe Dennery ou d'Ennery, de son vrai nom Adolphe Philippe, né le 17 juin 1811 à Paris, où il est mort le 26 janvier 1899, est un romancier et auteur dramatique français.

Auteur extrêmement prolifique, Dennery écrivit (presque toujours en collaboration) plus de deux cents œuvres dramatiques entre 1831 et 1887. Sa pièce la plus populaire reste les Deux Orphelines, drame en 5 actes écrit avec Eugène Cormon et créé le 20 janvier 1874 au Théâtre de la Porte Saint-Martin.

Parmi ses autres œuvres, on peut citer *La Grâce de Dieu* avec Gustave Lemoine (Gaîté, 1871), *Marcelle* avec Jules-Henri Brésil (Vaudeville, 1874) et *Le Tour du monde en quatre-vingts jours* d'après Jules Verne (Porte Saint-Martin, 1875) ainsi que de nombreux livrets d'opéras, parmi lesquels *Si j'étais roi* et *Le Muletier de Tolède* (musique d'Adolphe Adam), *Le Premier Jour de bonheur* (musique de D.F.E. Auber), *Le Tribut de Zamora* (musique de Charles Gounod), *Don César de Bazan* et *Le Cid* (musique de Jules Massenet).

**Les Catilinaires :** en latin *In Catilinam I-IV*) sont une série de quatre discours célèbres de Cicéron prononcés en 63 av. J.-C. pour attaquer son adversaire Catilina.

Le premier et le troisième furent prononcés au Sénat et le deuxième et le quatrième devant le peuple Romain. Ils devinrent un exemple d'éloquence et de rhétorique. Au tout début, dans la première catilinaire, il est dit :

"Quousque tandem abutere, Catilina, patientia nostra ?" *ce qui veut dire* : Jusques à quand, Catilina, abuseras-tu, enfin, de notre patience ? Puis : " La dernière phrase de la dernière catilinaire (la quatrième) est la suivante : "*Cedant arma togae.*" = Que les armes cedent à la toge.

## Notes : page 41

**La bête du Gévaudan :** En juin 1764, un animal féroce fit son apparition dans la région du Gévaudan, tuant et mutilant plusieurs personnes ... La cour du Roi Louis XV commença en fait vraiment à s'en soucier en novembre, soit cinq mois plus tard, lorsque parut cet article dans la Gazette de France : " une bête farouche a déjà dévoré une vingtaine de personnes, surtout des enfants et particulièrement des jeunes filles... Ce n'est que depuis huit jours qu'on a pu la voir de près... Le redoutable animal est beaucoup plus haut qu'un loup, bas du devant. Ses pattes sont armées de griffes. Il a le poil rougeâtre, la tête fort grosse, longue et finissant en museau de lévrier, les oreilles petites et larges comme des cornes, le poitrail fort large et un peu gris, le dos rayé de noir, une gueule énorme armée de dents si tranchantes qu'il a séparé plusieurs têtes du corps comme pourrait le faire un rasoir. Il a le pas lent, court en bondissant, il est d'une agilité et d'une vitesse surprenantes. Dans un intervalle de temps fort court, on le voit à deux ou trois lieues de distance. Il s'approche de sa proie le ventre à terre et en rampant ; il ne paraît pas alors plus gros qu'un renard. A une ou deux toises de distance, il se



dresse sur ses pattes de derrière et s'élance sur sa proie qu'il prend toujours au cou par derrière ou par le côté. Il craint les boeufs qui le mettent en fuite. "

Devant les supplications des gens du Gévaudan, Louis XV commença par envoyer les dragons : dix-sept cavaliers et quarante fantassins, sous les ordres du capitaine Duhamel, arrivèrent sur les lieux dès novembre 64. Ceci, n'en doutons pas, fit le ravissement des Cévenols qui gardaient un souvenir impérissable des dragonnades (persécutions de protestants, très nombreux dans cette région) sous Louis XIV. En un mois de battue, les soldats aperçurent la Bête plusieurs fois. Duhamel eut même le loisir de lui tirer dessus, mais il la manqua. Il nous la décrit comme un animal de la taille d'un taureau d'un an avec des pattes d'ours et des yeux de veau. Selon lui, le père de la Bête devait être un lion, mais il restait à savoir qui en était la mère (!!!) Selon les témoins de l'époque, la population se félicita de leur départ, préférant encore affronter la Bête que de les supporter un jour de plus...

Entre temps, le Roi avait offert une prime de 6 000 livres (une petite fortune pour l'époque) à qui tuerait la Bête. Il mandata tout particulièrement un célèbre chasseur Normand, Denneval. Celui-ci, avec son fils, ses piqueurs, ses domestiques et ses chiens, arpenta toute la région sans relâche pendant 4 mois, entre février et mai 1765... Sans jamais voir la Bête, tandis que celle-ci s'en donnait à coeur joie en pulvérisant chaque mois son record de victimes, pour culminer à sept pour le seul mois de mai 65.



Un journal Anglais se délecta des déboires de Louis XV en faisant paraître l'article suivant : " une armée française composée de 120 000 personnes a été vaincue par la Bête du Gévaudan. Celle-ci a dévoré 25 000 cavaliers français, ainsi que l'artillerie... "

Le monarque se fâcha tout rouge et envoya sur place son lieutenant des chasses, un certain François-Antoine de Beauterne, âgé de 70 ans... Il arriva dans le Gévaudan le 20 juin 1765, accompagné de son fils, de 14 garde-chasses, de chiens transportés à dos d'âne (lequel des deux faut-il plaindre ?), suivis des rabatteurs à pied... Au mois de juillet, la Bête égala son record de 7 victimes. Cependant, le 18 septembre, avec l'aide de 40 chasseurs recrutés sur place, notre équipée parvint enfin à cerner la Bête dans un bois. Beauterne lui tira dessus et la toucha. Blessée, elle s'éroula, puis se releva et se dirigea sur son agresseur qui appela au secours. Un garde-chasse arriva in extremis pour achever la bestiole. C'était un loup énorme avec des flancs rougeâtres et une raie noire sur le dos. On le fit empailler et transporter à Versailles pour le montrer au Roi. Le brave lieutenant des chasses reçut 1 000 livres de pension et la Croix de St

Louis. Son fils reçut le commandement d'une compagnie de cavalerie et l'autorisation de faire figurer la Bête sur ses armoiries.

Malheureusement pour eux, la Bête recommença à tuer peu après. Le Roi en fut averti, mais ne voulut rien entendre. Comment osait-on prétendre que cet animal vivait encore ? Il était mort, puisque lui, Louis quinzième du nom et seul maître après Dieu, l'avait décrété.

Les Cévenols comprirent alors qu'ils n'avaient plus rien à attendre de leur Roi. La Bête continua à tuer jusqu'au 18 juin 1767, date à laquelle elle fut enfin abattue par un vieux paysan, Jean Chastel. Ce loup énorme, en 3 ans de sanglante carrière, avait fait plus de 100 victimes...

Languedoc-Roussillon ; FRANCE

### **Notes : page 70**

#### **Le cheval mécanique :**



### **Notes : page 178**

**Paul Desjardins** : (né à Paris en 1859 - mort en 1940) est un professeur et journaliste français qui anima pendant trente ans des réunions annuelles d'intellectuels attachés à la liberté d'opinion, les Décades de Pontigny.

Élève du philosophe Jules Lagneau au lycée Michelet de Vanves, il fonda, avec son professeur et quelques amis, l'Union pour l'Action Morale (1893). Normalien, agrégé de littérature, il enseigna aux lycées Louis-le-Grand et Condorcet. Il fut ensuite professeur à l'École normale supérieure de Sèvres.

Dreyfusard, il prit la tête de l'*Union pour la Vérité*. En 1906, à la séparation de l'Église et de l'État, il racheta l'abbaye de Pontigny et il y organisa ultérieurement des rencontres annuelles d'intellectuels, qui se tinrent de 1910 à 1914, puis reprurent après la guerre en 1922.

En tant que journaliste, il rédigea ses premiers articles pour *la Revue Bleue*, puis collabora au Figaro.

